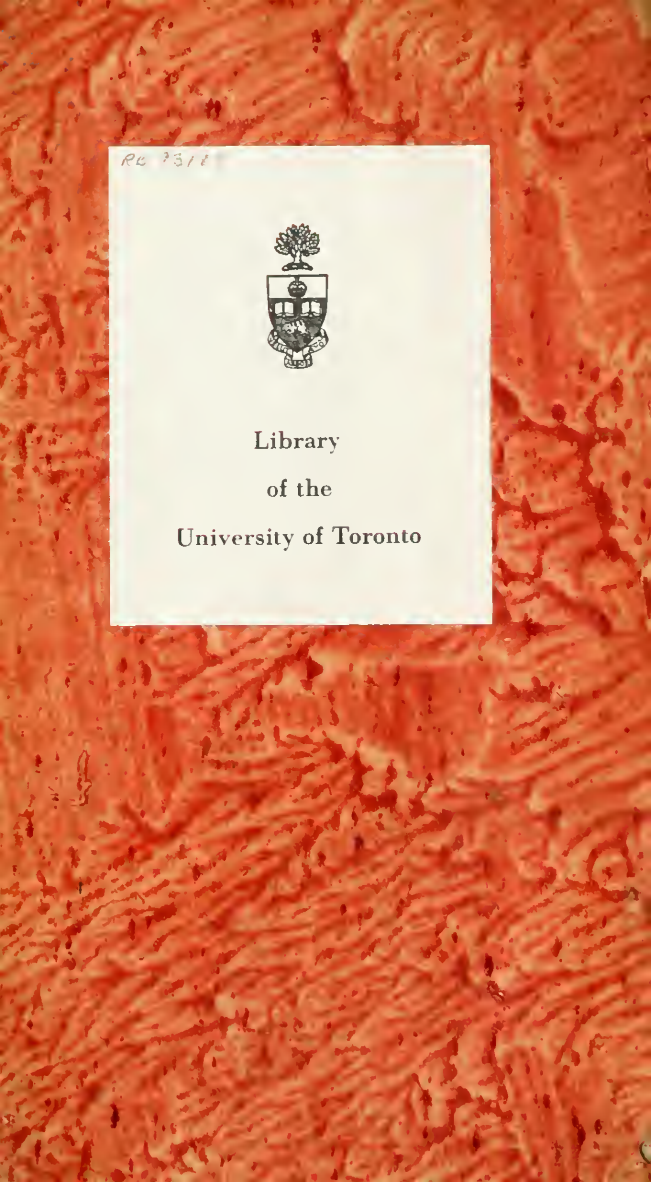
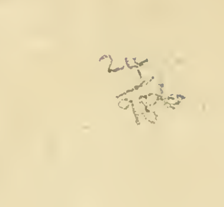




RC 731?
Library
of the
University of Toronto


HASENÖRR





LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU,

SUIVIES DES

RÊVERIES

DU

PROMENEUR SOLITAIRE.

TOME PREMIER.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU,

SUIVIES DES

RÉVERIES

DU

PROMENEUR SOLITAIRE.

TOME PREMIER.



GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.



LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE PREMIER.

JE forme une entreprife qui n'eut jamais d'exemple, & dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes femblables un homme dans toute la vérité de la nature; & cet homme, ce fera moi.

Moi feul. Je fens mon cœur & je connois les hommes. Je ne fuis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ofe croire n'être fait comme aucun de ceux qui exiftent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je fuis autre. Si la nature a bien ou mal fait de brifer le moule dans lequel elle m'a jetté, c'eft ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier ſonne quand elle voudra ; je viendrai ce livre à la main me préſenter devant le ſouverain Juge. Je dirai hautement : voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai penſé, ce que je fus. J'ai dit le bien & le mal avec la même franchiſe. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, & s'il m'eſt arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occaſionné par mon défaut de mémoire ; j'ai pu ſuppoſer vrai ce que je ſavois avoir pu l'être, jamais ce que je ſavois être faux. Je me ſuis montré tel que je fus : mépriſable & vil quand je l'ai été ; bon, généreux, ſublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Etre éternel, raſſemble autour de moi l'innombrable foule de mes ſemblables : qu'ils écoutent mes Confeſſions, qu'ils gémiſſent de mes indignités, qu'ils rougiſſent de mes miſeres. Que chacun d'eux découvre à ſon tour ſon cœur aux pieds de ton trône avec la même ſincérité, & puis qu'un ſeul te diſe, s'il l'oſe, *je fus meilleur que cet homme-là.*

Je ſuis né à Geneve en 1712 d'*Iſaac Rouſſeau* Citoyen & de *Suſanne Bernard* Citoyenne ; un bien fort médiocre à

partager entre quinze enfans, ayant réduit presqu'à rien la portion de mon pere, il n'avoit pour subsister que son métier d'Horloger, dans lequel il étoit, à la vérité, fort habile. Ma mere, fille du Ministre *Bernard*, étoit plus riche; elle avoit de la sagesse & de la beauté: ce n'étoit pas sans peine que mon pere l'avoit obtenue. Leurs amours avoient commencé presque avec leur vie: dès l'âge de huit à neuf ans ils se promenoient ensemble tous les soirs sur la Treille; à dix ans ils ne pouvoient plus se quitter. La sympathie, l'accord des ames affermit en eux le sentiment qu'avoit produit l'habitude. Tous deux nés tendres & sensibles, n'attendoient que le moment de trouver dans un autre la même disposition, ou plutôt ce moment les attendoit eux-mêmes, & chacun d'eux jetta son cœur dans le premier qui s'ouvrit pour le recevoir. Le sort qui sembloit contrarier leur passion ne fit que l'animer. Le jeune amant ne pouvant obtenir sa maîtresse, se consumoit de douleur; elle lui conseilla de voyager pour l'oublier. Il voyagea sans fruit & revint plus amoureux que jamais. Il retrouva celle qu'il aimoit tendre & fidelle. Après cette épreuve il ne restoit qu'à s'aimer toute la vie;

ils le jurerent, & le Ciel bénit leur ferment.

Gabriel Bernard, frere de ma mere, devient amoureux d'une des fœurs de mon pere; mais elle ne confentit à époufer le frere qu'à condition que fon frere épouferoit la fœur. L'amour arrangea tout, & les deux mariages fe firent le même jour. Ainfi mon oncle étoit le mari de ma tante, & leurs enfans furent doublement mes coufins-germains. Il en naquit un de part & d'autre au bout d'une année; enfuite il fallut encore fe féparer.

Mon oncle *Bernard* étoit Ingénieur: il alla fervir dans l'Empire & en Hongrie fous le Prince Eugene. Il fe diftingua au fiége & à la bataille de Belgrade. Mon pere, après la naiffance de mon frere unique, partit pour Conftantinople où il étoit appellé, & devint horloger du Sérail. Durant fon abfence, la beauté de ma mere, fon efprit, fes talens *), lui attirerent des homma-

*) Elle en avoit de trop brillans pour fon état, le Miniftre fon pere qui l'adoroit, ayant pris grand foin de fon éducation. Elle deffinoit, elle chantoit, elle s'accompagnoit du Theorbe, elle avoit de la lecture & faifoit des vers paffables. En voici qu'elle fit impromptu dans l'abfence de fon frere & de fon mari, fe promenant avec fa belle-fœur & leurs deux enfans, fur un propos que quelqu'un lui tint à leur fujet.

ges. M. de la Clofure, Réfident de France, fut des plus empreffés à lui en offrir. Il falloit que fa paffion fût vive, puifqu'au bout de trente ans je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle. Ma mere avoit plus que de la vertu pour s'en défendre, elle aimoit tendrement fon mari; elle le preffa de revenir. Il quitta tout & revint. Je fus le trifte fruit de ce retour. Dix mois après, je naquis infirme & malade; je coûtai la vie à ma mere, & ma naiffance fut le premier de mes malheurs.

Je n'ai pas fu comment mon pere fupporta cette perte; mais je fais qu'il ne s'en confola jamais. Il croyoit la revoir en moi, fans pouvoir oublier que je la lui avois ôtée; jamais il ne m'embraffa que je ne fentiffe à fes foupirs, à fes convulfives étreintes, qu'un regret amer fe mêloit à fes careffes; elles n'en étoient que plus tendres. Quand il me difoit: Jean-Jaques, parlons de ta mere; je lui difois: hé bien, mon pere, nous allons donc pleurer; & ce mot feul lui tiroit

Ces deux Meffieurs qui font abfens
Nous font chers de bien des manieres;
Ce font nos amis, nos amans,
Ce font nos maris & nos freres,
Et les peres de ces enfans.

déjà des larmes. Ah ! difoit-il en gémiffant, rends-la moi, confole-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laiffé dans mon ame. T'aimerois-je ainfi fi tu n'étois que mon fils ? Quarante ans après l'avoir perdue, il eft mort dans les bras d'une feconde femme, mais le nom de la premiere à la bouche, & fon image au fond du cœur.

Tels furent les auteurs de mes jours. De tous les dons que le Ciel leur avoit départis, un cœur fenfible eft le feul qu'ils me laifferent ; mais il avoit fait leur bonheur, & fit tous les malheurs de ma vie.

J'étois né prefque mourant ; on efpéroit peu de me conferver. J'apportai le germe d'une incommodité que les ans ont renforcée, & qui maintenant ne me donne quelquefois des relâches que pour me laiffer fouffrir plus cruellement d'une autre façon. Une fœur de mon pere, fille aimable & fage, prit fi grand foin de moi qu'elle me fauva. Au moment où j'écris ceci elle eft encore en vie, foignant à l'âge de quatre-vingts ans un mari plus jeune qu'elle, mais ufé par la boiffon. Chere tante, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, & je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres foins que

vous m'avez prodigués au commencement des miens. J'ai auſſi ma mie Jaqueline encore vivante, ſaine & robuſte. Les mains qui m'ouvrirent les yeux à ma naiſſance pourront me les fermer à ma mort.

Je ſentis avant de penſer ; c'eſt le ſort commun de l'humanité. Je l'éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis juſqu'à cinq ou ſix ans : je ne ſais comment j'appris à lire ; je ne me ſouviens que de mes premieres lectures & de leur effet ſur moi : c'eſt le tems d'où je date ſans interruption la conſcience de moi-même. Ma mere avoit laiſſé des Romans ; nous nous mîmes à les lire après ſoupé, mon pere & moi. Il n'étoit queſtion d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amuſans ; mais bientôt l'intérêt devint ſi vif que nous liſions tour-à-tour ſans relâche, & paſſions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon pere, entendant le matin les hirondelles, diſoit tout honteux : allons-nous coucher, je ſuis plus enfant que toi.

En peu de tems j'acquis par cette dangereuſe méthode, non-ſeulement une extrême facilité à lire & à entendre, mais une intelligence unique à mon âge

ſur les paſſions. Je n'avois aucune idée des choſes, que tous les ſentimens m'étoient déjà connus. Je n'avois rien conçu ; j'avois tout ſenti. Ces émotions confuſes que j'éprouvai coup ſur coup n'altéroient point la raiſon que je n'avois pas encore ; mais elles m'en formerent une d'une autre trempe, & me donnerent de la vie humaine des notions bizarres & romaneſques, dont l'expérience & la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir.

Les Romans finirent avec l'été de 1719. L'hiver ſuivant ce fut autre choſe. La bibliothéque de ma mere épuiſée, on eut recours à la portion de celle de ſon pere qui nous étoit échue. Heureuſement il s'y trouva de bons livres ; & cela ne pouvoit gueres être autrement, cette bibliothéque ayant été formée par un Miniſtre, à la vérité, & ſavant même, car c'étoit la mode alors, mais homme de goût & d'eſprit. L'hiſtoire de l'Egliſe & de l'Empire par Le Sueur, le diſcours de Boſſuet ſur l'hiſtoire univerſelle, les hommes illuſtres de Plutarque, l'hiſtoire de Veniſe par Nani, les métamorphoſes d'Ovide, La Bruyere, les mondes de Fontenelle, ſes Dialogues des morts, & quelques tomes de Moliere, furent tranſportés dans le

cabinet de mon pere, & je les lui lisois tous les jours durant son travail. J'y pris un goût rare & peut-être unique à cet âge. Plutarque, sur-tout, devint ma lecture favorite. Le plaisir que je prenois à le relire sans cesse me guérit un peu des Romans, & je préférai bientôt Agesilas, Brutus, Aristide, à Orondate, Artamene & Juba. De ces intéressantes lectures, des entretiens qu'elles occasionnoient entre mon pere & moi, se forma cet esprit libre & républicain, ce caractere indomptable & fier, impatient de joug & de servitude, qui m'a tourmenté tout le tems de ma vie dans les situations les moins propres à lui donner l'essor. Sans cesse occupé de Rome & d'Athenes, vivant pour ainsi dire avec leurs grands hommes, né moi-même Citoyen d'une république, & fils d'un pere dont l'amour de la patrie étoit la plus forte passion, je m'en enflammois à son exemple; je me croyois Grec ou Romain; je devenois le personnage dont je lisois la vie: le récit des traits de constance & d'intrépidité qui m'avoient frappé me rendoit les yeux étincelans & la voix forte. Un jour que je racontois à table l'aventure de Scevola, on fut effrayé de me voir avancer

& tenir la main ſur un réchaud pour repréſenter ſon action.

J'avois un frere plus âgé que moi de ſept ans. Il apprenoit la profeſſion de mon pere. L'extrême affection qu'on avoit pour moi le faiſoit un peu négliger, & ce n'eſt pas cela que j'approuve. Son éducation ſe ſentit de cette négligence. Il prit le train du libertinage, même avant l'âge d'être un vrai libertin. On le mit chez un autre maître, d'où il faiſoit des eſcapades, comme il en avoit fait de la maiſon paternelle. Je ne le voyois preſque point: à peine puis-je dire avoir fait connoiſſance avec lui : mais je ne laiſſois pas de l'aimer tendrement, & il m'aimoit autant qu'un poliſſon peut aimer quelque choſe. Je me ſouviens qu'une fois que mon pere le châtioit rudement & avec colere, je me jettai impétueuſement entre deux l'embraſſant étroitement. Je le couvris ainſi de mon corps recevant les coups qui lui étoient portés, & je m'obſtinai ſi bien dans cette attitude qu'il fallut enfin que mon pere lui fit grace, ſoit déſarmé par mes cris & mes larmes, ſoit pour ne pas me maltraiter plus que lui. Enfin mon frere tourna ſi mal qu'il s'enfuit & diſparut tout-à-fait. Quelque

tems après on ſut qu'il étoit en Allemagne. Il n'écrivit pas une ſeule fois. On n'a plus eu de ſes nouvelles depuis ce tems-là, & voilà comment je ſuis demeuré fils unique.

Si ce pauvre garçon fut élevé négligemment, il n'en fut pas ainſi de ſon frere, & les enfans des Rois ne ſauroient être ſoignés avec plus de zele que je le fus durant mes premiers ans, idolâtré de tout ce qui m'environnoit, & toujours, ce qui eſt bien plus rare, traité en enfant chéri, jamais en enfant gâté. Jamais une ſeule fois, juſqu'à ma ſortie de la maiſon paternelle, on ne m'a laiſſé courir ſeul dans la rue avec les autres enfans: jamais on n'eut à réprimer en moi ni à ſatisfaire aucune de ces fantaſques humeurs qu'on impute à la nature, & qui naiſſent toutes de la ſeule éducation. J'avois les défauts de mon âge; j'étois babillard, gourmand, quelquefois menteur. J'aurois volé des fruits, des bonbons, de la mangeaille; mais jamais je n'ai pris plaiſir à faire du mal, du dégat, à charger les autres, à tourmenter de pauvres animaux. Je me ſouviens pourtant d'avoir une fois piſſé dans la marmite d'une de nos voiſines appellée Madame Clot, tandis qu'elle étoit au prêche;

J'avoue même que ce souvenir me fait encore rire, parce que Madame Clot, bonne femme au demeurant, étoit bien la vieille la plus grognon que je connus de ma vie. Voilà la courte & véridique histoire de tous mes méfaits enfantins.

Comment serois-je devenu méchant, quand je n'avois sous les yeux que des exemples de douceur, & autour de moi que les meilleures gens du monde? Mon pere, ma tante, ma mie, mes parens, nos amis, nos voisins, tout ce qui m'environnoit ne m'obéissoit pas à la vérité, mais m'aimoit; & moi, je les aimois de même. Mes volontés étoient si peu excitées & si peu contrariées, qu'il ne me venoit pas dans l'esprit d'en avoir. Je puis jurer que jusqu'à mon asservissement sous un maitre, je n'ai pas su ce que c'étoit qu'une fantaisie. Hors le tems que je passois à lire ou écrire auprès de mon pere, & celui où ma mie me menoit promener, j'étois toujours avec ma tante, à la voir broder, à l'entendre chanter, assis ou debout à coté d'elle, & j'étois content. Son enjouement, sa douceur, sa figure agréable, m'ont laissé de si fortes impressions, que je vois encore son air, son regard, son attitude; je me souviens de ses petits

propos careſſans : je dirois comment elle étoit vétue & coiffée, ſans oublier les deux crochets que ſes cheveux noirs faiſoient ſur ſes tempes, ſelon la mode de ce tems-là.

Je ſuis perſuadé que je lui dois le goût ou plutôt la paſſion pour la muſique, qui ne s'eſt bien développée en moi que long-tems après. Elle ſavoit une quantité prodigieuſe d'airs & de chanſons, qu'elle chantoit avec un filet de voix fort douce. La ſérénité d'ame de cette excellente fille éloignoit d'elle & de tout ce qui l'environnoit la rêverie & la triſteſſe. L'attrait que ſon chant avoit pour moi fut tel, que non-ſeulement pluſieurs de ſes chanſons me ſont toujours reſtées dans la mémoire, mais qu'il m'en revient même, aujourd'hui que je l'ai perdue, qui totalement oubliées depuis mon enfance, ſe retracent à meſure que je vieillis, avec un charme que je ne puis exprimer. Diroit-on que moi, vieux radoteur, rongé de ſoucis & de peines, je me ſurprends quelquefois à pleurer comme un enfant en marmotant ces petits airs d'une voix déjà caſſée & tremblante? Il y en a un ſur-tout, qui m'eſt bien revenu tout entier quant à l'air; mais la ſeconde moitié des paroles s'eſt conſtamment refuſée à tous mes

efforts pour me la rappeller, quoiqu'il m'en revienne confusément les rimes. Voici le commencement, & ce que j'ai pu me rappeller du reste.

Tircis, je n'ose
Ecouter ton Chalumeau
Sous l'Ormeau;
Car on en cause
Déjà dans notre hameau.
. . . .
. . . . un Berger.
. . . . s'engager
. . . . sans danger;
Et toujours l'épine est sous la rose.

Je cherche où est le charme attendrissant que mon cœur trouve à cette chanson: c'est un caprice auquel je ne comprends rien; mais il m'est de toute impossibilité de la chanter jusqu'à la fin, sans être arrêté par mes larmes. J'ai cent fois projetté d'écrire à Paris pour faire chercher le reste des paroles, si tant est que quelqu'un les connoisse encore. Mais je suis presque sûr que le plaisir que je prends à me rappeller cet air s'évanouiroit en partie, si j'avois la preuve que d'autres que ma pauvre tante *Suson* l'ont chanté.

Telles furent les premieres affections de mon entrée à la vie; ainsi commençoit à se former ou à se montrer en moi ce cœur à la fois si fier & si tendre, ce caractere efféminé, mais pourtant indomptable, qui flottant toujours entre la foiblesse & le courage, entre la mollesse & la vertu, m'a jusqu'au bout mis en contradiction avec moi-même, & a fait que l'abstinence & la jouissance, le plaisir & la sagesse, m'ont également échappé.

Ce train d'éducation fut interrompu par un accident dont les suites ont influé sur le reste de ma vie. Mon pere eut un démêlé avec un M. *G****, Capitaine en France, & apparenté dans le Conseil. Ce *G****., homme insolent & lâche, saigna du nez, & pour se venger accusa mon pere d'avoir mis l'épée à la main dans la ville. Mon pere, qu'on voulut envoyer en prison, s'obstinoit à vouloir que, selon la loi, l'accusateur y entrât aussi bien que lui. N'ayant pu l'obtenir, il aima mieux sortir de Geneve & s'expatrier pour le reste de sa vie, que de céder sur un point où l'honneur & la liberté lui paroissoient compromis.

Je restai sous la tutele de mon oncle *Bernard*, alors employé aux fortifications.

de Geneve. Sa fille aînée étoit morte, mais il avoit un fils de même âge que moi. Nous fûmes mis ensemble à Bossey en pension chez le Ministre *Lambercier*, pour y apprendre, avec le latin, tout le menu fatras dont on l'accompagne sous le nom d'éducation.

Deux ans passés au village adoucirent un peu mon âpreté romaine, & me ramenerent à l'état d'enfant. A Geneve où l'on ne m'imposoit rien, j'aimois l'application, la lecture; c'étoit presque mon seul amusement. A Bossey le travail me fit aimer les jeux qui lui servoient de relâche. La campagne étoit pour moi si nouvelle que je ne pouvois me lasser d'en jouir. Je pris pour elle un goût si vif qu'il n'a jamais pu s'éteindre. Le souvenir des jours heureux que j'y ai passés m'a fait regretter son séjour & ses plaisirs dans tous les âges, jusqu'à celui qui m'y a ramené. M. *Lambercier* étoit un homme fort raisonnable, qui, sans négliger notre instruction, ne nous chargeoit point de devoirs extrêmes. La preuve qu'il s'y prenoit bien est que, malgré mon aversion pour la gêne, je ne me suis jamais rappellé avec dégoût mes heures d'étude, & que, si je n'appris pas de lui beaucoup de choses,

ce que j'appris je l'appris ſans peine, & n'en ai rien oublié.

La ſimplicité de cette vie champêtre me fit un bien d'un prix ineſtimable en ouvrant mon cœur à l'amitié. Juſqu'alors je n'avois connu que des ſentimens élevés, mais imaginaires. L'habitude de vivre enſemble dans un état paiſible m'unit tendrement à mon couſin *Bernard*. En peu de tems j'eus pour lui des ſentimens plus affectueux que ceux que j'avois eus pour mon frere, & qui ne ſe ſont jamais effacés. C'étoit un grand garçon fort efflanqué, fort fluet, auſſi doux d'eſprit que foible de corps, & qui n'abuſoit pas trop de la prédilection qu'on avoit pour lui dans la maiſon, comme fils de mon tuteur. Nos travaux, nos amuſemens, nos goûts étoient les mêmes; nous étions ſeuls; nous étions de même âge; chacun des deux avoit beſoin d'un camarade: nous ſéparer étoit en quelque ſorte nous anéantir. Quoique nous euſſions peu d'occaſions de faire preuve de notre attachement l'un pour l'autre, il étoit extrême, & non-ſeulement nous ne pouvions vivre un inſtant ſéparés, mais nous n'imaginions pas que nous puſſions jamais l'être. Tous deux d'un eſprit facile à ceder aux careſſes, complaiſans quand on

ne vouloit pas nous contraindre, nous étions toujours d'accord ſur tout. Si, par la faveur de ceux qui nous gouvernoient, il avoit ſur moi quelque aſcendant ſous leurs yeux, quand nous étions ſeuls j'en avois un ſur lui qui rétabliſſoit l'équilibre. Dans nos études, je lui ſoufflois ſa leçon quand il héſitoit; quand mon thême étoit fait, je lui aidois à faire le ſien, & dans nos amuſemens mon goût plus actif lui ſervoit toujours de guide. Enfin nos deux caracteres s'accordoient ſi bien, & l'amitié qui nous uniſſoit étoit ſi vraie, que dans plus de cinq ans que nous fûmes preſque inſéparables tant à Boſſey qu'à Geneve, nous nous battîmes ſouvent, je l'avoue, mais jamais on n'eut beſoin de nous ſéparer, jamais une de nos querelles ne dura plus d'un quart-d'heure, & jamais une ſeule fois nous ne portâmes l'un contre l'autre aucune accuſation. Ces remarques ſont, ſi l'on veut, puériles, mais il en réſulte pourtant un exemple peut-être unique, depuis qu'il exiſte des enfans.

La maniere dont je vivois à Boſſey me convenoit ſi bien, qu'il ne lui a manqué que de durer plus long-tems pour fixer abſolument mon caractere. Les ſentimens tendres, affectueux, pai-

ſibles en faiſoient le fond. Je crois que jamais individu de notre eſpece n'eut naturellement moins de vanité que moi. Je m'élevois par élans à des mouvemens ſublimes, mais je retombois auſſitôt dans ma langueur. Etre aimé de tout ce qui m'approchoit étoit le plus vif de mes deſirs. J'étois doux, mon couſin l'étoit; ceux qui nous gouvernoient l'étoient eux-mêmes. Pendant deux ans entiers je ne fus ni témoin ni victime d'un ſentiment violent. Tout nourriſſoit dans mon cœur les diſpoſitions qu'il reçut de la nature. Je ne connoiſſois rien d'auſſi charmant que de voir tout le monde content de moi & de toute choſe. Je me ſouviendrai toujours qu'au temple répondant au catéchiſme, rien ne me troubloit plus quand il m'arrivoit d'héſiter, que de voir ſur le viſage de Mlle. *Lambercier* des marques d'inquiétude & de peine. Cela ſeul m'affligeoit plus que la honte de manquer en public, qui m'affectoit pourtant extrêmement : car quoique peu ſenſible aux louanges, je le fus toujours beaucoup à la honte, & je puis dire ici que l'attente des réprimandes de Mlle. *Lambercier* me donnoit moins d'alarmes que la crainte de la chagriner.

Cependant elle ne manquoit pas au besoin de sévérité, non plus que son frere : mais comme cette sévérité, presque toujours juste, n'étoit jamais emportée, je m'en affligeois & ne m'en mutinois point. J'étois plus fâché de déplaire que d'etre puni, & le signe du mécontentement m'étoit plus cruel que la peine afflictive. Il est embarrassant de m'expliquer mieux, mais cependant il le faut. Qu'on changeroit de méthode avec la jeunesse si l'on voyoit mieux les effets éloignés de celle qu'on emploie toujours indistinctement & souvent indiscrétement ! La grande leçon qu'on peut tirer d'un exemple aussi commun que funeste, me fait résoudre à le donner.

Comme Mlle. *Lambercier* avoit pour nous l'affection d'une mere, elle en avoit aussi l'autorité, & la portoit quelquefois jusqu'à nous infliger la punition des enfans, quand nous l'avions méritée. Assez long-tems elle s'en tint à la menace, & cette menace d'un châtiment tout nouveau pour moi me sembloit tres-effrayante : mais après l'exécution, je le trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avoit été, & ce qu'il y a de plus bizarre est que ce châtiment m'affectionna davantage encore à celle

qui me l'avoit imposé. Il falloit même toute la vérité de cette affection & toute ma douceur naturelle pour m'empêcher de chercher le retour du même traitement en le méritant : car j'avois trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensualité qui m'avoit laissé plus de desir que de crainte de l'éprouver derechef par la même main. Il est vrai que, comme il se mêloit sans doute à cela quelque instinct précoce du sexe, le même châtiment reçu de son frere ne m'eût point du tout paru plaisant. Mais de l'humeur dont il étoit, cette substitution n'étoit gueres à craindre, & si je m'abstenois de mériter la correction, c'étoit uniquement de peur de fâcher Mlle. *Lambercier*; car tel est en moi l'empire de la bienveillance, & même de celle que les sens ont fait naître, qu'elle leur donna toujours la loi dans mon cœur.

Cette récidive que j'éloignois sans la craindre arriva sans qu'il y eût de ma faute, c'est-à-dire, de ma volonté, & j'en profitai, je puis dire, en sureté de conscience. Mais cette seconde fois fut aussi la derniere : car Mlle. *Lambercier* s'étant sans doute apperçue à quelque signe que ce châtiment n'alloit pas à son but, déclara qu'elle y renon-

çoit & qu'il la fatiguoit trop. Nous avions jusques-là couché dans sa chambre, & même en hiver quelquefois dans son lit. Deux jours après on nous fit coucher dans une autre chambre, & j'eus désormais l'honneur dont je me serois bien passé, d'être traité par elle en grand garçon.

Qui croiroit que ce châtiment d'enfant reçu à huit ans par la main d'une fille de trente a décidé de mes goûts, de mes desirs, de mes passions, de moi pour le reste de ma vie, & cela, précisément dans le sens contraire à ce qui devoit s'ensuivre naturellement? En même tems que mes sens furent allumés, mes desirs prirent si bien le change, que bornés à ce que j'avois éprouvé ils ne s'aviserent point de chercher autre chose. Avec un sang brûlant de sensualité presque dès ma naissance, je me conservai pur de toute souillure, jusqu'à l'âge où les températmens les plus froids & les plus tardifs se développent. Tourmenté long-tems, sans savoir de quoi, je dévorois d'un œil ardent les belles personnes; mon imagination me les rappelloit sans cesse, uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode, & en faire autant de Demoiselles *Lambercier*.

Même

Même après l'âge nubile, ce goût bizarre toujours perſiſtant, & porté juſqu'à la dépravation, juſqu'à la folie, m'a conſervé les mœurs honnêtes qu'il ſembleroit avoir dû m'ôter. Si jamais éducation fut modeſte & chaſte, c'eſt aſſurément celle que j'ai reçue. Mes trois tantes n'étoient pas ſeulement des perſonnes d'une ſageſſe exemplaire, mais d'une réſerve que depuis long-tems les femmes ne connoiſſent plus. Mon pere, homme de plaiſir, mais galant à la vieille mode, n'a jamais tenu près des femmes qu'il aimoit le plus des propos dont une vierge eût pu rougir, & jamais on n'a pouſſé plus loin que dans ma famille & devant moi le reſpect qu'on doit aux enfans. Je ne trouvai pas moins d'attention chez M. *Lambercier* ſur le même article, & une fort bonne ſervante y fut miſe à la porte, pour un mot un peu gaillard qu'elle avoit prononcé devant nous. Non-ſeulement je n'eus juſqu'à mon adoleſcence aucune idée diſtincte de l'union des ſexes, mais jamais cette idée confuſe ne s'offrit à moi que ſous une image odieuſe & dégoûtante. J'avois pour les filles publiques une horreur qui ne s'eſt jamais effacée; je ne pouvois voir un débauché ſans dédain, ſans effroi même: car mon averſion pour la débauche alloit juſques-là,

depuis qu'allant au jour au petit Sacconex par un chemin creux, je vis des deux cotés des cavités dans la terre où l'on me dit que ces gens-là faifoient leurs accouplemens. Ce que j'avois vu de ceux des chiennes me revenoit auffi toujours à l'efprit en penfant aux autres, & le cœur me foulevoit à ce feul fouvenir.

Ces préjugés de l'éducation, propres par eux-mêmes à retarder les premieres explofions d'un tempérament combuftible, furent aidés, comme j'ai dit, par la diverfion que firent fur moi les premieres pointes de la fenfualité. N'imaginant que ce que j'avois fenti, malgré des effervefcences de fang très-incommodes, je ne favois porter mes defirs que vers l'efpece de volupté qui m'étoit connue, fans aller jamais jufqu'à celle qu'on m'avoit rendue haïffable, & qui tenoit de fi près à l'autre, fans que j'en euffe le moindre foupçon. Dans mes fottes fantaifies, dans mes érotiques fureurs, dans les actes extravagans auxquels elles me portoient quelquefois, j'empruntois imaginairement le fecours de l'autre fexe, fans penfer jamais qu'il fût propre à nul autre ufage qu'à celui que je brûlois d'en tirer.

Non-feulement donc c'eft ainfi qu'avec un tempérament très-ardent, très-

lascif, très-précoce, je passai toutefois l'âge de puberté sans desirer, sans connoître d'autres plaisirs des sens que ceux dont Mlle. *Lambercier* m'avoit très-innocemment donné l'idée; mais quand enfin le progrès des ans m'eut fait homme, c'est encore ainsi que ce qui devoit me perdre me conserva. Mon ancien goût d'enfant, au lieu de s'évanouir, s'associa tellement à l'autre que je ne pus jamais l'écarter des desirs allumés par mes sens; & cette folie, jointe à ma timidité naturelle, m'a toujours rendu très-peu entreprenant près des femmes; faute d'oser tout dire ou de pouvoir tout faire, l'espece de jouissance dont l'autre n'étoit pour moi que le dernier terme, ne pouvant être usurpée par celui qui la desire, ni devinée par celle qui peut l'accorder. J'ai ainsi passé ma vie à convoiter & me taire auprès des personnes que j'aimois le plus. N'osant jamais déclarer mon goût, je l'amusois du moins par des rapports qui m'en conservoient l'idée. Etre aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander, étoient pour moi de très-douces jouissances, & plus ma vive imagination m'enflammoit le sang, plus j'avois l'air d'un amant transi. On conçoit que cette maniere de faire

l'amour n'amene pas des progrès bien rapides, & n'eſt pas fort dangereuſe à la vertu de celles qui en ſont l'objet. J'ai donc fort peu poſſédé, mais je n'ai pas laiſſé de jouir beaucoup à ma maniere, c'eſt-à-dire, par l'imagination. Voilà comment mes ſens, d'accord avec mon humeur timide & mon eſprit romaneſque, m'ont conſervé des ſentimens purs & des mœurs honnêtes, par les mêmes goûts qui peut-être, avec un peu plus d'effronterie, m'auroient plongé dans les plus brutales voluptés.

J'ai fait le premier pas & le plus pénible dans le labyrinthe obſcur & fangeux de mes confeſſions. Ce n'eſt pas ce qui eſt criminel qui coûte le plus à dire, c'eſt ce qui eſt ridicule & honteux. Dès-à-préſent je ſuis ſûr de moi; après ce que je viens d'oſer dire, rien ne peut plus m'arrêter. On peut juger de ce qu'ont pu me coûter de ſemblables aveux, ſur ce que dans tout le cours de ma vie, emporté quelquefois près de celles que j'aimois par les fureurs d'une paſſion qui m'ôtoit la faculté de voir, d'entendre, hors de ſens, & ſaiſi d'un tremblement convulſif dans tout mon corps, jamais je n'ai pu prendre ſur moi de leur déclarer ma folie, & d'implorer d'elles dans la plus intime

familiarité la ſeule faveur qui manquoit aux autres. Cela ne m'eſt jamais arrivé qu'une fois dans l'enfance, avec une enfant de mon âge, encore fut-ce elle qui en fit la premiere propoſition.

En remontant de cette ſorte aux premieres traces de mon être ſenſible, je trouve des élémens qui, ſemblant quelquefois incompatibles, n'ont pas laiſſé de s'unir pour produire avec force un effet uniforme & ſimple; & j'en trouve d'autres qui, les mêmes en apparence, ont formé par le concours de certaines circonſtances de ſi différentes combinaiſons, qu'on n'imagineroit jamais qu'ils euſſent entr'eux aucun rapport. Qui croiroit, par exemple, qu'un des reſſorts les plus vigoureux de mon ame fût trempé dans la même ſource d'où la luxure & la molleſſe ont coulé dans mon ſang? Sans quitter le ſujet dont je viens de parler, on en va voir ſortir une impreſſion bien différente.

J'étudiois un jour ſeul ma leçon dans la chambre contiguë à la cuiſine. La ſervante avoit mis ſécher à la plaque les peignes de Mlle. *Lambercier*. Quand elle revint les prendre, il s'en trouva un dont tout un coté de dents étoit briſé. A qui s'en prendre de ce dégât? perſonne autre que moi n'étoit entré dans la

chambre. On m'interroge ; je nie d'avoir touché le peigne. M. & Mlle. *Lambercier* se réunissent, m'exhortent, me pressent, me menacent ; je persiste avec opiniâtreté ; mais la conviction étoit trop forte, elle l'emporta sur toutes mes protestations, quoique ce fût la premiere fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. La chose fut prise au sérieux ; elle méritoit de l'être. La méchanceté, le mensonge, l'obstination, parurent également dignes de punition, mais pour le coup ce ne fut pas par Mlle. *Lambercier* qu'elle me fut infligée. On écrivit à mon oncle *Bernard* ; il vint. Mon pauvre cousin étoit chargé d'un autre délit non moins grave : nous fumes enveloppés dans la même exécution. Elle fut terrible. Quand, cherchant le remede dans le mal même, on eût voulu pour jamais amortir mes sens dépravés, on n'auroit pu mieux s'y prendre. Aussi me laisserent-ils en repos pour long-tems.

On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeoit. Repris à plusieurs fois, & mis dans l'état le plus affreux, je fus inébranlable. J'aurois souffert la mort & j'y étois résolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant ; car on n'appella pas autrement ma constance. Enfin je sortis de

cette cruelle épreuve en pieces, mais triomphant.

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure, & je n'ai pas peur d'être puni derechef pour le même fait. Hé bien, je déclare à la face du Ciel que j'en étois innocent, que je n'avois ni caſſé ni touché le peigne, que je n'avois pas approché de la plaque, & que je n'y avois pas même ſongé. Qu'on ne me demande pas comment ce dégât ſe fit, je l'ignore, & ne puis le comprendre; ce que je ſais très-certainement, c'eſt que j'en étois innocent.

Qu'on ſe figure un caractere timide & docile dans la vie ordinaire, mais ardent, fier, indomptable dans les paſſions, un enfant toujours gouverné par la voix de la raiſon, toujours traité avec douceur, équité, complaiſance, qui n'avoit pas même l'idée de l'injuſtice, & qui pour la premiere fois en éprouve une ſi terrible, de la part préciſément des gens qu'il chérit & qu'il reſpecte le plus: quel renverſement d'idées! quel déſordre de ſentimens! quel bouleverſement dans ſon cœur, dans ſa cervelle, dans tout ſon petit être intelligent & moral! Je dis qu'on s'imagine tout cela, s'il eſt poſſible; car pour

moi, je ne me ſens pas capable de démêler, de ſuivre la moindre trace de ce qui ſe paſſoit alors en moi.

Je n'avois pas encore aſſez de raiſon pour ſentir combien les apparences me condamnoient, & pour me mettre à la place des autres. Je me tenois à la mienne, & tout ce que je ſentois, c'étoit la rigueur d'un châtiment effroyable pour un crime que je n'avois pas commis. La douleur du corps, quoique vive, m'étoit peu ſenſible, je ne ſentois que l'indignation, la rage, le déſeſpoir. Mon couſin, dans un cas à-peu-près ſemblable, & qu'on avoit puni d'une faute involontaire comme d'un acte prémédité, ſe mettoit en fureur à mon exemple, & ſe montoit, pour ainſi dire, à mon uniſſon. Tous deux dans le même lit nous nous embraſſions avec des tranſports convulſifs, nous étouffions; & quand nos jeunes cœurs un peu ſoulagés pouvoient exhaler leur colere, nous nous levions ſur notre ſéant, & nous nous mettions tous deux à crier cent fois de toute notre force : *Carnifex, Carnifex, Carnifex.*

Je ſens en écrivant ceci que mon pouls s'éleve encore ; ces momens me ſeront toujours préſens, quand je vivrois cent mille ans. Ce premier ſentiment de la

violence & de l'injuſtice eſt reſté ſi profondément gravé dans mon ame, que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma premiere émotion; & ce ſentiment, relatif à moi dans ſon origine, a pris une telle conſiſtance en lui-même, & s'eſt tellement détaché de tout intérêt perſonnel, que mon cœur s'enflamme au ſpectacle ou au récit de toute action injuſte, quel qu'en ſoit l'objet & en quelque lieu qu'elle ſe commette, comme ſi l'effet en retomboit ſur moi. Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce, les ſubtiles noirceurs d'un fourbe de prêtre, je partirois volontiers pour aller poignarder ces miſérables, duſſai-je cent fois y périr. Je me ſuis ſouvent mis en nage à pourſuivre à la courſe ou à coups de pierres un coq, une vache, un chien, un animal que j'en voyois tourmenter un autre uniquement parce qu'il ſe ſentoit le plus fort. Ce mouvement peut m'être naturel, & je crois qu'il l'eſt; mais le ſouvenir profond de la premiere injuſtice que j'ai ſoufferte y fut trop long-tems & trop fortement lié, pour ne l'avoir pas beaucoup renforcé.

Là fut le terme de la ſérénité de ma vie enfantine. Dès ce moment je ceſſai

de jouir d'un bonheur pur, & je sens aujourd'hui même que le souvenir des charmes de mon enfance s'arrête là. Nous restames encore à Bossey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous représente le premier homme encore dans le paradis terrestre, mais ayant cessé d'en jouir. C'étoit en apparence la même situation, & en effet une toute autre maniere d'être. L'attachement, le respect, l'intimité, la confiance, ne lioient plus les éleves à leurs guides; nous ne les regardions plus comme des Dieux qui lisoient dans nos cœurs : nous étions moins honteux de mal faire, & plus craintifs d'être accusés : nous commencions à nous cacher, à nous mutiner, à mentir. Tous les vices de notre âge corrompoient notre innocence & enlaidissoient nos jeux. La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur & de simplicité qui va au cœur. Elle nous sembloit déserte & sombre; elle s'étoit comme couverte d'un voile qui nous en cachoit les beautés. Nous cessames de cultiver nos petits jardins, nos herbes, nos fleurs. Nous n'allions plus gratter légérement la terre, & crier de joie en découvrant le germe du grain que nous avions semé. Nous nous dégoûtames de cette vie; on

ſe dégoûta de nous; mon oncle nous retira, & nous nous ſéparames de M. & Mlle. *Lambercier* raſſaſiés les uns des autres, & regrettant peu de nous quitter.

Près de trente ans ſe ſont paſſés depuis ma ſortie de Boſſey ſans que je m'en ſois rappellé le ſéjour d'une maniere agréable par des ſouvenirs un peu liés: mais depuis qu'ayant paſſé l'âge mûr je décline vers la vieilleſſe, je ſens que ces mêmes ſouvenirs renaiſſent tandis que les autres s'effacent, & ſe gravent dans ma mémoire avec des traits dont le charme & la force augmentent de jour en jour; comme ſi ſentant déja la vie qui s'échappe, je cherchois à la reſaiſir par ſes commencemens. Les moindres faits de ce tems-là me plaiſent par cela ſeul qu'ils ſont de ce tems-là. Je me rappelle toutes les circonſtances des lieux, des perſonnes, des heures. Je vois la ſervante ou le valet agiſſant dans la chambre, une hirondelle entrant par la fenêtre, une mouche ſe poſer ſur ma main tandis que je récitois ma leçon: je vois tout l'arrangement de la chambre où nous étions; le cabinet de M. *Lambercier* à main droite, une eſtampe répréſentant tous les Papes, un barometre, un grand calendrier, des fram-

boiſiers qui d'un jardin fort élevé, dans lequel la maiſon s'enfonçoit ſur le derriere, venoient ombrager la fenêtre & paſſoient quelquefois juſqu'en dedans. Je ſais bien que le lecteur n'a pas grand beſoin de ſavoir tout cela; mais j'ai beſoin, moi, de le lui dire. Que n'oſe-je lui raconter de même toutes les petites anecdotes de cet heureux âge, qui me font encore treſſaillir d'aiſe quand je me les rappelle. Cinq ou ſix ſur-tout.... compoſons. Je vous fais grace de cinq, mais j'en veux une, une ſeule, pourvu qu'on me la laiſſe conter le plus longuement qu'il me ſera poſſible, pour prolonger mon plaiſir.

Si je ne cherchois que le vôtre, je pourrois choiſir celle du derriere de Mlle. *Lambercier*, qui, par une malheureuſe culebute au bas du pré, fut étalé tout en plein devant le Roi de Sardaigne à ſon paſſage; mais celle du noyer de la terraſſe eſt plus amuſante pour moi qui y fus acteur, au lieu que je ne fus que ſpectateur de la culebute, & j'avoue que je ne trouvai pas le moindre mot pour rire à un accident qui, bien que comique en lui-même, m'alarmoit pour une perſonne que j'aimois comme une mere, & peut-être plus.

O vous, lecteurs curieux de la grande

hiſtoire du noyer de la terraſſe! écoutez-en l'horrible tragédie, & vous abſtenez de frémir ſi vous pouvez.

Il y avoit hors la porte de la cour une terraſſe à gauche en entrant, ſur laquelle on alloit ſouvent s'aſſeoir l'après-midi, mais qui n'avoit point d'ombre. Pour lui en donner M. *Lambercier* y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre ſe fit avec ſolemnité. Les deux penſionnaires en furent les parrains, & tandis qu'on combloit le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main, avec des chants de triomphe. On fit pour l'arroſer une eſpece de baſſin tout autour du pied. Chaque jour, ardens ſpectateurs de cet arroſement, nous nous confirmions mon couſin & moi dans l'idée très-naturelle qu'il étoit plus beau de planter un arbre ſur la terraſſe qu'un drapeau ſur la brèche; & nous réſolumes de nous procurer cette gloire, ſans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela, nous allâmes couper une bouture d'un jeune ſaule, & nous la plantames ſur la terraſſe, à huit ou dix pieds de l'auguſte noyer. Nous n'oubliames pas de faire auſſi un creux autour de notre arbre: la difficulté étoit d'avoir de quoi le remplir; car l'eau venoit d'aſſez loin, & on ne nous laiſſoit pas courir

pour en aller prendre. Cependant il en falloit abſolument pour notre ſaule. Nous employames toutes ſortes de ruſes pour lui en fournir durant quelques jours, & cela nous réuſſit ſi bien que nous le vimes bourgeonner & pouſſer de petites feuilles dont nous meſurions l'accroiſſement d'heure en heure ; perſuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderoit pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendoit incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, & que ne ſachant à qui nous en avions on nous tenoit de plus court qu'auparavant, nous vimes l'inſtant fatal où l'eau nous alloit manquer, & nous nous déſolions dans l'attente de voir notre arbre périr de ſéchereſſe. Enfin la néceſſité, mere de l'induſtrie, nous ſuggéra une invention pour garantir l'arbre & nous d'une mort certaine : ce fut de faire par deſſous terre une rigole qui conduisît ſecrétement au ſaule une partie de l'eau dont on arroſoit le noyer. Cette entrepriſe, exécutée avec ardeur, ne réuſſit pourtant pas d'abord. Nous avions ſi mal pris la pente que l'eau ne couloit point. La terre s'ébouloit & bouchoit la rigole ; l'entrée ſe rempliſſoit d'ordures ; tout alloit de travers. Rien

ne nous rebuta. *Labor omnia vincit improbus.* Nous creusames davantage la terre & notre baffin pour donner à l'eau son écoulement ; nous coupames des fonds de boites en petites planches étroites, dont les unes mises de plat à la file, & d'autres posées en angle des deux cotés sur celles-là nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantames à l'entrée de petits bouts de bois minces & à claire-voie, qui faisant une espece de grillage ou de crapaudine, retenoient le limon & les pierres, sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvrimes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée, & le jour où tout fut fait, nous attendimes dans des transes d'espérance & de crainte l'heure de l'arrosement. Après des siecles d'attente cette heure vint enfin : M. *Lambercier* vint aussi à son ordinaire assister à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derriere lui pour cacher notre arbre, auquel très-heureusement il tournoit le dos.

A peine achevoit-on de verser le premier seau d'eau que nous commençames d'en voir couler dans notre baffin. A cet aspect la prudence nous abandonna ; nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. *Lambercier*, & ce fut

dommage : car il prenoit grand plaiſir à voir comment la terre du noyer étoit bonne & buvoit avidement ſon eau. Frappé de la voir ſe partager entre deux baſſins, il s'écrie à ſon tour, regarde, apperçoit la friponnerie, ſe fait bruſquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, & criant à pleine tête : *un aqueduc, un aqueduc !* il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portoit au milieu de nos cœurs. En un moment les planches, le conduit, le baſſin, le ſaule, tout fut détruit, tout fut labouré, ſans qu'il y eût durant cette expédition terrible nul autre mot prononcé, ſinon l'exclamation qu'il répétoit ſans ceſſe : *Un aqueduc*, s'écrioit-il en briſant tout, *un aqueduc, un aqueduc !*

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes. On ſe trompera : tout fut fini. M. *Lambercier* ne nous dit pas un mot de reproche, ne nous fit pas plus mauvais viſage, & ne nous en parla plus ; nous l'entendimes même un peu après rire auprès de ſa ſœur à gorge déployée ; car le rire de M. *Lambercier* s'entendoit de loin ; & ce qu'il y eut de plus étonnant encore, c'eſt que, paſſé le premier ſaiſiſſement, nous ne fûmes pas nous-mêmes fort affligés. Nous plan-

tames ailleurs un autre arbre, & nous nous rappellions ſouvent la cataſtrophe du premier, en répétant entre nous avec emphaſe, *un aqueduc*, *un aqueduc!* Juſques-là j'avois eu des accès d'orgueil par intervalles quand j'étois Ariſtide ou Brutus. Ce fut ici mon premier mouvement de vanité bien marqué. Avoir pu conſtruire un aqueduc de nos mains, avoir mis une bouture en concurrence avec un grand arbre, me paroiſſoit le ſuprême degré de la gloire. A dix ans j'en jugeois mieux que Céſar à trente.

L'idée de ce noyer & la petite hiſtoire qui s'y rapporte m'eſt ſi bien reſtée ou revenue, qu'un de mes plus agréables projets dans mon voyage de Geneve en 1754, étoit d'aller à Boſſey revoir les monumens des jeux de mon enfance, & ſur-tout le cher noyer qui devoit alors avoir déjà le tiers d'un ſiecle. Je fus ſi continuellement obſédé, ſi peu maître de moi-même, que je ne pus trouver le moment de me ſatisfaire. Il y a peu d'apparence que cette occaſion renaiſſe jamais pour moi. Cependant je n'en ai pas perdu le deſir avec l'eſpérance; & je ſuis preſque ſûr que ſi jamais retournant dans ces lieux chéris j'y retrouvois mon cher noyer encore en être, je l'arroſerois de mes pleurs.

De retour à Geneve, je paſſai deux ou trois ans chez mon oncle en attendant qu'on réſolût ce que l'on feroit de moi. Comme il deſtinoit ſon fils au génie, il lui fit apprendre un peu de deſſein & lui enſeignoit les élémens d'Euclide. J'apprenois tout cela par compagnie, & j'y pris goût, ſur-tout au deſſein. Cependant on délibéroit ſi l'on me feroit horloger, procureur ou miniſtre. J'aimois mieux être miniſtre, car je trouvois bien beau de prêcher. Mais le petit revenu du bien de ma mere, à partager entre mon frere & moi, ne ſuffiſoit pas pour pouſſer mes études. Comme l'âge où j'étois ne rendoit pas ce choix bien preſſant encore, je reſtois en attendant chez mon oncle, perdant à-peu-près mon tems, & ne laiſſant pas de payer, comme il étoit juſte, une aſſez forte penſion.

Mon oncle, homme de plaiſir ainſi que mon pere, ne ſavoit pas comme lui ſe captiver pour ſes devoirs, & prenoit aſſez peu de ſoin de nous. Ma tante étoit une dévote un peu piétiſte, qui aimoit mieux chanter les pſeaumes que veiller à notre éducation. On nous laiſſoit preſque une liberté entiere dont nous n'abuſâmes jamais. Toujours inſéparables, nous nous ſuffiſions l'un à l'autre, & n'étant point tentés de fréquenter les

polissons de notre âge, nous ne primes aucune des habitudes libertines que l'oisiveté nous pouvoit inspirer. J'ai même tort de nous supposer oisifs, car de la vie nous ne le fumes moins, & ce qu'il y avoit d'heureux étoit que tous les amusemens dont nous nous passionnions successivement nous tenoient ensemble occupés dans la maison, sans que nous fussions même tentés de descendre à la rue. Nous faisions des cages, des flûtes, des volans, des tambours, des maisons, des *équiffles*, des arbalêtes. Nous gâtions les outils de mon bon vieux grand pere, pour faire des montres à son imitation. Nous avions sur-tout un goût de préférence pour barbouiller du papier, dessiner, laver, enluminer, faire un dégât de couleurs. Il vint à Geneve un charlatan Italien, appellé *Gamba-corta*; nous allames le voir une fois, & puis nous n'y voulumes plus aller; mais il avoit des marionettes, & nous nous mimes à faire des marionettes; ces marionettes jouoient des manieres de comédies, & nous fimes des comédies pour les nôtres. Faute de pratique nous contrefaisions du gosier la voix de polichinelle, pour jouer ces charmantes comédies que nos pauvres bons parens avoient la patience de voir & d'entendre. Mais mon oncle

Bernard ayant un jour lu dans la famille un très-beau ſermon de ſa façon, nous quittames les comédies, & nous nous mimes à compoſer des ſermons. Ces détails ne ſont pas fort intéreſſans, je l'avoue; mais ils montrent à quel point il falloit que notre premiere éducation eût été bien dirigée, pour que maîtres preſque de notre tems & de nous dans un âge ſi tendre, nous fuſſions ſi peu tentés d'en abuſer. Nous avions ſi peu beſoin de nous faire des camarades, que nous en négligions même l'occaſion. Quand nous allions nous promener nous regardions en paſſant leurs jeux ſans convoitiſe, ſans ſonger même à y prendre part. L'amitié rempliſſoit ſi bien nos cœurs, qu'il nous ſuffiſoit d'être enſemble pour que les plus ſimples goûts fiſſent nos délices.

A force de nous voir inſéparables on y prit garde, d'autant plus que mon couſin étant très-grand & moi très-petit, cela faiſoit un couple aſſez plaiſamment aſſorti. Sa longue figure effilée, ſon petit viſage de pomme cuite, ſon air mou, ſa démarche nonchalante, excitoient les enfans à ſe moquer de lui. Dans le patois du pays on lui donna le ſurnom de *Barnâ Bredanna*, & ſi-tôt que nous ſortions nous n'entendions que *Barnâ Bre-*

danna tout autour de nous. Il enduroit cela plus tranquillement que moi. Je me fâchai, je voulus me battre; c'étoit ce que les petits coquins demandoient. Je battis, je fus battu. Mon pauvre cousin me soutenoit de son mieux, mais il étoit foible, d'un coup de poing on le renversoit. Alors je devenois furieux. Cependant quoique j'attrapasse force horions, ce n'étoit pas à moi qu'on en vouloit, c'étoit à *Barnâ Bredanna*, mais j'augmentai tellement le mal par ma mutine colere, que nous n'osions plus sortir qu'aux heures où l'on étoit en classe, de peur d'être hués & suivis par les écoliers.

Me voilà déjà redresseur des torts. Pour être un paladin dans les formes, il ne me manquoit que d'avoir une Dame; j'en eus deux. J'allois de tems en tems voir mon pere à Nion, petite ville du pays du Vaud où il s'étoit établi. Mon pere étoit fort aimé, & son fils se sentoit de cette bienveillance. Pendant le peu de séjour que je faisois près de lui, c'étoit à qui me fêteroit. Une Madame de Vulson surtout me faisoit mille caresses, & pour y mettre le comble, sa fille me prit pour son galant. On sent ce que c'est qu'un galant d'onze ans, pour une fille de vingt-deux. Mais toutes ces friponnes

ſont ſi aiſes de mettre ainſi de petites poupées en avant pour cacher les grandes, ou pour les tenter par l'image d'un jeu qu'elles ſavent rendre attirant ! Pour moi qui ne voyois point entr'elle & moi de diſconvenance, je pris la choſe au ſérieux ; je me livrai de tout mon cœur, ou plutôt de toute ma tête, car je n'étois gueres amoureux que par-là, quoique je le fuſſe à la folie, & que mes tranſports, mes agitations, mes fureurs donnaſſent des ſcenes à pâmer de rire.

Je connois deux ſortes d'amours très-diſtincts, très-réels, & qui n'ont preſque rien de commun, quoique très-vifs l'un & l'autre, & tous deux différens de la tendre amitié. Tout le cours de ma vie s'eſt partagé entre ces deux amours de ſi diverſes natures, & je les ai même éprouvés tous deux à la fois ; car, par exemple, au moment dont je parle, tandis que je m'emparois de Mlle. de *Vulſon* ſi publiquement & ſi tyranniquement que je ne pouvois ſouffrir qu'aucun homme approchât d'elle, j'avois avec une petite Mlle. *Goton* des tête-à-tête aſſez courts mais aſſez vifs, dans leſquels elle daignoit faire la maîtreſſe d'école, & c'étoit tout ; mais ce tout, qui en effet étoit tout pour moi, me paroiſſoit le bonheur ſuprême, & ſentant déjà le prix du my-

ſtere, quoique je n'en fuſſe uſer qu'en enfant, je rendois à Mlle. de *Vulſon*, qui ne s'en doutoit gueres, le ſoin qu'elle prenoit de m'employer à cacher d'autres amours. Mais à mon grand regret mon ſecret fut découvert ou moins bien gardé de la part de ma petite maitreſſe d'école que de la mienne ; car on ne tarda pas à nous ſéparer.

C'étoit en vérité une ſinguliere perſonne que cette petite Mlle. *Goton*. Sans être belle elle avoit une figure difficile à oublier, & que je me rappelle encore, ſouvent beaucoup trop pour un vieux fou. Ses yeux ſur-tout n'étoient pas de ſon âge, ni ſa taille ni ſon maintien. Elle avoit un petit air impoſant & fier, très-propre à ſon rôle, & qui en avoit occaſionné la premiere idée entre nous. Mais ce qu'elle avoit de plus bizarre étoit un mélange d'audace & de réſerve difficile à concevoir. Elle ſe permettoit avec moi les plus grandes privautés ſans jamais m'en permettre aucune avec elle ; elle me traitoit exactement en enfant. Ce qui me fait croire, ou qu'elle avoit déjà ceſſé de l'être, ou qu'au contraire elle l'étoit encore aſſez elle-même pour ne voir qu'un jeu dans le péril auquel elle s'expoſoit.

J'étois tout entier, pour ainſi dire, à

chacune de ces deux perſonnes, & ſi parfaitement qu'avec aucune des deux il ne m'arrivoit jamais de ſonger à l'autre. Mais du reſte rien de ſemblable en ce qu'elles me faiſoient éprouver. J'aurois paſſé ma vie entiere avec Mlle de *Vulſon* ſans ſonger à la quitter; mais en l'abordant ma joie étoit tranquille & n'alloit pas à l'émotion. Je l'aimois ſur-tout en grande compagnie; les plaiſanteries, les agaceries, les jalouſies mêmes m'attachoient, m'intéreſſoient; je triomphois avec orgueil de ſes préférences, près des grands rivaux qu'elle paroiſſoit maltraiter. J'étois tourmenté, mais j'aimois ce tourment. Les applaudiſſemens, les encouragemens, les ris m'échauffoient, m'animoient. J'avois des emportemens, des ſaillies, j'étois tranſporté d'amour dans un cercle. Tête-à-tête j'aurois été contraint, froid, peut-être ennuyé. Cependant je m'intéreſſois tendrement à elle, je ſouffrois quand elle étoit malade: j'aurois donné ma ſanté pour rétablir la ſienne, & notez que je ſavois très-bien par expérience ce que c'étoit que maladie, & ce que c'étoit que ſanté. Abſent d'elle j'y penſois, elle me manquoit; préſent, ſes careſſes m'étoient douces au cœur, non aux ſens. J'étois impunément familier avec elle; mon imagination ne

me

me demandoit que ce qu'elle m'accordoit : cependant, je n'aurois pu ſupporter de lui en voir faire autant à d'autres. Je l'aimois en frere ; mais j'en étois jaloux en amant.

Je l'euſſe été de Mlle. *Goton* en Turc, en furieux, en tigre, ſi j'avois ſeulement imaginé qu'elle pût faire à un autre le même traitement qu'elle m'accordoit ; car cela même étoit une grace qu'il falloit demander à genoux. J'abordois Mlle. de *Vulſon* avec un plaiſir très-vif, mais ſans trouble ; au lieu qu'en voyant ſeulement Mlle. *Goton*, je ne voyois plus rien ; tous mes ſens étoient bouleverſés. J'étois familier avec la premiere, ſans avoir de familiarités ; au contraire, j'étois auſſi tremblant qu'agité devant la ſeconde, même au fort des plus grandes familiarités. Je crois que ſi j'avois reſté trop long-tems avec elle je n'aurois pu vivre ; les palpitations m'auroient étouffé. Je craignois également de leur déplaire ; mais j'étois plus complaiſant pour l'une & plus obéiſſant pour l'autre. Pour rien au monde je n'aurois voulu fâcher Mlle. de *Vulſon*, mais ſi Mlle. *Goton* m'eût ordonné de me jetter dans les flammes, je crois qu'à l'inſtant j'aurois obéi.

Mes amours ou plutôt mes rendez-

vous avec celle-ci durerent peu, très-heureusement pour elle & pour moi. Quoique mes liaisons avec Mlle. de *Vulson* n'eussent pas le même danger, elles ne laisserent pas d'avoir aussi leur catastrophe, après avoir un peu plus long-tems duré. Les fins de tout cela devoient toujours avoir l'air un peu romanesque & donner prise aux exclamations. Quoique mon commerce avec Mlle. de *Vulson* fût moins vif, il étoit plus attachant peut-être. Nos séparations ne se faisoient jamais sans larmes, & il est singulier dans quel vide accablant je me sentois plongé après l'avoir quittée. Je ne pouvois parler que d'elle, ni penser qu'à elle; mes regrets étoient vrais & vifs: mais je crois qu'au fond ces héroïques regrets n'étoient pas tous pour elle, & que, sans que je m'en apperçusse, les amusemens dont elle étoit le centre y avoient leur bonne part. Pour tempérer les douleurs de l'absence, nous nous écrivions des lettres d'un pathétique à faire fendre les rochers. Enfin j'eus la gloire qu'elle n'y put plus tenir & qu'elle vint me voir à Geneve. Pour le coup la tête acheva de me tourner; je fus ivre & fou les deux jours qu'elle y resta. Quand elle partit, je voulois me jetter dans l'eau après elle, & je

fis long-tems retentir l'air de mes cris. Huit jours après elle m'envoya des bonbons & des gants ; ce qui m'eût paru fort galant, si je n'eusse appris en même tems qu'elle étoit mariée, & que ce voyage dont il lui avoit plû de me faire honneur, étoit pour acheter ses habits de noces. Je ne décrirai pas ma fureur ; elle se conçoit. Je jurai dans mon noble courroux de ne plus revoir la perfide, n'imaginant pas pour elle de plus terrible punition. Elle n'en mourut pas, cependant ; car vingt ans après, étant allé voir mon pere, & me promenant avec lui sur le lac, je demandai qui étoient des Dames que je voyois dans un bateau peu loin du nôtre. Comment? me dit mon pere en souriant, le cœur ne te le dit-il pas ? Ce sont tes anciennes amours ; c'est Madame *Cristin*, c'est Mlle. de *Vulson*. Je tressaillis à ce nom presque oublié : mais je dis aux bateliers de changer de route ; ne jugeant pas, quoique j'eusse assez beau jeu pour prendre alors ma revanche, que ce fût la peine d'être parjure, & de renouveller une querelle de vingt ans avec une femme de quarante.

Ainsi se perdoit en niaiseries le plus précieux tems de mon enfance, avant qu'on eût décidé de ma destination.

Après de longues délibérations pour ſuivre mes diſpoſitions naturelles, on prit enfin le parti pour lequel j'en avois le moins, & l'on me mit chez M. *Maſſeron*, greffier de la ville, pour apprendre ſous lui, comme diſoit M. *Bernard*, l'utile métier de grapignan. Ce ſurnom me déplaiſoit ſouverainement ; l'eſpoir de gagner force écus par une voie ignoble flattoit peu mon humeur hautaine ; l'occupation me paroiſſoit ennuyeuſe, inſupportable ; l'aſſiduité, l'aſſujettiſſement acheverent de m'en rebuter, & je n'entrois jamais au greffe qu'avec une horreur qui croiſſoit de jour en jour. M. *Maſſeron*, de ſon coté, peu content de moi, me traitoit avec mépris, me reprochant ſans ceſſe mon engourdiſſement, ma bètiſe ; me répétant tous les jours que mon oncle l'avoit aſſuré, *que je ſavois*, *que je ſavois*, tandis que dans le vrai je ne ſavois rien ; qu'il lui avoit promis un joli garçon, & qu'il ne lui avoit donné qu'un âne. Enfin je fus renvoyé du greffe ignominieuſement pour mon ineptie, & il fut prononcé par les clercs de M. *Maſſeron* que je n'étois bon qu'à mener la lime.

Ma vocation ainſi déterminée, je fus mis en apprentiſſage, non toutefois chez un horloger, mais chez un graveur.

Les dédains du greffier m'avoient extrêmement humilié, & j'obéis ſans murmure. M. *Ducommun* étoit un jeune homme ruſtre & violent, qui vint à bout en très-peu de tems de ternir tout l'éclat de mon enfance, d'abrutir mon caractere aimant & vif, & de me réduire par l'eſprit ainſi que par la fortune à mon véritable état d'apprentif. Mon latin, mes antiquités, mon hiſtoire, tout fut pour long-tems oublié: je ne me ſouvenois pas même qu'il y eût eu des Romains au monde. Mon pere, quand je l'allois voir, ne trouvoit plus en moi ſon idole; je n'étois plus pour les Dames le galant *Jean-Jaques*, & je ſentois ſi bien moi-même que M. & Mlle. *Lambercier* n'auroient plus reconnu en moi leur éleve, que j'eus honte de me repréſenter à eux, & ne les ai plus revus depuis lors. Les goûts les plus vils, la plus baſſe poliſſonnerie, ſuccéderent à mes aimables amuſemens, ſans m'en laiſſer même la moindre idée. Il faut que malgré l'éducation la plus honnête, j'euſſe un grand penchant à dégénérer; car cela ſe fit très-rapidement, ſans la moindre peine, & jamais Céſar ſi précoce ne devient ſi promptement Laridon.

Le métier ne me déplaiſoit pas en lui-

même ; j'avois un goût vif pour le dessein ; le jeu du burin m'amusoit assez, & comme le talent du graveur pour l'horlogerie est très-borné, j'avois l'espoir d'en atteindre la perfection. J'y serois parvenu peut-être, si la brutalité de mon maître & la gène excessive ne m'avoient rebuté du travail. Je lui dérobois mon tems, pour l'employer en occupations du même genre, mais qui avoient pour moi l'attrait de la liberté. Je gravois des especes de médailles pour nous servir à moi & à mes camarades d'ordre de Chevalerie. Mon maître me surprit à ce travail de contrebande, & me roua de coups, disant que je m'exerçois à faire de la fausse monnoie, parce que nos médailles avoient les armes de la République. Je puis bien jurer que je n'avois nulle idée de la fausse monnoie, & tres-peu de la véritable. Je savois mieux comment se faisoient les As romains que nos pieces de trois sous.

La tyrannie de mon maître finit par me rendre insupportable le travail que j'aurois aimé, & par me donner des vices que j'aurois haïs, tels que le mensonge, la fainéantise, le vol. Rien ne m'a mieux appris la différence qu'il y a de la dépendance filiale à l'esclavage servile, que le souvenir des changemens

que produiſit en moi cette époque. Naturellement timide & honteux, je n'eus jamais plus d'éloignement pour aucun défaut que pour l'effronterie. Mais j'avois joui d'une liberté honnête qui ſeulement s'étoit reſtreinte juſques-là par degrés, & s'évanouit enfin tout-à-fait. J'étois hardi chez mon pere, libre chez M. *Lambercier*, diſcret chez mon oncle; je devins craintif chez mon maître, & dès-lors je fus un enfant perdu. Accoutumé à une égalité parfaite avec mes ſupérieurs dans la maniere de vivre, à ne pas connoître un plaiſir qui ne fût à ma portée, à ne pas voir un mets dont je n'euſſe ma part, à n'avoir pas un deſir que je ne témoignaſſe, à mettre enfin tous les mouvemens de mon cœur ſur mes levres, qu'on juge de ce que je dus devenir dans une maiſon où je n'oſois pas ouvrir la bouche, où il falloit ſortir de table au tiers du repas, & de la chambre auſſi-tôt que je n'y avois rien à faire, où ſans ceſſe enchaîné à mon travail, je ne voyois qu'objets de jouiſſances pour d'autres & de privations pour moi ſeul, où l'image de la liberté du maître & des compagnons augmentoit le poids de mon aſſujettiſſement, où dans les diſputes ſur ce que je ſavois le mieux je n'oſois ouvrir la

bouche, où tout enfin ce que je voyois devenoit pour mon cœur un objet de convoitiſe, uniquement parce que j'étois privé de tout. Adieu, l'aiſance, la gaîté, les mots heureux qui jadis ſouvent dans mes fautes m'avoient fait échapper au châtiment. Je ne puis me rappeller ſans rire qu'un ſoir chez mon pere, étant condamné pour quelque eſpiéglerie à m'aller coucher ſans ſouper, & paſſant par la cuiſine avec mon triſte morceau de pain, je vis & flairai le roti tournant à la broche. On étoit autour du feu; il fallut en paſſant ſaluer tout le monde. Quand la ronde fut faite, lorgnant du coin de l'œil ce roti qui avoit ſi bonne mine & qui ſentoit ſi bon, je ne pus m'abſtenir de lui faire auſſi la révérence & de lui dire d'un ton piteux : *adieu roti.* Cette ſaillie de naïveté parut ſi plaiſante qu'on me fit reſter à ſouper. Peut-être eût-elle eu le même bonheur chez mon maître, mais il eſt ſûr qu'elle ne m'y ſeroit pas venue, ou que je n'aurois oſé m'y livrer.

Voilà comment j'appris à convoiter en ſilence, à me cacher, à diſſimuler, à mentir, & à dérober enfin, fantaiſie qui juſqu'alors ne m'étoit pas venue, & dont je n'ai pu depuis lors bien me guérir. La convoitiſe & l'impuiſſance me-

nent toujours là. Voilà pourquoi tous les laquais sont fripons, & pourquoi tous les apprentifs doivent l'être ; mais dans un état égal & tranquille, où tout ce qu'ils voyent est à leur portée, ces derniers perdent en grandissant ce honteux penchant. N'ayant pas eu le même avantage, je n'en ai pu tirer le même profit.

Ce sont presque toujours de bons sentimens mal dirigés qui font faire aux enfans le premier pas vers le mal. Malgré les privations & les tentations continuelles, j'avois demeuré plus d'un an chez mon maître sans pouvoir me résoudre à rien prendre, pas même des choses à manger. Mon premier vol fut une affaire de complaisance ; mais il ouvrit la porte à d'autres, qui n'avoient pas une si louable fin.

Il y avoit chez mon maitre un compagnon appellé M. *Verrat*, dont la maison, dans le voisinage, avoit un jardin assez éloigné qui produisoit de très-belles asperges. Il prit envie à M. *Verrat*, qui n'avoit pas beaucoup d'argent, de voler à sa mere des asperges dans leur primeur, & de les vendre pour faire quelque bon déjeûné. Comme il ne vouloit pas s'exposer lui-même & qu'il n'étoit pas fort ingambe, il me choisit.

pour cette expédition. Après quelques cajoleries préliminaires qui me gagnerent d'autant mieux que je n'en voyois pas le but, il me la propofa comme une idée qui lui venoit fur le champ. Je difputai beaucoup; il infifta. Je n'ai jamais pu réfifter aux careffes; je me rendis. J'allois tous les matins moiffonner les plus belles afperges; je les portois au Molard, où quelque bonne femme qui voyoit que je venois de les voler, me le difoit pour les avoir à meilleur compte. Dans ma frayeur je prenois ce qu'elle vouloit bien me donner; je le portois à M. *Verrat*. Cela fe changeoit promptement en un déjeûné dont j'étois le pourvoyeur, & qu'il partageoit avec un autre camarade; car pour moi très-content d'en avoir quelque bribe, je ne touchois pas même à leur vin.

Ce petit manége dura plufieurs jours fans qu'il me vínt même à l'efprit de voler le voleur, & de dimer fur M. *Verrat* le produit de fes afperges. J'exécutois ma friponnerie avec la plus grande fidélité; mon feul motif étoit de complaire à celui qui me la faifoit faire. Cependant fi j'euffe été furpris, que de coups, que d'injures, quels traitemens cruels n'euffé-je point effuyés, tandis

que le miſérable en me démentant eût été cru ſur ſa parole, & moi doublement puni pour avoir oſé le charger, attendu qu'il étoit compagnon, & que je n'étois qu'apprentif. Voilà comment en tout état le fort coupable ſe ſauve aux dépens du foible innocent.

J'appris ainſi qu'il n'étoit pas ſi terrible de voler que je l'avois cru, & je tirai bientôt ſi bon parti de ma ſcience que rien de ce que je convoitois n'étoit à ma portée en ſureté. Je n'étois pas abſolument mal nourri chez mon maître, & la ſobriété ne m'étoit pénible qu'en la lui voyant ſi mal garder. L'uſage de faire ſortir de table les jeunes gens quand on y ſert ce qui les tente le plus, me paroît très-bien entendu pour les rendre auſſi friands que fripons. Je devins en peu de tems l'un & l'autre, & je m'en trouvois fort bien pour l'ordinaire, quelquefois fort mal, quand j'étois ſurpris.

Un ſouvenir qui me fait frémir encore & rire tout à la fois, eſt celui d'une chaſſe aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étoient au fond d'une dépenſe, qui par une jalouſie élevée recevoit du jour de la cuiſine. Un jour que j'étois ſeul dans la maiſon, je montai ſur la may pour regarder dans le jar-

din des Hespérides ce précieux fruit dont je ne pouvois approcher. J'allai chercher la broche pour voir si elle y pourroit atteindre : elle étoit trop courte. Je l'alongeai par une autre petite broche qui servoit pour le menu gibier ; car mon maître aimoit la chasse. Je piquai plusieurs fois sans succès ; enfin je sentis avec transport que j'amenois une pomme. Je tirai très-doucement ; déjà la pomme touchoit à la jalousie ; j'étois prêt à la saisir. Qui dira ma douleur ? La pomme étoit trop grosse ; elle ne put passer par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en usage pour la tirer ? Il fallut trouver des supports pour tenir la broche en état, un couteau assez long pour fendre la pomme, une latte pour la soutenir. A force d'adresse & de tems je parvins à la partager, espérant tirer ensuite les pieces l'une après l'autre. Mais à peine furent-elles séparées qu'elles tomberent toutes deux dans la dépense. Lecteur pitoyable, partagez mon affliction !

Je ne perdis point courage ; mais j'avois perdu beaucoup de tems. Je craignois d'être surpris ; je renvoye au lendemain une tentative plus heureuse, & je me remets à l'ouvrage tout aussi tranquillement que si je n'avois rien fait,

ſans ſonger aux deux témoins indiſcrets qui dépoſoient contre moi dans la dépenſe.

Le lendemain retrouvant l'occaſion belle, je tente un nouvel eſſai. Je monte ſur mes treteaux, j'alonge la broche, je l'ajuſte, j'étois prèt à piquer...... malheureuſement le dragon ne dormoit pas; tout-à-coup la porte de la dépenſe s'ouvre; mon maître en ſort, croiſe les bras, me regarde, & me dit: courage..... La plume me tombe des mains.

Bientôt à force d'eſſuyer de mauvais traitemens, j'y devins moins ſenſible; ils me parurent enfin une ſorte de compenſation du vol, qui me mettoit en droit de le continuer. Au lieu de retourner les yeux en arriere & de regarder la punition, je les portois en avant & je regardois la vengeance. Je jugeois que me battre comme fripon, c'étoit m'autoriſer à l'ètre. Je trouvois que voler & ètre battu alloient enſemble, & conſtituoient en quelque ſorte un état, & qu'en rempliſſant la partie de cet état qui dépendoit de moi, je pouvois laiſſer le ſoin de l'autre à mon maître. Sur cette idée, je me mis à voler plus tranquillement qu'auparavant. Je me diſois; qu'en arrivera-t-il, enfin? Je ſerai battu. Soit: je ſuis fait pour l'être.

J'aime à manger ſans être avide ; je ſuis ſenſuel & non pas gourmand. Trop d'autres goûts me diſtraiſent de celui-là. Je ne me ſuis jamais occupé de ma bouche que quand mon cœur étoit oiſif, & cela m'eſt ſi rarement arrivé dans ma vie que je n'ai gueres eu le tems de ſonger aux bons morceaux. Voilà pourquoi je ne bornai pas long-tems ma friponnerie au comeſtible ; je l'étendis bientôt à tout ce qui me tentoit, & ſi je ne devins pas un voleur en forme, c'eſt que je n'ai jamais été beaucoup tenté d'argent. Dans le cabinet commun mon maître avoit un autre cabinet à part, qui fermoit à clef ; je trouvai le moyen d'en ouvrir la porte & de la refermer ſans qu'il y parût. Là je mettois à contribution ſes bons outils, ſes meilleurs deſſeins, ſes empreintes, tout ce qui me faiſoit envie & qu'il affectoit d'éloigner de moi. Dans le fond ces vols étoient bien innocens, puiſqu'ils n'étoient faits que pour être employés à ſon ſervice : mais j'étois tranſporté de joie d'avoir ces bagatelles en mon pouvoir ; je croyois voler le talent avec ſes productions. Du reſte il y avoit dans des boîtes des recoupes d'or & d'argent, de petits bijoux, des pieces de prix, de la monnoie. Quand j'avois quatre ou cinq ſols dans ma poche, c'étoit beaucoup :

cependant loin de toucher à rien de tout cela, je ne me ſouviens pas même d'y avoir jetté de ma vie un regard de convoitiſe. Je le voyois avec plus d'effroi que de plaiſir. Je crois bien que cette horreur du vol de l'argent & de ce qui en produit me venoit en grande partie de l'éducation. Il ſe mêloit à cela des idées ſecretes d'infamie, de priſon, de châtiment, de potence, qui m'auroient fait frémir ſi j'avois été tenté; au lieu que mes tours ne me ſembloient que des eſpiégleries, & n'étoient pas autre choſe en effet. Tout cela ne pouvoit valoir que d'être bien étrillé par mon maître, & d'avance je m'arrangeois là-deſſus.

Mais encore une fois, je ne convoitois pas même aſſez pour avoir à m'abſtenir; je ne ſentois rien à combattre. Une ſeule feuille de beau papier à deſſiner me tentoit plus que l'argent pour en payer une rame. Cette bizarrerie tient à une des ſingularités de mon caractere; elle a eu tant d'influence ſur ma conduite, qu'il importe de l'expliquer.

J'ai des paſſions très-ardentes, & tandis qu'elles m'agitent rien n'égale mon impétuoſité; je ne connois plus ni ménagement, ni reſpect, ni crainte, ni bienſéance; je ſuis cynique, effronté, violent, intrépide: il n'y a ni honte

qui m'arrête ni danger qui m'effraye. Hors le ſeul objet qui m'occupe l'univers n'eſt plus rien pour moi : mais tout cela ne dure qu'un moment, & le moment qui ſuit me jette dans l'anéantiſſement. Prenez-moi dans le calme je ſuis l'indolence & la timidité même : tout me rebute ; une mouche en volant me fait peur ; un mot à dire, un geſte à faire épouvante ma pareſſe, la crainte & la honte me ſubjuguent à tel point, que je voudrois m'éclipſer aux yeux de tous les mortels. S'il faut agir je ne ſais que faire ; s'il faut parler je ne ſais que dire ; ſi l'on me regarde je ſuis décontenancé. Quand je me paſſionne, je ſais trouver quelquefois ce que j'ai à dire ; mais dans les entretiens ordinaires je ne trouve rien, rien du tout ; ils me ſont inſupportables par cela ſeul que je ſuis obligé de parler.

Ajoutez qu'aucun de mes goûts dominans ne conſiſte en choſes qui s'achetent. Il ne me faut que des plaiſirs purs, & l'argent les empoiſonne tous. J'aime, par exemple, ceux de la table ; mais ne pouvant ſouffrir ni la gêne de la bonne compagnie, ni la crapule du cabaret, je ne puis les goûter qu'avec un ami ; car ſeul, cela ne m'eſt pas poſſible : mon imagination s'occupe alors d'autre choſe ;

& je n'ai pas le plaiſir de manger. Si mon ſang allumé me demande des femmes, mon cœur ému me demande encore plus de l'amour. Des femmes à prix d'argent perdroient pour moi tous leurs charmes; je doute même s'il ſeroit en moi d'en profiter. Il en eſt ainſi de tous les plaiſirs à ma portée: s'ils ne ſont gratuits je les trouve inſipides. J'aime les ſeuls biens qui ne ſont à perſonne qu'au premier qui ſait les goûter.

Jamais l'argent ne me parut une choſe auſſi précieuſe qu'on la trouve. Bien plus, il ne m'a même jamais paru fort commode; il n'eſt bon à rien par lui-même, il faut le transformer pour en jouir; il faut acheter, marchander, ſouvent être dupe, bien payer, être mal ſervi. Je voudrois une choſe bonne dans ſa qualité: avec mon argent je ſuis ſûr de l'avoir mauvaiſe. J'achete cher un œuf frais, il eſt vieux; un beau fruit, il eſt verd; une fille, elle eſt gâtée. J'aime le bon vin, mais où en prendre? Chez un marchand de vin? Comme que je faſſe, il m'empoiſonnera. Veux-je abſolument être bien ſervi? Que de ſoins, que d'embarras! avoir des amis, des correſpondans, donner des commiſſions, écrire, aller, venir, attendre, & ſouvent au bout être encore trompé. Que

de peine avec mon argent ! je la crains plus que je n'aime le bon vin.

Mille fois durant mon apprentiffage & depuis, je fuis forti dans le deffein d'acheter quelque friandife. J'approche de la boutique d'un pâtiffier ; j'apperçois des femmes au comptoir ; je crois déjà les voir rire & fe moquer entr'elles du petit gourmand. Je paffe devant une fruitiere ; je lorgne du coin de l'œil de belles poires, leur parfum me tente ; deux ou trois jeunes gens tout près de-là me regardent ; un homme qui me connoît eft devant fa boutique ; je vois de loin venir une fille ; n'eft-ce point la fervante de la maifon ? Ma vue courte me fait mille illufions. Je prends tous ceux qui paffent pour des gens de ma connoiffance : par-tout je fuis intimidé, retenu par quelque obftacle : mon defir croît avec ma honte, & je rentre enfin comme un fot, dévoré de convoitife, ayant dans ma poche de quoi la fatisfaire, & n'ayant ofé rien acheter.

J'entrerois dans les plus infipides détails, fi je fuivois dans l'emploi de mon argent, foit par moi, foit par d'autres, l'embarras, la honte, la répugnance, les inconvéniens, les dégoûts de toute efpece que j'ai toujours éprouvés. A mefure qu'avançant dans ma vie le lecteur

prendra connoiſſance de mon humeur, il ſentira tout cela ſans que je m'appeſantiſſe à le lui dire.

Cela compris, on comprendra ſans peine une de mes prétendues contradictions; celle d'allier une avarice preſque ſordide avec le plus grand mépris pour l'argent. C'eſt un meuble pour moi ſi peu commode, que je ne m'aviſe pas même de deſirer celui que je n'ai pas, & que quand j'en ai je le garde long-tems ſans le dépenſer, faute de ſavoir l'employer à ma fantaiſie : mais l'occaſion commode & agréable ſe préſente-t-elle? j'en profite ſi bien que ma bourſe ſe vide avant que je m'en ſois apperçu. Du reſte, ne cherchez pas en moi le tic des avares, celui de dépenſer pour l'oſtentation; tout au contraire, je dépenſe en ſecret & pour le plaiſir : loin de me faire gloire de dépenſer, je m'en cache. Je ſens ſi bien que l'argent n'eſt pas à mon uſage, que je ſuis preſque honteux d'en avoir, encore plus de m'en ſervir. Si j'avois eu jamais un revenu ſuffiſant pour vivre commodément, je n'aurois point été tenté d'être avare, j'en ſuis très-ſur. Je dépenſerois tout mon revenu ſans chercher à l'augmenter; mais ma ſituation précaire me tient en crainte. J'adore la liberté : j'abhorre la gêne, la peine, l'aſſujettiſſement.

Tant que dure l'argent que j'ai dans ma bourſe, il aſſure mon indépendance, il me diſpenſe de m'intriguer pour en trouver d'autre; néceſſité que j'eus toujours en horreur : mais de peur de le voir finir je le choye: l'argent qu'on poſſède eſt l'inſtrument de la liberté; celui qu'on pourchaſſe eſt celui de la ſervitude. Voilà pourquoi je ſerre bien & ne convoite rien.

Mon déſintéreſſement n'eſt donc que pareſſe; le plaiſir d'avoir ne vaut pas la peine d'acquérir; & ma diſſipation n'eſt encore que pareſſe: quand l'occaſion de dépenſer agréablement ſe préſente, on ne peut trop la mettre à profit. Je ſuis moins tenté de l'argent que des choſes, parce qu'entre l'argent & la poſſeſſion deſirée il y a toujours un intermédiaire, au lieu qu'entre la choſe même & ſa jouiſſance il n'y en a point. Je vois la choſe, elle ma tente; ſi je ne vois que le moyen de l'acquérir, il ne me tente pas. J'ai donc été fripon, & quelquefois je le ſuis encore de bagatelles qui me tentent & que j'aime mieux prendre que demander. Mais, petit ou grand, je ne me ſouviens pas d'avoir pris de ma vie un liard à perſonne; hors une ſeule fois, il n'y a pas quinze ans, que je volai ſept livres dix ſous. L'aventure vaut la peine d'être contée; car il s'y trouve un concours impayable d'ef-

fronterie & de bêtise, que j'aurois peine moi-meme à croire s'il regardoit un autre que moi.

C'étoit à Paris. Je me promenois avec M. de *Francueil* au Palais-Royal; sur les cinq heures il tire sa montre, la regarde, & me dit, allons à l'Opéra: je le veux bien; nous allons. Il prend deux billets d'amphithéâtre, m'en donne un, & passe le premier avec l'autre, je le suis, il entre. En entrant après lui, je trouve la porte embarrassée. Je regarde, je vois tout le monde debout, je juge que je pourrai bien me perdre dans cette foule, ou du moins laisser supposer à M. de *Francueil* que j'y suis perdu. Je sors, je reprends ma contre-marque, puis mon argent, & je m'en vais, sans songer qu'à peine avois-je atteint la porte que tout le monde étoit assis, & qu'alors M. de *Francueil* voyoit clairement que je n'y étois plus.

Comme jamais rien ne fut plus éloigné de mon humeur que ce trait-là, je le note, pour montrer qu'il y a des momens d'une espece de délire, où il ne faut point juger des hommes par leurs actions. Ce n'étoit pas précisément voler cet argent; c'étoit en voler l'emploi; moins c'étoit un vol, plus c'étoit une infamie.

Je ne finirois pas ces détails si je voulois suivre toutes les routes par lesquelles du-

rant mon apprentiſſage je paſſai de la ſublimité de l'héroïſme à la baſſeſſe d'un vaurien. Cependant en prenant les vices de mon état il me fut impoſſible d'en prendre tout-à-fait les goûts. Je m'ennuyois des amuſemens de mes camarades, & quand la trop grande gène m'eut auſſi rebuté du travail, je m'ennuyai de tout. Cela me rendit le goût de la lecture que j'avois perdu depuis long-tems. Ces lectures priſes ſur mon travail devinrent un nouveau crime, qui m'attira de nouveaux châtimens. Ce goût irité par la contrainte devint paſſion; je ne choiſiſſois point, je liſois tout avec une égale avidité. Je liſois à l'établi, je liſois en allant faire mes meſſages, je liſois à la garderobe & m'y oubliois des heures entieres, la tète me tournoit de la lecture, je ne faiſois plus que lire. Mon maître m'épioit, me ſurprenoit, me battoit, me prenoit mes livres. Que de volumes furent déchirés, brûlés, jettés par les fenètres! que d'ouvrages reſterent dépareillés chez *la Tribu!* Quand je n'avois plus dequoi la payer je lui donnois mes chemiſes, mes cravates, mes hardes; mes trois ſous d'étrennes tous les dimanches lui étoient réguliérement portés.

Voilà donc, me dira-t-on, l'argent devenu néceſſaire. Il eſt vrai; mais ce fut

quand la lecture m'eut ôté toute activité. Livré tout entier à mon nouveau goût je ne faiſois plus que lire, je ne volois plus. C'eſt encore ici une de mes différences caractériſtiques. Au fort d'une certaine habitude d'être, un rien me diſtrait, me change, m'attache, enfin me paſſionne, & alors tout eſt oublié. Je ne ſonge plus qu'au nouvel objet qui m'occupe. Le cœur me battoit d'impatience de feuilleter le nouveau livre que j'avois dans la poche; je le tirois auſſi-tôt que j'étois ſeul & ne ſongeois plus à fouiller le cabinet de mon maître. J'ai même peine à croire que j'euſſe volé quand même j'aurois eu des paſſions plus coûteuſes. Borné au moment préſent, il n'étoit pas dans mon tour d'eſprit de m'arranger ainſi pour l'avenir. *La Tribu* me faiſoit crédit, les avances étoient petites, & quand j'avois empoché mon livre, je ne ſongeois plus à rien. L'argent qui me venoit naturellement paſſoit de même à cette femme, & quand elle devenoit preſſante, rien n'étoit plutôt ſous ma main que mes propres effets. Voler par avance étoit trop de prévoyance, & voler pour payer n'étoit pas même une tentation.

A force de querelles, de coups, de lectures dérobées & mal choiſies, mon humeur devint taciturne, ſauvage, ma tête commençoit à s'altérer, & je vivois

en vrai loup-garou. Cependant ſi mon goût ne me préſerva pas des livres plats & fades, mon bonheur me préſerva des livres obſcenes & licencieux, non que *la Tribu*, femme à tous égards très accommodante, ſe fit un ſcrupule de m'en prêter, mais pour les faire valoir elle me les nommoit avec un air de myſtere qui me forçoit préciſément à les refuſer, tant par dégoût que par honte, & le haſard ſeconda ſi bien mon humeur pudique, que j'avois plus de trente ans avant que j'euſſe jetté les yeux ſur aucun de ces dangereux livres.

En moins d'un an j'épuiſai la mince boutique de *la Tribu*, & alors je me trouvai dans mes loiſirs cruellement déſœuvré. Guéri de mes goûts d'enfant & de poliſſon par celui de la lecture, & même par mes lectures, qui bien que ſans choix & ſouvent mauvaiſes, ramenoient pourtant mon cœur à des ſentimens plus nobles que ceux que m'avoit donnés mon état: dégoûté de tout ce qui étoit à ma portée, & ſentant trop loin de moi tout ce qui m'auroit tenté, je ne voyois rien de poſſible qui pût flatter mon cœur. Mes ſens émus depuis long-tems me demandoient une jouiſſance dont je ne ſavois pas même imaginer l'objet. J'étois auſſi loin du véritable que ſi je n'avois point

point eu de ſexe, & déjà pubere & ſenſible je penſois quelquefois à mes folies, mais je ne voyois rien au-delà Dans cette étrange ſituation mon inquiete imagination prit un parti qui me ſauva de moi-même & calma ma naiſſante ſenſualité. Ce fut de ſe nourrir des ſituations qui m'avoient intéreſſé dans mes lectures, de les rappeller, de les varier, de les combiner, de me les approprier tellement que je devinſſe un des perſonnages que j'imaginois, que je me viſſe toujours dans les poſitions les plus agréables ſelon mon goût, enfin que l'état fictif où je venois à bout de me mettre me fit oublier mon état réel dont j'étois ſi mécontent. Cet amour des objets imaginaires & cette facilité de m'en occuper acheverent de me dégoûter de tout ce qui m'entouroit, & déterminerent ce goût pour la ſolitude, qui m'eſt toujours reſté depuis ce tems-là. On verra plus d'une fois dans la ſuite les bizarres effets de cette diſpoſition ſi miſanthrope & ſi ſombre en apparence, mais qui vient en effet d'un cœur trop affectueux, trop aimant, trop tendre, qui faute d'en trouver d'exiſtant qui lui reſſemble eſt forcé de s'alimenter de fictions. Il me ſuffit, quant à préſent, d'avoir marqué l'origine & la premiere cauſe d'un pen-

chant qui a modifié toutes mes passions, & qui les contenant par elles-mêmes, m'a toujours rendu paresseux à faire, par trop d'ardeur à désirer.

J'atteignis ainsi ma seizieme année, inquiet, mécontent de tout & de moi, sans goût de mon état, sans plaisirs de mon âge, dévoré de desirs dont j'ignorois l'objet, pleurant sans sujet de larmes, soupirant sans savoir de quoi, enfin caressant tendrement mes chimeres, faute de rien voir autour de moi qui les valût. Les dimanches mes camarades venoient me chercher après le prêche pour aller m'ébattre avec eux. Je leur aurois volontiers échappé si j'avois pu; mais une fois en train dans leurs jeux, j'étois plus ardent & j'allois plus loin qu'aucun autre. Difficile à ébranler & à retenir, ce fut-là de tout tems ma disposition constante. Dans nos promenades hors la ville j'allois toujours en avant sans songer au retour, à moins que d'autres n'y songeassent pour moi. J'y fus pris deux fois; les portes furent fermées avant que je pusse arriver. Le lendemain je fus traité comme on l'imagine, & la seconde fois il me fut promis un tel accueil pour la troisieme, que je résolus de ne m'y pas exposer. Cette troisieme fois si redoutée arriva pourtant. Ma vigilance fut mise en défaut par

un maudit Capitaine appellé M. *Minutoli*, qui fermoit toujours la porte où il étoit de garde une demi-heure avant les autres. Je revenois avec deux camarades. A demi-lieue de la ville j'entends ſonner la retraite, je double le pas, j'entends battre la caiſſe, je cours à toutes jambes : j'arrive eſſoufflé, tout en nage : le cœur me bat, je vois de loin les ſoldats à leur poſte ; j'accours, je crie d'une voix étouffée. Il étoit trop tard. A vingt pas de l'avancée, je vois lever le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, ſiniſtre & fatal augure du ſort inévitable que ce moment commençoit pour moi.

Dans le premier tranſport de ma douleur je me jettai ſur le glacis, & je mordis la terre. Mes camarades riant de leur malheur prirent à l'inſtant leur parti. Je pris auſſi le mien, mais ce fut d'une autre maniere. Sur le lieu même je jurai de ne retourner jamais chez mon maître ; & le lendemain, quand à l'heure de la découverte ils rentrerent en ville, je leur dis adieu pour jamais, les priant ſeulement d'avertir en ſecret mon couſin *Bernard* de la réſolution que j'avois priſe, & du lieu où il pourroit me voir encore une fois.

A mon entrée en apprentiſſage, étant

plus ſéparé de lui, je le vis moins. Toutefois durant quelque tems nous nous raſſemblions les dimanches ; mais inſenſiblement chacun prit d'autres habitudes, & nous nous vimes plus rarement. Je ſuis perſuadé que ſa mere contribua beaucoup à ce changement. Il étoit, lui, un garçon *du haut* ; moi, chétif apprentif, je n'étois plus qu'un enfant *de St. Gervais*. Il n'y avoit plus entre nous d'égalité malgré la naiſſance ; c'étoit déroger que de me fréquenter. Cependant les liaiſons ne ceſſerent point tout-à-fait entre nous, & comme c'étoit un garçon d'un bon naturel, il ſuivoit quelquefois ſon cœur malgré les leçons de ſa mere. Inſtruit de ma réſolution, il accourut, non pour m'en diſſuader ou la partager, mais pour jetter par de petits préſens quelque agrément dans ma fuite ; car mes propres reſſources ne pouvoient me mener fort loin. Il me donna entr'autres une petite épée dont j'étois fort épris, & que j'ai portée juſqu'à Turin, où le beſoin m'en fit défaire, & où je me la paſſai, comme on dit, au travers du corps. Plus j'ai réfléchi depuis à la maniere dont il ſe conduiſit avec moi dans ce moment critique, plus je me ſuis perſuadé qu'il ſuivit les inſtructions de ſa mere & peut-être de ſon pere ; car il n'eſt pas poſſible que de lui-même il n'eût

fait quelque effort pour me retenir, ou qu'il n'eût été tenté de me ſuivre ; mais point. Il m'encouragea dans mon deſſein plutôt qu'il ne m'en détourna: puis quand il me vit bien réſolu, il me quitta ſans beaucoup de larmes. Nous ne nous ſommes jamais écrit ni revus; c'eſt dommage. Il étoit d'un caractere eſſentiellement bon : nous étions faits pour nous aimer.

Avant de m'abandonner à la fatalité de ma deſtinée, qu'on me permette de tourner un moment les yeux ſur celle qui m'attendoit naturellement ſi j'étois tombé dans les mains d'un meilleur maître. Rien n'étoit plus convenable à mon humeur ni plus propre à me rendre heureux, que l'état tranquille & obſcur d'un bon artiſan, dans certaines claſſes ſurtout, telles qu'eſt à Geneve celle des graveurs. Cet état, aſſez lucratif pour donner une ſubſiſtance aiſée, & pas aſſez pour mener à la fortune, eût borné mon ambition pour le reſte de mes jours ; & me laiſſant un loiſir honnête pour cultiver des goûts modérés, il m'eût contenu dans ma ſphere ſans m'offrir aucun moyen d'en ſortir. Ayant une imagination aſſez riche pour orner de ſes chimeres tous les états, aſſez puiſſante pour me tranſporter, pour ainſi dire, à mon

gré de l'un à l'autre, il m'importoit peu dans lequel je fusse en effet. Il ne pouvoit y avoir si loin du lieu où j'étois au premier château en Espagne, qu'il ne me fût aisé de m'y établir. De cela seul il suivoit que l'état le plus simple, celui qui donnoit le moins de tracas & de soins, celui qui laissoit l'esprit le plus libre, étoit celui qui me convenoit le mieux, & c'étoit précisément le mien. J'aurois passé dans le sein de ma religion, de ma patrie, de ma famille & de mes amis, une vie paisible & douce, telle qu'il la falloit à mon caractere, dans l'uniformité d'un travail de mon goût, & d'une société selon mon cœur. J'aurois été bon chrétien, bon citoyen, bon pere de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toute chose. J'aurois aimé mon état, je l'aurois honoré peut-être; & après avoir passé une vie obscure & simple, mais égale & douce, je serois mort paisiblement dans le sein des miens. Bientôt oublié, sans doute, j'aurois été regretté du moins aussi long-tems qu'on se seroit souvenu de moi.

Au lieu de cela.... quel tableau vais-je faire? Ah! n'anticipons point sur les miseres de ma vie; je n'occuperai que trop mes lecteurs de ce triste sujet.

Fin du premier Livre.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE SECOND.

AUTANT le moment où l'effroi me ſuggéra le projet de fuir m'avoit paru triſte, autant celui où je l'exécutai me parut charmant. Encore enfant, quitter mon pays, mes parens, mes appuis, mes reſſources, laiſſer un apprentiſſage à moitié fait ſans ſavoir mon métier aſſez pour en vivre, me livrer aux horreurs de la miſere ſans voir aucun moyen d'en ſortir, dans l'âge de la foibleſſe & de l'innocence m'expoſer à toutes les tentations du vice & du déſeſpoir, chercher au loin les maux, les erreurs, les piéges, l'eſclavage & la mort, ſous un joug bien plus inflexible que celui que je n'avois pu ſouffrir, c'étoit là ce que j'allois faire, c'étoit la perſpective que j'aurois dû en-

visager. Que celle que je me peignois étoit différente ! l'indépendance que je croyois avoir acquise étoit le seul sentiment qui m'affectoit. Libre & maître de moi-même, je croyois pouvoir tout faire, atteindre à tout : je n'avois qu'à m'élancer pour m'élever & voler dans les airs. J'entrois avec sécurité dans le vaste espace du monde ; mon mérite alloit le remplir : à chaque pas j'allois trouver des festins, des trésors, des aventures, des amis prêts à me servir, des maîtresses empressées à me plaire : en me montrant j'allois occuper de moi l'univers, non pas pourtant l'univers tout entier, je l'en dispensois en quelque sorte, il ne m'en falloit pas tant. Une société charmante me suffisoit sans m'embarrasser du reste. Ma modération m'inscrivoit dans une sphere étroite, mais délicieusement choisie, où j'étois assuré de régner. Un seul château bornoit mon ambition. Favori du seigneur & de la dame, amant de la demoiselle, ami du frere, & protecteur des voisins, j'étois content ; il ne m'en falloit pas davantage.

En attendant ce modeste avenir, j'errai quelques jours autour de la ville, logeant chez des paysans de ma connoissance, qui tous me reçurent avec plus de bonté que n'auroient fait des urbains.

Ils m'accueilloient, me logeoient, me nourrissoient trop bonnement pour en avoir le mérite. Cela ne pouvoit pas s'appeller faire l'aumône, ils n'y mettoient pas assez l'air de la supériorité.

A force de voyager & de parcourir le monde, j'allai jusqu'à Consignon, terres de Savoie, à deux lieues de Geneve. Le curé s'appelloit M. de *Pontverre*. Ce nom fameux dans l'histoire de la République me frappa beaucoup. J'étois curieux de voir comment étoient faits les descendans des gentilshommes de la cuiller. J'allai voir M. de *Pontverre*. Il me reçut bien, me parla de l'héréfie de Geneve, de l'autorité de la sainte mere Eglise, & me donna à dîner. Je trouvai peu de choses à répondre à des argumens qui finissoient ainsi, & je jugeai que des curés chez qui l'on dînoit si bien valoient tout au moins nos ministres. J'étois certainement plus savant que M. de *Pontverre*, tout gentilhomme qu'il étoit, mais j'étois trop bon convive pour être si bon théologien, & son vin de Frangi, qui me parut excellent, argumentoit si victorieusement pour lui, que j'aurois rougi de fermer la bouche à un si bon hôte. Je cédois donc, ou du moins je ne résistois pas en face. A voir les ménagemens dont j'usois on m'auroit cru faux, on se fût trompé.

Je n'étois qu'honnête, cela eſt certain. La flatterie, ou plutôt la condeſcendance n'eſt pas toujours un vice, elle eſt plus ſouvent une vertu, ſur-tout dans les jeunes gens. La bonté avec laquelle un homme nous traite, nous attache à lui; ce n'eſt pas pour l'abuſer qu'on lui cede, c'eſt pour ne pas l'attriſter, pour ne pas lui rendre le mal pour le bien. Quel intérêt avoit M. de *Pontverre* à m'accueillir, à me bien traiter, à vouloir me convaincre? Nul autre que le mien propre. Mon jeune cœur ſe diſoit cela. J'étois touché de reconnoiſſance & de reſpect pour le bon prêtre. Je ſentois ma ſupériorité; je ne voulois pas l'en accabler pour prix de ſon hoſpitalité. Il n'y avoit point de motif hypocrite à cette conduite: je ne ſongeois point à changer de religion, & bien loin de me familiariſer ſi vite avec cette idée, je ne l'enviſageois qu'avec une horreur qui devoit l'écarter de moi pour long-tems; je voulois ſeulement ne point fâcher ceux qui me careſſoient dans cette vue; je voulois cultiver leur bienveillance & leur laiſſer l'eſpoir du ſuccès en paroiſſant moins armé que je ne l'étois en effet. Ma faute en cela reſſembloit à la coquetterie des honnêtes femmes, qui quelquefois pour parvenir à leurs fins, ſavent, ſans rien permettre ni rien pro-

mettre, faire eſpérer plus qu'elles ne veulent tenir.

La raiſon, la pitié, l'amour de l'ordre, exigeoient aſſurément que loin de ſe prêter à ma folie, on m'éloignât de ma perte où je courois, en me renvoyant dans ma famille. C'eſt-là ce qu'auroit fait ou tâché de faire tout homme vraiment vertueux. Mais quoique M. de *Pontverre* fût un bon homme, ce n'étoit aſſurément pas un homme vertueux. Au contraire, c'étoit un dévot qui ne connoiſſoit d'autre vertu que d'adorer les images & de dire le roſaire, une eſpece de miſſionnaire qui n'imaginoit rien de mieux pour le bien de la foi, que de faire des libelles contre les miniſtres de Geneve. Loin de penſer à me renvoyer chez moi, il profita du deſir que j'avois de m'en éloigner, pour me mettre hors d'état d'y retourner, quand même il m'en prendroit envie. Il y avoit tout à parier qu'il m'envoyoit périr de miſere ou devenir un vaurien. Ce n'étoit point-là ce qu'il voyoit. Il voyoit une ame ôtée à l'héréſie & rendue à l'Egliſe. Honnête homme ou vaurien, qu'importoit cela pourvu que j'allaſſe à la meſſe? Il ne faut pas croire, au reſte, que cette façon de penſer ſoit particuliere aux catholiques; elle eſt celle de toute religion dogmatique où

l'on fait l'eſſentiel, non de faire, mais de croire.

Dieu vous appelle, me dit M. de *Pontverre*. Allez à Annecy ; vous y trouverez une bonne dame bien charitable, que les bienfaits du Roi mettent en état de retirer d'autres ames de l'erreur dont elle eſt ſortie elle-même. Il s'agiſſoit de madame de *Warens*, nouvelle convertie, que les prêtres forçoient en effet de partager avec la canaille qui venoit vendre ſa foi, une penſion de deux mille francs que lui donnoit le roi de Sardaigne. Je me ſentois fort humilié d'avoir beſoin d'une bonne dame bien charitable. J'aimois fort qu'on me donnât mon néceſſaire, mais non pas qu'on me fît la charité, & une dévote n'étoit pas pour moi fort attirante. Toutefois preſſé par M. de *Pontverre*, par la faim qui me talonnoit, bien aiſe auſſi de faire un voyage & d'avoir un but, je prends mon parti, quoiqu'avec peine, & je pars pour Annecy. J'y pouvois être aiſément en un jour ; mais je ne me preſſois pas, j'en mis trois. Je ne voyois pas un château à droite ou à gauche, ſans aller chercher l'aventure que j'étois ſûr qui m'y attendoit. Je n'oſois entrer dans le château, ni heurter ; car j'étois fort timide. Mais je chantois ſous la fenêtre qui avoit le plus d'ap-

parence, fort ſurpris, après m'être long-tems époumonné, de ne voir paroître ni dames ni demoiſelles qu'attirât la beauté de ma voix, ou le ſel de mes chanſons, vu que j'en ſavois d'admirables que mes camarades m'avoient appriſes, & que je chantois admirablement.

J'arrive enfin; je vois Madame de *Warens*. Cette époque de ma vie a décidé de mon caractere; je ne puis me réſoudre à la paſſer légérement. J'étois au milieu de ma ſeizieme année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étois bien pris dans ma petite taille; j'avois un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la phyſionomie animée, la bouche mignonne, les ſourcils & les cheveux noirs, les yeux petits & même enfoncés, mais qui lançoient avec force le feu dont mon ſang étoit embrâſé. Malheureuſement je ne ſavois rien de tout cela, & de ma vie il ne m'eſt arrivé de ſonger à ma figure, que lorſqu'il n'étoit plus tems d'en tirer parti. Ainſi j'avois avec la timidité de mon âge celle d'un naturel très-aimant, toujours troublé par la crainte de déplaire. D'ailleurs, quoique j'euſſe l'eſprit aſſez orné, n'ayant jamais vu le monde je manquois totalement de manieres; & mes connoiſſances loin d'y ſuppléer, ne

ſervoient qu'à m'intimider davantage, en me faiſant ſentir combien j'en manquois.

Craignant donc que mon abord ne prévînt pas en ma faveur, je pris autrement mes avantages, & je fis une belle lettre en ſtyle d'orateur, où, couſant des phraſes des livres avec des locutions d'apprentif, je déployois toute mon éloquence pour capter la bienveillance de Madame de *Warens*. J'enfermai la lettre de M. de *Pontverre* dans la mienne, & je partis pour cette terrible audience. Je ne trouvai point Madame de *Warens*; on me dit qu'elle venoit de ſortir pour aller à l'égliſe. C'étoit le jour des Rameaux de l'année 1728. Je cours pour la ſuivre: je la vois, je l'atteins, je lui parle..... je dois me ſouvenir du lieu; je l'ai ſouvent depuis mouillé de mes larmes & couvert de mes baiſers. Que ne puis-je entourer d'un baluſtre d'or cette heureuſe place! que n'y puis-je attirer les hommages de toute la terre! Quiconque aime à honorer les monumens du ſalut des hommes n'en devroit approcher qu'à genoux.

C'étoit un paſſage derriere ſa maiſon, entre un ruiſſeau à main droite qui la ſéparoit du jardin, & le mur de la cour à gauche, conduiſant par une fauſſe porte

à l'églife des Cordeliers. Prête à entrer dans cette porte, Madame de *Warens* fe retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue! Je m'étois figuré une vieille dévote bien rechignée: la bonne dame de M. de *Pontverre* ne pouvoit être autre chofe à mon avis. Je vois un vifage pétri de graces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouiffant, le contour d'une gorge enchantereffe. Rien n'échappa au rapide coup-d'œil du jeune profélyte, car je devins à l'inftant le fien, fûr qu'une religion prêchée par de tels miffionnaires ne pouvoit manquer de mener en paradis. Elle prend en fouriant la lettre que je lui préfente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup-d'œil fur celle de M. de *Pontverre*, revient à la mienne qu'elle lit toute entiere, & qu'elle eût relue encore, fi fon laquais ne l'eût avertie qu'il étoit tems d'entrer. Eh! mon enfant, me dit-elle d'un ton qui me fit treffaillir, vous voilà courant le pays bien jeune; c'eft dommage, en vérité. Puis fans attendre ma réponfe, elle ajouta: allez chez moi m'attendre, dites qu'on vous donne à déjeûner: après la meffe j'irai caufer avec vous.

Louife-Eléonore de *Warens* étoit une demoifelle de la Tour de Pil, noble & ancienne famille de Vevai, ville du pays

de Vaud. Elle avoit épousé fort jeune M. de *Warens* de la maison de *Loys*, fils aîné de M. de *Villardin* de Lausanne. Ce mariage, qui ne produisit point d'enfans, n'ayant pas trop réussi, Madame de *Warens* poussée par quelque chagrin domestique, prit le tems que le roi Victor-Amédée étoit à Evian pour passer le lac & venir se jetter aux pieds de ce Prince, abandonnant ainsi son mari, sa famille & son pays, par une étourderie assez semblable à la mienne, & qu'elle a eu tout le tems de pleurer aussi. Le Roi, qui aimoit à faire le zélé catholique, la prit sous sa protection, lui donna une pension de quinze cents livres de Piémont, ce qui étoit beaucoup pour un Prince aussi peu prodigue, & voyant que sur cet accueil on l'en croyoit amoureux, il l'envoya à Annecy, escortée par un détachement de ses Gardes, où, sous la direction de *Michel Gabriel de Bernex* Evêque titulaire de Geneve, elle fit abjuration au Couvent de la Visitation.

Il y avoit six ans qu'elle y étoit quand j'y vins, & elle en avoit alors vingt-huit, étant née avec le siecle. Elle avoit de ces beautés qui se conservent, parce qu'elles sont plus dans la physionomie que dans les traits; aussi la sienne étoit-elle encore dans tout son premier éclat.

Elle avoit un air careſſant & tendre, un regard très-doux, un ſourire angélique, une bouche à la meſure de la mienne, des cheveux cendrés d'une beauté peu commune, & auxquels elle donnoit un tour négligé qui la rendoit très-piquante. Elle étoit petite de ſtature, courte même, & ramaſſée un peu dans ſa taille, quoique ſans difformité. Mais il étoit impoſſible de voir une plus belle tête, un plus beau ſein, de plus belles mains, & de plus beaux bras.

Son éducation avoit été fort mêlée. Elle avoit ainſi que moi perdu ſa mere dès ſa naiſſance, & recevant indifféremment des inſtructions comme elles s'étoient préſentées, elle avoit appris un peu de ſa gouvernante, un peu de ſon pere, un peu de ſes maîtres, & beaucoup de ſes amans, ſur-tout d'un M. de *Tavel*, qui ayant du goût & des connoiſſances, en orna la perſonne qu'il aimoit. Mais tant de genres différens ſe nuiſirent les uns aux autres, & le peu d'ordre qu'elle y mit empêcha que ſes diverſes études n'étendiſſent la juſteſſe naturelle de ſon eſprit. Ainſi, quoiqu'elle eût quelques principes de philoſophie & de phyſique, elle ne laiſſa pas de prendre le goût que ſon pere avoit pour la médecine empyrique & pour l'alchymie; elle

faiſoit des élixirs, des teintures, des baumes, des magiſteres, elle prétendoit avoir des ſecrets. Les charlatans profitant de ſa foibleſſe s'emparèrent d'elle, l'obſéderent, la ruinerent, & conſumerent au milieu des fourneaux & des drogues ſon eſprit, ſes talens & ſes charmes, dont elle eût pu faire les délices des meilleures ſociétés.

Mais ſi de vils fripons abuſerent de ſon éducation mal dirigée pour obſcurcir les lumieres de ſa raiſon, ſon excellent cœur fut à l'épreuve & demeura toujours le même : ſon caractere aimant & doux, ſa ſenſibilité pour les malheureux, ſon inépuiſable bonté, ſon humeur gaie, ouverte & franche, ne s'altérerent jamais ; & même aux approches de la vieilleſſe, dans le ſein de l'indigence, des maux, des calamités diverſes, la ſérénité de ſa belle ame lui conſerva juſqu'à la fin de ſa vie toute la gaîté de ſes plus beaux jours.

Ses erreurs lui vinrent d'un fond d'activité inépuiſable qui vouloit ſans ceſſe de l'occupation. Ce n'étoient pas des intrigues de femmes qu'il lui falloit, c'étoit des entrepriſes à faire & à diriger. Elle étoit née pour les grandes affaires. A ſa place Madame de *Longueville* n'eût été qu'une tracaſſiere ; à la place de Madame de *Longueville* elle eût gouverné l'Etat.

Ses talens ont été déplacés, & ce qui eût fait sa gloire dans une situation plus élevée, a fait sa perte dans celle où elle a vécu. Dans les choses qui étoient à sa portée elle étendoit toujours son plan dans sa tête & voyoit toujours son objet en grand. Cela faisoit qu'employant des moyens proportionnés à ses vues plus qu'à ses forces, elle échouoit par la faute des autres, & son projet venant à manquer elle étoit ruinée où d'autres n'auroient presque rien perdu. Ce goût des affaires qui lui fit tant de maux, lui fit du moins un grand bien dans son asyle monastique, en l'empêchant de s'y fixer pour le reste de ses jours comme elle en étoit tentée. La vie uniforme & simple des Religieuses, leur petit cailletage de parloir, tout cela ne pouvoit flatter un esprit toujours en mouvement, qui formant chaque jour de nouveaux systèmes avoit besoin de liberté pour s'y livrer. Le bon Evèque de *Bernex*, avec moins d'esprit que *François de Sales*, lui ressembloit sur bien des points. & Madame de *Warens* qu'il appelloit sa fille, & qui ressembloit à Madame de *Chantal* sur beaucoup d'autres, eût pu lui ressembler encore dans sa retraite, si son goût ne l'eût détournée de l'oisiveté d'un couvent. Ce ne fut point manque de zele si cette ai-

mable femme ne se livra pas aux menues pratiques de dévotion qui sembloit convenir à une nouvelle convertie vivant sous la direction d'un Prélat. Quel qu'eût été le motif de son changement de religion, elle fut sincere dans celle qu'elle avoit embrassée. Elle a pu se repentir d'avoir commis la faute, mais non pas desirer d'en revenir. Elle n'est pas seulement morte bonne catholique, elle a vécu telle de bonne foi, & j'ose affirmer, moi qui pense avoir lu dans le fond de son ame, que c'étoit uniquement par aversion pour les simagrées qu'elle ne faisoit point en public la dévote. Elle avoit une piété trop solide pour affecter de la dévotion. Mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ses principes; j'aurai d'autres occasions d'en parler.

Que ceux qui nient la sympathie des ames expliquent, s'ils peuvent, comment de la premiere entrevue, du premier mot, du premier regard, Madame de *Warens* m'inspira, non-seulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite, & qui ne s'est jamais démentie. Supposons que ce que j'ai senti pour elle fût véritablement de l'amour, ce qui paroîtra tout au moins douteux à qui suivra l'histoire de nos liaisons, com-

ment cette paſſion fut-elle accompagnée dès ſa naiſſance des ſentimens qu'elle inſpire le moins, la paix du cœur, le calme, la ſérénité, la ſécurité, l'aſſurance? Comment en approchant pour la premiere fois d'une femme aimable, polie, éblouiſſante, d'une Dame d'un état ſupérieur au mien, dont je n'avois jamais abordé la pareille, de celle dont dépendoit mon ſort en quelque ſorte par l'intérêt plus ou moins grand qu'elle y prendroit, comment, dis-je, avec tout cela me trouvai-je à l'inſtant auſſi libre, auſſi à mon aiſe, que ſi j'euſſe été parfaitement ſûr de lui plaire? Comment n'eus-je pas un moment d'embarras de timidité, de gêne? Naturellement honteux, décontenancé, n'ayant jamais vu le monde, comment pris-je avec elle du premier jour, du premier inſtant, les manieres faciles, le langage tendre, le ton familier que j'avois dix ans après, lorſque la plus grande intimité l'eut rendu naturel? A-t-on de l'amour, je ne dis pas ſans deſirs, j'en avois, mais ſans inquiétude, ſans jalouſie? Ne veut-on pas au moins apprendre de l'objet qu'on aime, ſi l'on eſt aimé? C'eſt une queſtion qu'il ne m'eſt pas plus venue dans l'eſprit de lui faire une fois en ma vie, que de me demander à moi-même ſi je

m'aimois, & jamais elle n'a été plus curieuſe avec moi. Il y eut certainement quelque choſe de ſingulier dans mes ſentimens pour cette charmante femme, & l'on y trouvera dans la ſuite des bizarreries auxquelles on ne s'attend pas.

Il fut queſtion de ce que je deviendrois, & pour en cauſer plus à loiſir elle me retint à dîner. Ce fut le premier repas de ma vie où j'euſſe manqué d'appétit, & ſa femme-de-chambre qui nous ſervoit, dit auſſi que j'étois le premier voyageur de mon âge & de mon étoffe qu'elle en eût vu manquer. Cette remarque, qui ne me nuiſit pas dans l'eſprit de ſa maitreſſe, tomboit un peu à plomb ſur un gros manant qui dînoit avec nous, & qui dévora lui tout ſeul un repas honnête pour ſix perſonnes. Pour moi j'étois dans un raviſſement qui ne me permettoit pas de manger. Mon cœur ſe nourriſſoit d'un ſentiment tout nouveau dont il occupoit tout mon être : il ne me laiſſoit des eſprits pour nulle autre fonction.

Madame de *Warens* voulut ſavoir les détails de ma petite hiſtoire ; je retrouvai pour la lui conter, tout le feu que j'avois perdu chez mon maitre. Plus j'intéreſſois cette excellente ame en ma faveur, plus elle plaignoit le ſort auquel

j'allois m'expoſer. Sa tendre compaſſion ſe marquoit dans ſon air, dans ſon regard, dans ſes geſtes. Elle n'oſoit m'exhorter à retourner à Geneve. Dans ſa poſition c'eût été un crime de lèſe-catholicité, & elle n'ignoroit pas combien elle étoit ſurveillée & combien ſes diſcours étoient peſés. Mais elle me parloit d'un ton ſi touchant de l'affliction de mon pere, qu'on voyoit bien qu'elle eût approuvé que j'allaſſe le conſoler. Elle ne ſavoit pas combien ſans y ſonger elle plaidoit contre elle-même. Outre que ma réſolution étoit priſe, comme je crois l'avoir dit, plus je la trouvois éloquente, perſuaſive, plus ſes diſcours m'alloient au cœur, & moins je pouvois me réſoudre à me détacher d'elle. Je ſentois que retourner à Geneve étoit mettre entr'elle & moi une barriere preſque inſurmontable, à moins de revenir à la démarche que j'avois faite, & à laquelle mieux valoit me tenir tout-d'un-coup. Je m'y tins donc. Madame de *Warens* voyant ſes efforts inutiles ne les pouſſa pas juſqu'à ſe compromettre : mais elle me dit avec un regard de commiſération : Pauvre petit ! tu dois aller où Dieu t'appelle ; mais quand tu ſeras grand tu te ſouviendras de moi. Je crois qu'elle ne

penſoit pas elle-même que cette prédiction s'accompliroit ſi cruellement.

La difficulté reſtoit toute entiere. Comment ſubſiſter ſi jeune hors de mon pays? A peine à la moitié de mon apprentiſſage j'étois bien loin de ſavoir mon métier. Quand je l'aurois ſu je n'en aurois pu vivre en Savoye, pays trop pauvre pour avoir des arts. Le manant qui dînoit pour nous, forcé de faire une pauſe pour repoſer ſa mâchoire; ouvrit un avis qu'il diſoit venir du ciel, & qui à juger par les ſuites venoit bien plutôt du coté contraire. C'étoit que j'allaſſe à Turin, où, dans un Hoſpice établi pour l'inſtruction des cathécumenes, j'aurois, dit-il, la vie temporelle, juſqu'à ce qu'entré dans le ſein de l'Egliſe je trouvaſſe par la charité des bonnes ames une place qui me convint. A l'égard des frais du voyage, continua mon homme, ſa Grandeur Monſeigneur l'Evèque ne manquera pas, ſi Madame lui propoſe cette ſainte œuvre, de vouloir charitablement y pourvoir, & Madame la Baronne qui eſt ſi charitable, dit-il en s'inclinant ſur ſon aſſiette, s'empreſſera ſurement d'y contribuer auſſi.

Je trouvois toutes ces charités bien dures; j'avois le cœur ſerré, je ne diſois rien, & Madame de *Warens* ſans ſaiſir

ſir ce projet avec autant d'ardeur qu'il étoit offert, ſe contenta de répondre que chacun devoit contribuer au bien ſelon ſon pouvoir & qu'elle en parleroit à Monſeigneur : mais mon diable d'homme, qui craignit qu'elle n'en parlât pas à ſon gré, & qui avoit ſon petit intérêt dans cette affaire, courut prévenir les aumôniers, & emboucha ſi bien les bons prêtres, que quand Madame de *Warens*, qui craignoit pour moi ce voyage en voulut parler à l'Evèque, elle trouva que c'étoit une affaire arrangée, & il lui remit à l'inſtant l'argent deſtiné pour mon petit viatique. Elle n'oſa inſiſter pour me faire reſter : j'approchois d'un âge où une femme du ſien ne pouvoit décemment vouloir retenir un jeune homme auprès d'elle.

Mon voyage étant ainſi réglé par ceux qui prenoient ſoin de moi, il fallut bien me ſoumettre, & c'eſt même ce que je fis ſans beaucoup de répugnance. Quoique Turin fût plus loin que Geneve, je jugeai qu'étant la capitale, elle avoit avec Annecy des relations plus étroites qu'une ville étrangere d'état & de religion, & puis, partant pour obéir à Madame de *Warens*, je me regardois comme vivant toujours ſous ſa direction ; c'étoit plus que vivre à ſon voiſinage. Enfin l'idée

d'un grand voyage flattoit ma manie ambulante qui déjà commençoit à se déclarer. Il me paroissoit beau de passer les monts à mon âge, & de m'élever audessus de mes camarades de toute la hauteur des Alpes. Voir du pays est un appât auquel un Genevois ne résiste gueres : je donnai donc mon consentement. Mon manant devoit partir dans deux jours avec sa femme. Je leur fus confié & recommandé. Ma bourse leur fut remise renforcée par Madame de *Warens*, qui de plus me donna secrétement un petit pécule auquel elle joignit d'amples instructions, & nous partîmes le mercredi saint.

Le lendemain de mon départ d'Annecy, mon pere y arriva courant à ma piste avec un M. *Rival* son ami, horloger comme lui, homme d'esprit, bel-esprit même, qui faisoit des vers mieux que la *Mothe* & parloit presque aussi bien que lui, de plus parfaitement honnête homme, mais dont la littérature déplacée n'aboutit qu'à faire un de ses fils comédien.

Ces Messieurs virent Madame de *Warens*, & se contenterent de pleurer mon sort avec elle, au lieu de me suivre & de m'atteindre, comme ils l'auroient pu facilement, étant à cheval & moi à pied.

La même chose étoit arrivée à mon oncle *Bernard*. Il étoit venu a Confignon, & de-là, sachant que j'étois à Annecy, il s'en retourna à Geneve. Il sembloit que mes proches conspirassent avec mon étoile pour me livrer au destin qui m'attendoit. Mon frere s'étoit perdu par une semblable négligence, & si bien perdu qu'on n'a jamais su ce qu'il étoit devenu.

Mon pere n'étoit pas seulement un homme d'honneur; c'étoit un homme d'une probité sure & il avoit une de ces ames fortes qui font les grandes vertus. De plus, il étoit bon pere, sur-tout pour moi. Il m'aimoit très-tendrement, mais il aimoit aussi ses plaisirs, & d'autres goûts avoient un peu attiédi l'affection paternelle depuis que je vivois loin de lui. Il s'étoit remarié à Nion, & quoique sa femme ne fût plus en âge de me donner des freres, elle avoit des parens: cela faisoit une autre famille, d'autres objets, un nouveau ménage, qui ne rappelloit plus si souvent mon souvenir. Mon pere vieillissoit & n'avoit aucun bien pour soutenir sa vieillesse. Nous avions mon frere & moi quelque bien de ma mere dont le revenu devoit appartenir à mon pere durant notre éloignement. Cette idée ne s'offroit pas à lui directement & ne l'empêchoit pas de faire son

devoir, mais elle agiſſoit ſourdement ſans qu'il s'en apperçût lui-même, & ralentiſſoit quelquefois ſon zele qu'il eût poussé plus loin ſans cela. Voilà, je crois, pourquoi, venu d'abord à Annecy ſur mes traces, il ne me ſuivit pas juſqu'à Chambéri où il étoit moralement ſûr de m'atteindre. Voilà pourquoi encore l'étant allé voir ſouvent depuis ma fuite, je reçus toujours de lui des careſſes de pere, mais ſans grands efforts pour me retenir.

Cette conduite d'un pere dont j'ai ſi bien connu la tendreſſe & la vertu, m'a fait faire des réflexions ſur moi-même, qui n'ont pas peu contribué à me maintenir le cœur ſain. J'en ai tiré cette grande maxime de morale, la ſeule peut-être d'uſage dans la pratique, d'éviter les ſituations qui mettent nos devoirs en oppoſition avec nos intérêts, & qui nous montrent notre bien dans le mal d'autrui: ſûr que dans de telles ſituations, quelque ſincere amour de la vertu qu'on y porte, on foiblit tôt ou tard ſans s'en appercevoir, & l'on devient injuſte & méchant dans le fait, ſans avoir ceſſé d'être juſte & bon dans l'âme.

Cette maxime fortement imprimée au fond de mon cœur & miſe en pratique, quoiqu'un peu tard, dans toute ma con-

duite, eſt une de celles qui m'ont donné l'air le plus bizarre & le plus fou dans le public & ſur-tout parmi mes connoiſſances. On m'a imputé de vouloir être original & faire autrement que les autres. En vérité je ne ſongeois gueres à faire ni comme les autres ni autrement qu'eux. Je deſirois ſincérement de faire ce qui étoit bien. Je me dérobois de toute ma force à des ſituations qui me donnaſſent un intérêt contraire à l'intérêt d'un autre homme, & par conſéquent un deſir ſecret quoiqu'involontaire du mal de cet homme-là.

Il y a deux ans que Mylord *Maréchal* me voulut mettre dans ſon teſtament. Je m'y oppoſai de toute ma force. Je lui marquai que je ne voudrois pour rien au monde me ſavoir dans le teſtament de qui que ce fût, & beaucoup moins dans le ſien. Il ſe rendit; maintenant il veut me faire une penſion viagere, & je ne m'y oppoſe pas. On dira que je trouve mon compte à ce changement: cela peut être. Mais, ô mon bienfaiteur & mon pere! ſi j'ai le malheur de vous ſurvivre je ſais qu'en vous perdant j'ai tout à perdre, & que je n'ai rien à gagner.

C'eſt-là, ſelon moi, la bonne philoſophie, la ſeule vraiment aſſortie au cœur humain. Je me pénetre chaque jour da-

vantage de sa profonde solidité, & je l'ai retournée de différentes manieres dans tous mes derniers écrits ; mais le public qui est frivole ne l'y a pas su remarquer. Si je survis assez à cette entreprise consommée pour en reprendre une autre, je me propose de donner dans la suite de l'Emile un exemple si charmant & si frappant de cette même maxime, que mon lecteur soit forcé d'y faire attention. Mais c'est assez de réflexions pour un voyageur ; il est tems de reprendre ma route.

Je la fis plus agréablement que je n'aurois dû m'y attendre, & mon manant ne fut pas si bourru qu'il en avoit l'air. C'étoit un homme entre deux âges, portant en queue ses cheveux noirs grisonnans, l'air grenadier, la voix forte, assez gai, marchant bien, mangeant mieux, & qui faisoit toute sorte de métiers faute d'en savoir aucun. Il avoit proposé, je crois, d'établir à Annecy je ne sais quelle manufacture. Madame de *Warens* n'avoit pas manqué de donner dans le projet, & c'étoit pour tâcher de le faire agréer au Ministre, qu'il faisoit, bien défrayé, le voyage de Turin. Notre homme avoit le talent d'intriguer en se fourrant toujours avec les prêtres, & faisant l'empressé pour les servir, il avoit pris à leur

école un certain jargon dévot dont il usoit sans cesse, se piquant d'être un grand prédicateur. Il savoit même un passage latin de la bible, & c'étoit comme s'il en avoit su mille, parce qu'il le répétoit mille fois le jour. Du reste, manquant rarement d'argent quand il en savoit dans la bourse des autres. Plus adroit pourtant que fripon, & qui débitant d'un ton de raccoleur ses capucinades, ressembloit à l'hermite *Pierre*, prêchant la croisade le sabre au coté.

Pour Madame *Sabran* son épouse, c'étoit une assez bonne femme, plus tranquille le jour que la nuit. Comme je couchois toujours dans leur chambre, ses bruyantes insomnies m'éveilloient souvent, & m'auroient éveillé bien davantage si j'en avois compris le sujet. Mais je ne m'en doutois pas même, & j'étois sur ce chapitre d'une bêtise qui a laissé à la seule nature tout le soin de mon instruction.

Je m'acheminois gaîment avec mon dévot guide & sa sémillante compagne. Nul accident ne troubla mon voyage; j'étois dans la plus heureuse situation de corps & d'esprit où j'aye été de mes jours. Jeune, vigoureux, plein de santé, de sécurité, de confiance en moi & aux autres, j'étois dans ce court mais précieux

moment de la vie où sa plénitude expansive étend pour ainsi dire notre être par toutes nos sensations, & embellit à nos yeux la nature entiere du charme de notre existence. Ma douce inquiétude avoit un objet qui la rendoit moins errante & fixoit mon imagination. Je me regardois comme l'ouvrage, l'éleve, l'ami, presque l'amant de Madame de *Warens*. Les choses obligeantes qu'elle m'avoit dites, les petites caresses qu'elle m'avoit faites, l'intérêt si tendre qu'elle avoit paru prendre à moi, ses regards charmans qui me sembloient pleins d'amour parce qu'ils m'en inspiroient; tout cela nourrissoit mes idées durant la marche, & me faisoit rêver délicieusement. Nulle crainte, nul doute sur mon sort ne troubloit ces rêveries. M'envoyer à Turin c'étoit, selon moi, s'engager à m'y faire vivre, à m'y placer convenablement. Je n'avois plus de souci sur moi-même; d'autres s'étoient chargés de ce soin. Ainsi je marchois légérement allégé de ce poids; les jeunes desirs, l'espoir enchanteur, les brillans projets remplissoient mon ame. Tous les objets que je voyois me sembloient les garans de ma prochaine félicité. Dans les maisons j'imaginois des festins rustiques, dans les prés de folâtres jeux, le long des eaux les bains, des pro-

menades, la pêche, ſur les arbres des fruits délicieux, ſous leur ombre de voluptueux tête-à-tête, ſur les montagnes des cuves de lait & de crême, une oiſiveté charmante, la paix, la ſimplicité, le plaiſir d'aller ſans ſavoir où. Enfin rien ne frappoit mes yeux ſans porter à mon cœur quelque attrait de jouiſſance. La grandeur, la variété, la beauté réelle du ſpectacle rendoient cet attrait digne de la raiſon; la vanité même y mêloit ſa pointe. Si jeune, aller en Italie, avoir déjà vu tant de pays, ſuivre *Annibal* à travers les monts, me paroiſſoit une gloire au-deſſus de mon âge. Joignez à tout cela des ſtations fréquentes & bonnes, un grand appétit & de quoi le contenter: car en vérité ce n'étoit pas la peine de m'en faire faute, & ſur le dîné de M. *Sabran* le mien ne paroiſſoit pas.

Je ne me ſouviens pas d'avoir eu dans tout le cours de ma vie d'intervalle plus parfaitement exempt de ſoucis & de peine, que celui des ſept ou huit jours que nous mîmes à ce voyage; car le pas de Madame *Sabran* ſur lequel il falloit régler le nôtre n'en fit qu'une longue promenade. Ce ſouvenir m'a laiſſé le goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte, ſur-tout pour les montagnes & les voyages pédeſtres. Je n'ai voyagé à pied que

dans mes beaux jours, & toujours avec délices. Bientôt les devoirs, les affaires, un bagage à porter, m'ont forcé de faire le Monsieur & de prendre des voitures; les soucis rongeans, les embarras, la gêne, y sont montés avec moi, & dès-lors, au lieu qu'auparavant dans mes voyages je ne sentois que le plaisir d'aller, je n'ai plus senti que le besoin d'arriver. J'ai cherché long-tems à Paris deux camarades du même goût que moi, qui voulussent consacrer chacun cinquante louis de sa bourse & un an de son tems à faire ensemble à pied le tour de l'Italie, sans autre équipage qu'un garçon qui portât avec nous un sac de nuit. Beaucoup de gens se sont présentés enchantés de ce projet en apparence: mais au fond le prenant tous pour un pur château en Espagne dont on cause en conversation sans vouloir l'exécuter en effet. Je me souviens que parlant avec passion de ce projet avec *Diderot* & *Grimm*, je leur en donnai enfin la fantaisie. Je crus une fois l'affaire faite; mais le tout se réduisit à vouloir faire un voyage par écrit, dans lequel *Grimm* ne trouvoit rien de si plaisant que de faire faire à *Diderot* beaucoup d'impiétés, & de me faire fourrer à l'inquisition à sa place.

Mon regret d'arriver si vîte à Turin

fut tempéré par le plaiſir de voir une grande ville, & par l'eſpoir d'y faire bientôt une figure digne de moi ; car déjà les fumées de l'ambition me montoient à la tête ; déjà je me regardois comme infiniment au-deſſus de mon ancien état d'apprentif ; j'étois bien loin de prévoir que dans peu j'allois être fort au-deſſous.

Avant que d'aller plus loin, je dois au lecteur mon excuſe ou ma juſtification tant ſur les menus détails où je viens d'entrer que ſur ceux où j'entrerai dans la ſuite, & qui n'ont rien d'intéreſſant à ſes yeux. Dans l'entrepriſe que j'ai faite de me montrer tout entier au public, il faut que rien de moi ne lui reſte obſcur ou caché ; il faut que je me tienne inceſſamment ſous ſes yeux, qu'il me ſuive dans tous les égaremens de mon cœur, dans tous les recoins de ma vie, qu'il ne me perde pas de vue un ſeul inſtant, de peur que trouvant dans mon récit la moindre lacune, le moindre vide, & ſe demandant qu'a-t-il fait durant ce tems-là, il ne m'accuſe de n'avoir pas voulu tout dire. Je donne aſſez de priſe à la malignité des hommes par mes récits ſans lui en donner encore par mon ſilence.

Mon petit pécule étoit parti ; j'avois jaſé, & mon indiſcrétion ne fut pas pour mes conducteurs à pure perte. Madame

Sabran trouva le moyen de m'arracher jusqu'à un petit ruban glacé d'argent que Madame de *Warens* m'avoit donné pour ma petite épée, & que je regrettai plus que tout le reste : l'épée même eût resté dans leurs mains si je m'étois moins obstiné. Ils m'avoient fidellement défrayé dans la route, mais il ne m'avoient rien laissé. J'arrive à Turin sans habits, sans argent, sans linge, & laissant très-exactement à mon seul mérite tout l'honneur de la fortune que j'allois faire.

J'avois des lettres, je les portai, & tout de suite je fus mené à l'hospice des cathécumenes, pour y être instruit dans la religion pour laquelle on me vendoit ma subsistance. En entrant je vis une grosse porte à barreaux de fer, qui dès que je fus passé, fut fermée à double tour sur mes talons. Ce début me parut plus imposant qu'agréable & commençoit à me donner à penser, quand on me fit entrer dans une assez grande piece. J'y vis pour tout meuble un autel de bois surmonté d'un grand crucifix au fond de la chambre, & autour, quatre ou cinq chaises aussi de bois qui paroissoient avoir été cirées, mais qui seulement étoient luisantes à force de s'en servir & de les frotter. Dans cette salle d'assemblée étoient quatre ou cinq affreux bandits,

mes camarades d'inſtruction, & qui ſembloient plutôt des archers du Diable que des aſpirans à ſe faire enfans de Dieu. Deux de ces coquins étoient des Eſclavons qui ſe diſoient Juifs & Maures, & qui comme ils me l'avouerent, paſſoient leur vie à courir l'Eſpagne & l'Italie, embraſſant le chriſtianiſme & ſe faiſant baptiſer, par-tout où le produit en valoit la peine. On ouvrit une autre porte de fer, qui partageoit en deux un grand balcon régnant ſur la cour. Par cette porte entrerent nos ſœurs les cathécumenes, qui comme moi s'alloient régénérer, non par le baptême, mais par une ſolemnelle abjuration. C'étoient bien les plus grandes ſalopes & les plus vilaines coureuſes qui jamais aient empuanti le bercail du ſeigneur. Une ſeule me parut jolie & aſſez intéreſſante. Elle étoit à-peu-près de mon âge, peut-être un an ou deux de plus. Elle avoit des yeux fripons qui rencontroient quelquefois les miens. Cela m'inſpira quelque deſir de faire connoiſſance avec elle; mais pendant près de deux mois qu'elle demeura encore dans cette maiſon où elle étoit depuis trois, il me fut abſolument impoſſible de l'accoſter, tant elle étoit recommandée à notre vieille geoliere & obſédée par le ſaint miſſionnaire qui travailloit à ſa converſion

avec plus de zele que de diligence. Il falloit qu'elle fût extrêmement ſtupide, quoiqu'elle n'en eût pas l'air, car jamais inſtruction ne fut plus longue. Le ſaint homme ne la trouvoit toujours point en état d'abjurer; mais elle s'ennuya de ſa clôture, & dit qu'elle vouloit ſortir, chrétienne ou non. Il fallut la prendre au mot tandis qu'elle conſentoit encore à l'être, de peur qu'elle ne ſe mutinât & qu'elle ne le voulût plus.

La petite communauté fut aſſemblée en l'honneur du nouveau venu. On nous fit une courte exhortation, à moi pour m'engager à répondre à la grace que Dieu me faiſoit, aux autres pour les inviter à m'accorder leurs prieres & à m'édifier par leurs exemples. Après quoi, nos vierges étant rentrées dans leur clôture, j'eus le tems de m'étonner tout à mon aiſe de celle où je me trouvois.

Le lendemain matin on nous aſſembla de nouveau pour l'inſtruction, & ce fut alors que je commençai à réfléchir pour la premiere fois ſur le pas que j'allois faire; & ſur les démarches qui m'y avoient entraîné.

J'ai dit, je répete, & je répéterai peut-être une choſe dont je ſuis tous les jours plus pénétré; c'eſt que ſi jamais enfant reçut une éducation raiſonnable & ſaine,

ç'a été moi. Né dans une famille que ses mœurs distinguoient du peuple, je n'avois reçu que des leçons de sagesse & des exemples d'honneur de tous mes parens. Mon pere, quoique homme de plaisir, avoit non-seulement une probité sure, mais beaucoup de religion. Galant homme dans le monde & chrétien dans l'intérieur, il m'avoit inspiré de bonne heure les sentimens dont il étoit pénétré. De mes trois tantes, toutes sages & vertueuses, les deux aînées étoient dévotes, & la troisieme, fille à la fois pleine de graces, d'esprit & de sens, l'étoit peut-être encore plus qu'elles, quoiqu'avec moins d'ostentation. Du sein de cette estimable famille je passai chez M. *Lambercier*, qui, bien qu'homme d'Eglise & prédicateur, étoit croyant en dedans, & faisoit presque aussi bien qu'il disoit. Sa sœur & lui cultiverent par des instructions douces & judicieuses les principes de piété qu'ils trouverent dans mon cœur. Ces dignes gens employerent pour cela des moyens si vrais, si discrets, si raisonnables, que loin de m'ennuyer au sermon, je n'en sortois jamais sans être intérieurement touché & sans faire des résolutions de bien vivre auxquelles je manquois rarement en y pensant. Chez ma tante *Bernard* la dévotion m'ennuyoit

un peu plus parce qu'elle en faisoit un métier. Chez mon maître je n'y pensois plus gueres, sans pourtant penser différemment. Je ne trouvai point de jeunes gens qui me pervertissent. Je devins polisson, mais non libertin.

J'avois donc de la religion tout ce qu'un enfant à l'âge où j'étois en pouvoit avoir. J'en avois même davantage, car pourquoi déguiser ici ma pensée? Mon enfance ne fut point d'un enfant. Je sentis, je pensai toujours en homme. Ce n'est qu'en grandissant que je suis rentré dans la classe ordinaire; en naissant j'en étois sorti. L'on rira de me voir me donner modestement pour un prodige. Soit; mais quand on aura bien ri, qu'on trouve un enfant qu'à six ans les romans attachent, intéressent, transportent, au point d'en pleurer à chaudes larmes, alors je sentirai ma vanité ridicule, & je conviendrai que j'ai tort.

Ainsi, quand j'ai dit qu'il ne falloit point parler aux enfans de religion si l'on vouloit qu'un jour ils en eussent, & qu'ils étoient incapables de connoître Dieu, même à notre maniere, j'ai tiré mon sentiment de mes observations, non de ma propre expérience: je savois qu'elle ne concluoit rien pour les autres. Trouvez des J. J. *Rousseau* à six ans, & parlez-leur

de Dieu à ſept, je vous réponds que vous ne courez aucun riſque.

On ſent, je crois, qu'avoir de la religion pour un enfant, & même pour un homme, c'eſt ſuivre celle où il eſt né. Quelquefois on en ôte; rarement on y ajoute; la foi dogmatique eſt un fruit de l'éducation. Outre ce principe commun qui m'attachoit au culte de mes peres, j'avois l'averſion particuliere à notre ville pour le catholiciſme, qu'on nous donnoit pour une affreuſe idolâtrie, & dont on nous peignoit le clergé ſous les plus noires couleurs. Ce ſentiment alloit ſi loin chez moi qu'au commencement je n'entrevoyois jamais le dedans d'une égliſe, je ne rencontrois jamais un prêtre en ſurplis, je n'entendois jamais la ſonnette d'une proceſſion, ſans un frémiſſement de terreur & d'effroi qui me quitta bientôt dans les villes, mais qui ſouvent m'a repris dans les paroiſſes de campagne, plus ſemblables à celles où je l'avois d'abord éprouvé. Il eſt vrai que cette impreſſion étoit ſinguliérement contraſtée par le ſouvenir des careſſes que les curés des environs de Geneve font volontiers aux enfans de la ville. En même tems que la ſonnette du viatique me faiſoit peur, la cloche de la meſſe & de vêpres me rappelloit un déjeûner,

un goûter, du beurre frais, des fruits, du laitage. Le bon diné de M. de *Pontverre* avoit produit encore un grand effet. Ainsi je m'étois aisément étourdi sur tout cela. N'envisageant le papisme que par ses liaisons avec les amusemens & la gourmandise, je m'étois apprivoisé sans peine avec l'idée d'y vivre; mais celle d'y entrer solemnellement ne s'étoit présentée à moi qu'en fuyant & dans un avenir éloigné. Dans ce moment il n'y eut plus moyen de prendre le change: je vis avec l'horreur la plus vive l'espece d'engagement que j'avois pris & sa suite inévitable. Les futurs néophytes que j'avois autour de moi n'étoient pas propres à soutenir mon courage par leur exemple, & je ne pus me dissimuler que la sainte œuvre que j'allois faire n'étoit au fond que l'action d'un bandit. Tout jeune encore je sentis que, quelque religion qui fût la vraie, j'allois vendre la mienne, & que quand même je choisirois bien, j'allois au fond de mon cœur mentir au Saint-Esprit & mériter le mépris des hommes. Plus j'y pensois, plus je m'indignois contre moi-même, & je gémissois du sort qui m'avoit amené là, comme si ce sort n'eût pas été mon ouvrage. Il y eut des momens où ces réflexions devinrent si fortes que si j'avois un instant

trouvé la porte ouverte, je me ferois certainement évadé; mais il ne me fut pas possible, & cette résolution ne tint pas non plus bien fortement.

Trop de desirs secrets la combattoient pour ne la pas vaincre. D'ailleurs l'obstination du dessein formé de ne pas retourner à Geneve, la honte, la difficulté même de repasser les monts, l'embarras de me voir loin de mon pays sans amis, sans ressources, tout cela concouroit à me faire regarder comme un repentir tardif les remords de ma conscience; j'affectois de me reprocher ce que j'avois fait, pour excuser ce que j'allois faire. En aggravant les torts du passé, j'en regardois l'avenir comme une suite nécessaire. Je ne me disois pas: rien n'est fait encore & tu peux être innocent si tu veux; mais je me disois: gémis du crime dont tu t'es rendu coupable, & que tu t'es mis dans la nécessité d'achever.

En effet, quelle rare force d'ame ne me falloit-il point à mon âge, pour révoquer tout ce que jusques-là j'avois pu promettre ou laisser espérer, pour rompre les chaînes que je m'étois données, pour déclarer avec intrépidité que je voulois rester dans la religion de mes peres, au risque de tout ce qui en pouvoit arriver? Cette vigueur n'étoit pas de mon âge,

& il eſt peu probable qu'elle eût eu un heureux ſuccès. Les choſes étoient trop avancées pour qu'on voulût en avoir le démenti, & plus ma réſiſtance eût été grande, plus de maniere ou d'autre on ſe fût fait une loi de la ſurmonter.

Le ſophiſme qui me perdit eſt celui de la plupart des hommes, qui ſe plaignent de manquer de force quand il eſt déjà trop tard pour en uſer. La vertu ne nous coûte que par notre faute, & ſi nous voulions être toujours ſages, rarement aurions-nous beſoin d'être vertueux. Mais des penchans faciles à ſurmonter nous entraînant ſans réſiſtance, nous cédons à des tentations légeres dont nous mépriſons le danger. Inſenſiblement nous tombons dans des ſituations périlleuſes dont nous pouvions aiſément nous garantir, mais dont nous ne pouvons plus nous tirer ſans des efforts héroïques qui nous effrayent, & nous tombons enfin dans l'abyme, en diſant à Dieu, pourquoi m'as tu fait ſi foible? Mais malgré nous il répond à nos conſciences : je t'ai fait trop foible pour ſortir du gouffre, parce que je t'ai fait aſſez fort pour n'y pas tomber.

Je ne pris pas préciſément la réſolution de me faire catholique : mais voyant le terme encore éloigné, je pris le tems de m'apprivoiſer à cette idée, & en atten-

dant je me figurois quelque événement imprévu qui me tireroit d'embarras. Je résolus pour gagner du tems de faire la plus belle défense qu'il me seroit possible. Bientôt ma vanité me dispensa de songer à ma résolution, & dès que je m'apperçus que j'embarrassois quelquefois ceux qui vouloient m'instruire, il ne m'en fallut pas davantage pour chercher à les terrasser tout-à-fait. Je mis même à cette entreprise un zele bien ridicule : car tandis qu'ils travailloient sur moi je voulus travailler sur eux. Je croyois bonnement qu'il ne falloit que les convaincre, pour les engager à se faire protestans.

Ils ne trouverent donc pas en moi tout-à-fait autant de facilité qu'ils en attendoient, ni du coté des lumieres, ni du coté de la volonté. Les protestans sont généralement mieux instruits que les catholiques. Cela doit être : la doctrine des uns exige la discussion, celle des autres la soumission. Le catholique doit adopter la décision qu'on lui donne, le protestant doit apprendre à se décider. On savoit cela; mais on n'attendoit ni de mon état ni de mon âge de grandes difficultés pour des gens exercés. D'ailleurs, je n'avois point fait encore ma premiere communion, ni reçu les instructions qui s'y rapportent : on le savoit encore ; mais on ne savoit

pas qu'en revanche j'avois été bien inſtruit chez M. *Lambercier*, & que de plus, j'avois par devers moi un petit magaſin fort incommode à ces Meſſieurs dans l'hiſtoire de l'Egliſe & de l'Empire que j'avois appriſe preſque par cœur chez mon pere, & depuis à-peu-près oubliée, mais qui me revint à meſure que la diſpute s'échauffoit.

Un vieux prètre, petit, mais aſſez vénérable, nous fit en commun la premiere conférence. Cette conférence étoit pour mes camarades un catéchiſme plutôt qu'une controverſe, & il avoit plus à faire à les inſtruire qu'à réſoudre leurs objections. Il n'en fut pas de même avec moi. Quand mon tour vint, je l'arrêtai ſur tout, je ne lui ſauvai pas une des difficultés que je pus lui faire. Cela rendit la conférence fort longue, & fort ennuyeuſe pour les aſſiſtans. Mon vieux prètre parloit beaucoup, s'échauffoit, battoit la campagne, & ſe tiroit d'affaire en diſant qu'il n'entendoit pas bien le françois. Le lendemain, de peur que mes indiſcretes objections ne ſcandaliſaſſent mes camarades, on me mit à part dans une autre chambre avec un autre prètre plus jeune, beau parleur, c'eſt-à-dire, faiſeur de longues phraſes & content de lui ſi jamais docteur le fut. Je ne

me laiſſai pourtant pas trop ſubjuguer à ſa mine impoſante, & ſentant qu'après tout je faiſois ma tâche, je me mis à lui répondre avec aſſez d'aſſurance & à le bourrer par-ci par-là du mieux que je pus. Il croyoit m'aſſommer avec Saint Auguſtin, Saint Grégoire & les autres Peres, & il trouvoit avec une ſurpriſe incroyable que je maniois tous ces Peres-là preſque auſſi légérement que lui; ce n'étoit pas que je les euſſe jamais lus, ni lui peut-être; mais j'en avois retenu beaucoup de paſſages tirés de mon Le Sueur; & ſi-tôt qu'il m'en citoit un, ſans diſputer ſur la citation je lui ripoſtois par un autre du même Pere, & qui ſouvent l'embarraſſoit beaucoup. Il l'emportoit pourtant à la fin, par deux raiſons. L'une qu'il étoit le plus fort, & que me ſentant pour ainſi dire à ſa merci, je jugeois très-bien, quelque jeune que je fuſſe, qu'il ne falloit pas le pouſſer à bout; car je voyois aſſez que le vieux petit prêtre n'avoit pris en amitié ni mon érudition ni moi. L'autre raiſon étoit que le jeune avoit de l'étude & que je n'en avois point. Cela faiſoit qu'il mettoit dans ſa maniere d'argumenter une méthode que je ne pouvois pas ſuivre, & que, ſi-tôt qu'il ſe ſentoit preſſé d'une objection imprévue, il la remettoit au lendemain, diſant que

je fortois du fujet préfent. Il rejettoit même quelquefois toutes mes citations foutenant qu'elles étoient fauffes, & s'offrant à m'aller chercher le livre, me défioit de les y trouver. Il fentoit qu'il ne rifquoit pas grand'chofe, & qu'avec toute mon érudition d'emprunt, j'étois trop peu exercé à manier les livres, & trop peu latinifte pour trouver un paffage dans un gros volume, quand même je ferois affuré qu'il y eft. Je le foupçonne même d'avoir ufé de l'infidélité dont il accufoit les Miniftres, & d'avoir fabriqué quelquefois des paffages pour fe tirer d'une objection qui l'incommodoit.

Mais enfin le féjour de l'hofpice me devenant chaque jour plus défagréable, & n'appercevant pour en fortir qu'une feule voie, je m'empreffai de la prendre autant que jufques-là je m'étois efforcé de l'éloigner.

Les deux Africains avoient été baptifés en grande cérémonie, habillés de blanc de la tête aux pieds pour repréfenter la candeur de leur ame régénérée. Mon tour vint un mois après; car il fallut tout ce tems-là pour donner à mes directeurs l'honneur d'une converfion difficile, & l'on me fit paffer en revue tous les dogmes pour triompher de ma nouvelle docilité.

Enfin,

Enfin, ſuffiſamment inſtruit & ſuffiſamment diſpoſé au gré de mes maîtres, je fus mené proceſſionnellement à l'égliſe métropolitaine de St. Jean pour y faire une abjuration ſolemnelle, & recevoir les acceſſoires du baptême, quoiqu'on ne me rebaptiſât pas réellement : mais comme ce ſont à-peu-près les mêmes cérémonies, cela ſert à perſuader au peuple que les proteſtans ne ſont pas chrétiens. J'étois revêtu d'une certaine robe griſe garnie de brandebourgs blancs & deſtinée pour ces ſortes d'occaſions. Deux hommes portoient devant & derriere moi des baſſins de cuivre ſur leſquels ils frappoient avec une clef, & où chacun mettoit ſon aumône au gré de ſa dévotion ou de l'intérêt qu'il prenoit au nouveau converti. Enfin rien du faſte catholique ne fut omis pour rendre la ſolemnité plus édifiante pour le public, & plus humiliante pour moi. Il n'y eut que l'habit blanc qui m'eût été fort utile, & qu'on ne me donna pas comme au Maure, attendu que je n'avois pas l'honneur d'être Juif.

Ce ne fut pas tout. Il fallut enſuite aller à l'inquiſition recevoir l'abſolution du crime d'héréſie, & rentrer dans le ſein de l'Egliſe avec la même cérémonie à laquelle Henri IV fut ſoumis par ſon Am-

baſſadeur. L'air & les manieres du très-révérend pere inquiſiteur n'étoient pas propres à diſſiper la terreur ſecrete qui m'avoit ſaiſi en entrant dans cette maiſon. Après pluſieurs queſtions ſur ma foi, ſur mon état, ſur ma famille, il me demanda bruſquement ſi ma mere étoit damnée. L'effroi me fit réprimer le premier mouvement de mon indignation; je me contentai de répondre que je voulois eſpérer qu'elle ne l'étoit pas, & que Dieu avoit pu l'éclairer à ſa derniere heure. Le moine ſe tut, mais il fit une grimace qui ne me parut point du tout un ſigne d'approbation.

Tout cela fait, au moment où je penſois être enfin placé ſelon mes eſpérances, on me mit à la porte avec un peu plus de vingt francs en petite monnoie qu'avoit produits ma quète. On me recommanda de vivre en bon chrétien, d'être fidelle à la grace; on me ſouhaita bonne fortune, on ferma ſur moi la porte, & tout diſparut.

Ainſi s'éclipſerent en un inſtant toutes mes grandes eſpérances, & il ne me reſta de la démarche intéreſſée que je venois de faire, que le ſouvenir d'avoir été apoſtat & dupe tout à la fois. Il eſt aiſé de juger quelle bruſque révolution dut ſe faire dans mes idées, lorſque de mes bril-

ſans projets de fortune, je me vis tomber dans la plus complete miſère, & qu'après avoir délibéré le matin ſur le choix du palais que j'habiterois, je me vis le ſoir réduit à coucher dans la rue. On croira que je commençai par me livrer à un déſeſpoir d'autant plus cruel que le regret de mes fautes devoit s'irriter en me reprochant que tout mon malheur étoit mon ouvrage. Rien de tout cela. Je venois pour la premiere fois de ma vie d'être enfermé pendant plus de deux mois. Le premier ſentiment que je goûtai fut celui de la liberté que j'avois recouvrée. Après un long eſclavage, redevenu maître de moi-même & de mes actions, je me voyois au milieu d'une grande ville abondante en reſſources, pleine de gens de condition, dont mes talens & mon mérite ne pouvoient manquer de me faire accueillir ſitôt que j'en ſerois connu. J'avois de plus tout le tems d'attendre, & vingt francs que j'avois dans ma poche me ſembloient un tréſor qui ne pouvoit s'épuiſer. J'en pouvois diſpoſer à mon gré, ſans rendre compte à perſonne. C'étoit la premiere fois que je m'étois vu ſi riche. Loin de me livrer au découragement & aux larmes, je ne fis que changer d'eſpérances, & l'amour-propre n'y perdit rien. Jamais

je ne me ſentis tant de confiance & de ſécurité : je croyois déjà ma fortune faite, & je trouvois beau de n'en avoir l'obligation qu'à moi ſeul.

La premiere choſe que je fis, fut de ſatisfaire ma curioſité en parcourant toute la ville, quand ce n'eût été que pour faire un acte de ma liberté. J'allai voir monter la garde ; les inſtrumens militaires me plaiſoient beaucoup. Je ſuivis des proceſſions ; j'aimois le faux-bourdon des prêtres. J'allai voir le palais du Roi : j'en approchois avec crainte ; mais voyant d'autres gens entrer, je fis comme eux, on me laiſſa faire. Peut-être dus-je cette grace au petit paquet que j'avois ſous le bras. Quoi qu'il en ſoit, je conçus une grande opinion de moi-même en me trouvant dans ce palais : déjà je m'en regardois preſque comme un habitant. Enfin, à force d'aller & venir, je me laſſai, j'avois faim, il faiſoit chaud ; j'entrai chez une marchande de laitage : on me donna de la giuncà, du lait caillé, & avec deux griſſes de cet excellent pain de Piémont que j'aime plus qu'aucun autre, je fis pour mes cinq ou ſix ſous un des bons dinés que j'aye faits de mes jours.

Il fallut chercher un gîte. Comme je ſavois déjà aſſez de piémontois pour me faire entendre, il ne me fut pas difficile à

trouver, & j'eus la prudence de le choisir plus selon ma bourse que selon mon goût. On m'enseigna dans la rue du Pô la femme d'un soldat, qui retiroit à un sou par nuit des domestiques hors de service. Je trouvai chez elle un grabat vide & je m'y établis. Elle étoit jeune & nouvellement mariée, quoiqu'elle eût déjà cinq ou six enfans. Nous couchames tous dans la même chambre, la mere, les enfans, les hôtes, & cela dura de cette façon tant que je restai chez elle. Au demeurant c'étoit une bonne femme, jurant comme un charretier, toujours débraillée & décoiffée, mais douce de cœur, officieuse, qui me prit en amitié, & qui même me fut utile.

Je passai plusieurs jours à me livrer uniquement au plaisir de l'indépendance & de la curiosité. J'allois errant dedans & dehors la ville, furetant, visitant tout ce qui me paroissoit curieux & nouveau, & tout l'étoit pour un jeune homme sortant de sa niche, qui n'avoit jamais vu de capitale. J'étois sur-tout fort exact à faire ma cour & j'assistois réguliérement tous les matins à la messe du Roi. Je trouvois beau de me voir dans la même chapelle avec ce Prince & sa suite: mais ma passion pour la musique, qui commençoit à se déclarer, avoit plus de part à

mon assiduité que la pompe de la Cour, qui bientôt vue & toujours la même ne frappe pas long-tems. Le Roi de Sardaigne avoit alors la meilleure symphonie de l'Europe. Somis, Desjardins, les Bezuzzi y brilloient alternativement. Il n'en falloit pas tant pour attirer un jeune homme que le jeu du moindre instrument, pourvu qu'il fût juste, transportoit d'aise. Du reste, je n'avois pour la magnificence qui frappoit mes yeux qu'une admiration stupide & sans convoitise. La seule chose qui m'intéressât dans tout l'éclat de la cour, étoit de voir s'il n'y auroit point là quelque jeune princesse qui méritât mon hommage, & avec laquelle je pusse faire un roman.

Je faillis en commercer un dans un état moins brillant, mais où, si je l'eusse mis à fin, j'aurois trouvé des plaisirs mille fois plus délicieux.

Quoique je vécusse avec beaucoup d'économie, ma bourse insensiblement s'épuisoit. Cette économie au reste étoit moins l'effet de la prudence que d'une simplicité de goût, que même aujourd'hui l'usage des grandes tables n'a point altérée. Je ne connoissois pas, & je ne connois pas encore de meilleure chere que celle d'un repas rustique. Avec du laitage, des œufs, des herbes, du fromage,

du pain bis & du vin paſſable, on eſt toujours ſûr de me bien régaler ; mon appétit fera le reſte quand un maître-d'hôtel & des laquais autour de moi ne me raſſaſieront pas de leur importun aſpect. Je faiſois alors de beaucoup meilleurs repas avec ſix ou ſept ſols de dépenſe que je ne les ai fait depuis à ſix ou ſept francs. J'étois donc ſobre faute d'ètre tenté de ne pas l'ètre ; encore ai-je tort d'appeller tout cela ſobriété, car j'y mettois toute la ſenſualité poſſible. Mes poires, ma giuncà, mon fromage, mes griſſes, & quelques verres d'un gros vin de Montferrat à couper par tranches, me rendoient le plus heureux des gourmands. Mais encore avec tout cela pouvoit-on voir la fin de vingt livres. C'étoit ce que j'appercevois plus ſenſiblement de jour en jour, & malgré l'étourderie de mon âge, mon inquiétude ſur l'avenir alla bientôt juſqu'à l'effroi. De tous mes châteaux en Eſpagne, il ne me reſta que celui de chercher une occupation qui me fit vivre, encore n'étoit-il pas facile à réaliſer. Je ſongeai à mon ancien métier ; mais je ne le ſavois pas aſſez pour aller travailler chez un maître, & les maîtres même n'abondoient pas à Turin. Je pris donc en attendant mieux le parti d'aller m'offrir de boutique en boutique

pour graver un chiffre ou des armes ſur de la vaiſſelle, eſpérant tenter les gens par le bon marché en me mettant à leur diſcrétion. Cet expédient ne fut pas fort heureux. Je fus preſque par-tout éconduit, & ce que je trouvai à faire étoit ſi peu de choſe, qu'à peine y gagnai-je quelques repas. Un jour, cependant, paſſant d'aſſez bon matin dans la contrà-nova, je vis à travers les vitres d'un comptoir une jeune marchande de ſi bonne grace & d'un air ſi attirant que malgré ma timidité près des dames, je n'héſitai pas d'entrer & de lui offrir mon petit talent. Elle ne me rebuta point, me fit aſſeoir, conter ma petite hiſtoire, me plaignit, me dit d'avoir bon courage, & que les bons chrétiens ne m'abandonneroient pas : puis, tandis qu'elle envoyoit chercher chez un orfevre du voiſinage les outils dont j'avois dit avoir beſoin, elle monta dans ſa cuiſine & m'apporta elle-même à déjeuner. Ce début me parut de bon augure ; la ſuite ne le démentit pas. Elle parut contente de mon petit travail, encore plus de mon petit babil quand je me fus un peu raſſuré : car elle étoit brillante & parée, & malgré ſon air gracieux cet éclat m'en avoit impoſé. Mais ſon accueil plein de bonté, ſon ton compatiſſant, ſes manieres douces & careſſantes

me mirent bientôt à mon aise. Je vis que je réussissois & cela me fit réussir davantage. Mais quoiqu'Italienne, & trop jolie pour n'être pas un peu coquette, elle étoit pourtant si modeste & moi si timide qu'il étoit difficile que cela vint si-tôt à bien. On ne nous laissa pas le tems d'achever l'aventure. Je ne m'en rappelle qu'avec plus de charmes les courts momens que j'ai passés auprès d'elle, & je puis dire y avoir goûté dans leurs prémices les plus doux ainsi que les plus purs plaisirs de l'amour.

C'étoit une brune extrèmement piquante, mais dont le bon naturel peint sur son joli visage rendoit la vivacité touchante. Elle s'appelloit Madame *Basile*. Son mari, plus âgé qu'elle & passablement jaloux, la laissoit durant ses voyages sous la garde d'un commis trop maussade pour être séduisant, & qui ne laissoit pas d'avoir des prétentions pour son compte qu'il ne montroit gueres que par sa mauvaise humeur. Il en prit beaucoup contre moi, quoique j'aimasse à l'entendre jouer de la flûte, dont il jouoit assez bien. Ce nouvel Egiste grognoit toujours quand il me voyoit entrer chez sa dame: il me traitoit avec un dédain qu'elle lui rendoit bien. Il sembloit même qu'elle se plût pour le tourmenter à me caresser en

ſa préſence, & cette ſorte de vengeance, quoique fort de mon goût, l'eût été bien plus dans le tête-à-tête. Mais elle ne la pouſſoit pas juſques-là, ou du moins ce n'étoit pas de la même maniere. Soit qu'elle me trouvât trop jeune, ſoit qu'elle ne ſût point faire les avances, ſoit qu'elle voulût ſérieuſement être ſage, elle avoit alors une ſorte de réſerve qui n'étoit pas repouſſante, mais qui m'intimidoit ſans que je ſuſſe pourquoi. Quoique je ne me ſentiſſe pas pour elle ce reſpect auſſi vrai que tendre que j'avois pour Madame de *Warens*, je me ſentois plus de crainte & bien moins de familiarité. J'étois embarraſſé, tremblant, je n'oſois la regarder, je n'oſois reſpirer auprès d'elle; cependant je craignois plus que la mort de m'en éloigner. Je dévorois d'un œil avide tout ce que je pouvois regarder ſans être apperçu, les fleurs de ſa robe, le bout de ſon joli pied, l'intervalle d'un bras ferme & blanc qui paroiſſoit entre ſon gant & ſa manchette, & celui qui ſe faiſoit quelquefois entre ſon tour de gorge & ſon mouchoir. Chaque objet ajoutoit à l'impreſſion des autres. A force de regarder ce que je pouvois voir & même au-delà, mes yeux ſe troubloient, ma poitrine s'oppreſſoit, ma reſpiration d'inſtant en inſtant plus embarraſſée me don-

noit beaucoup de peine à gouverner, & tout ce que je pouvois faire étoit de filer ſans bruit des ſoupirs fort incommodes dans le ſilence où nous étions aſſez ſouvent. Heureuſement Madame *Baſile* occupée à ſon ouvrage, ne s'en appercevoit pas à ce qu'il me ſembloit. Cependant je voyois quelquefois par une ſorte de ſympathie ſon fichu ſe renfler aſſez fréquemment. Ce dangereux ſpectacle achevoit de me perdre, & quand j'étois prêt à céder à mon tranſport, elle m'adreſſoit quelque mot d'un ton tranquille qui me faiſoit rentrer en moi-même à l'inſtant.

Je la vis pluſieurs fois ſeule de cette maniere, ſans que jamais un mot, un geſte, un regard même trop expreſſif marquât entre nous la moindre intelligence. Cet état, très-tourmentant pour moi, faiſoit cependant mes délices, & à peine dans la ſimplicité de mon cœur pouvois-je imaginer pourquoi j'étois ſi tourmenté. Il paroiſſoit que ces petits tête-à-tête ne lui déplaiſoient pas non plus, du moins elle en rendoit les occaſions aſſez fréquentes; ſoin bien gratuit aſſurément de ſa part pour l'uſage qu'elle en faiſoit, & qu'elle m'en laiſſoit faire.

Un jour qu'ennuyée des ſots colloques du commis, elle avoit monté dans ſa

chambre, je me hâtai dans l'arriere boutique où j'étois d'achever ma petite tâche & je la ſuivis. Sa chambre étoit entr'ouverte; j'y entrai ſans être apperçu. Elle brodoit près d'une fenêtre ayant en face le coté de la chambre oppoſé à la porte. Elle ne pouvoit me voir entrer, ni m'entendre, à cauſe du bruit que des chariots faiſoient dans la rue. Elle ſe mettoit toujours bien: ce jour-là ſa parure approchoit de la coquetterie. Son attitude étoit gracieuſe, ſa tête un peu baiſſée laiſſoit voir la blancheur de ſon cou, ſes cheveux relevés avec élégance étoient ornés de fleurs. Il régnoit dans toute ſa figure un charme que j'eus le tems de conſidérer, & qui me mit hors de moi. Je me jettai à genoux à l'entrée de la chambre en tendant les bras vers elle d'un mouvement paſſionné, bien ſûr qu'elle ne pouvoit m'entendre, & ne penſant pas qu'elle pût me voir: mais il y avoit à la cheminée une glace qui me trahit. Je ne ſais quel effet ce tranſport fit ſur elle; elle ne me regarda point, ne me parla point; mais tournant à demi la tête, d'un ſimple mouvement de doigt elle me montra la natte à ſes pieds. Treſſaillir, pouſſer un cri, m'élancer à la place qu'elle m'avoit marquée ne fut pour moi qu'une même choſe: mais ce qu'on auroit peine

à croire eſt que dans cet état je n'oſai rien entreprendre au-delà, ni dire un ſeul mot, ni lever les yeux ſur elle, ni la toucher même dans une atitude auſſi contrainte, pour m'appuyer un inſtant ſur ſes genoux. J'étois muet, immobile; mais non pas tranquille aſſurément : tout marquoit en moi l'agitation, la joie, la reconnoiſſance, les ardens deſirs incertains dans leur objet, & contenus par la frayeur de déplaire ſur laquelle mon jeune cœur ne pouvoit ſe raſſurer.

Elle ne paroiſſoit ni plus tranquille ni moins timide que moi. Troublée de me voir là, interdite de m'y avoir attiré, & commençant à ſentir toute la conſéquence d'un ſigne parti ſans doute avant la réflexion, elle ne m'accueilloit ni ne me repouſſoit, elle n'ôtoit pas les yeux de deſſus ſon ouvrage, elle tâchoit de faire comme ſi elle ne m'eût pas vu à ſes pieds; mais toute ma bêtiſe ne m'empêchoit pas de juger qu'elle partageoit mon embarras, peut-être mes deſirs, & qu'elle étoit retenue par une honte ſemblable à la mienne, ſans que cela me donnât la force de la ſurmonter. Cinq ou ſix ans qu'elle avoit de plus que moi, devoient, ſelon moi, mettre de ſon coté toute la hardieſſe, & je me diſois que puiſqu'elle ne faiſoit rien pour exciter la mienne elle

ne vouloit pas que j'en eusse. Même encore aujourd'hui je trouve que je pensois juste, & surement elle avoit trop d'esprit pour ne pas voir qu'un novice tel que moi avoit besoin, non-seulement d'être encouragé, mais d'être instruit.

Je ne sais comment eût fini cette scene vive & muette, ni combien de tems j'aurois demeuré immobile dans cet état ridicule & délicieux, si nous n'eussions été interrompus. Au plus fort de mes agitations, j'entendis ouvrir la porte de la cuisine qui touchoit la chambre où nous étions, & Madame *Basile* alarmée me dit vivement de la voix & du geste : levez-vous, voici *Rosina*. En me levant en hâte, je saisis une main qu'elle me tendoit, & j'y appliquai deux baisers brûlans, au second desquels je sentis cette charmante main se presser un peu contre mes levres. De mes jours je n'eus un si doux moment : mais l'occasion que j'avois perdue ne revint plus, & nos jeunes amours en resterent là.

C'est peut-être pour cela même que l'image de cette aimable femme est restée empreinte au fond de mon cœur en traits si charmans. Elle s'y est même embellie à mesure que j'ai mieux connu le monde & les femmes. Pour peu qu'elle eût eu d'expérience, elle s'y fût prise autrement

pour animer un petit garçon : mais si son cœur étoit foible il étoit honnête ; elle cédoit involontairement au penchant qui l'entraînoit ; c'étoit selon toute apparence sa premiere infidélité, & j'aurois peut-être eu plus à faire à vaincre sa honte que la mienne. Sans en être venu là j'ai goûté près d'elle des douceurs inexprimables. Rien de tout ce que m'a fait sentir la possession des femmes ne vaut les deux minutes que j'ai passées à ses pieds sans même oser toucher à sa robe. Non, il n'y a point de jouissances pareilles à celles que peut donner une honnête femme qu'on aime : tout est faveur auprès d'elle. Un petit signe du doigt, une main légérement pressée contre ma bouche sont les seules faveurs que je reçus jamais de Madame *Basile*, & le souvenir de ces faveurs si légeres me transporte encore en y pensant.

Les deux jours suivans j'eus beau guetter un nouveau tête-à-tête, il me fut impossible d'en trouver le moment, & je n'apperçus de sa part aucun soin pour le ménager. Elle eut même le maintien, non plus froid, mais plus retenu qu'à l'ordinaire, & je crois qu'elle évitoit mes regards de peur de ne pouvoir assez gouverner les siens. Son maudit commis fut plus désolant que jamais. Il devint même

railleur, goguenard; il me dit que je ferois mon chemin près des dames. Je tremblois d'avoir commis quelque indiscrétion, & me regardant déja comme d'intelligence avec elle, je voulus couvrir du myſtere un goût qui juſqu'alors n'en avois pas grand beſoin. Cela me rendit plus circonſpect à ſaiſir les occaſions de le ſatisfaire, & à force de les vouloir ſures, je n'en trouvai plus du tout.

Voici encore une autre folie romaneſque dont jamais je n'ai pu me guérir, & qui jointe à ma timidité naturelle, a beaucoup démenti les prédictions du commis. J'aimois trop ſincérement, trop parfaitement, j'oſe dire, pour pouvoir aiſément être heureux. Jamais paſſions ne furent en même tems plus vives & plus pures que les miennes; jamais amour ne fut plus tendre, plus vrai, plus déſintéreſſé. J'aurois mille fois ſacrifié mon bonheur à celui de la perſonne que j'aimois; ſa réputation m'étoit plus chere que ma vie, & jamais pour tous les plaiſirs de la jouiſſance je n'aurois voulu compromettre un moment ſon repos. Cela m'a fait apporter tant de ſoins, tant de ſecret, tant de précaution dans mes entrepriſes, que jamais aucune n'a pu réuſſir.

Mon peu de ſuccès près des femmes eſt toujours venu de les trop aimer.

Pour revenir au flûteur Egiſte, ce qu'il y avoit de ſingulier étoit qu'en devenant plus inſupportable, le traître ſembloit devenir plus complaiſant. Dès le premier jour que ſa Dame m'avoit pris en affection, elle avoit ſongé à me rendre utile dans le magaſin. Je ſavois paſſablement l'arithmétique; elle lui avoit propoſé de m'apprendre à tenir les livres : mais mon bourru reçut très-mal la propoſition, craignant peut-être de ſe voir ſupplanté. Ainſi tout mon travail, après mon burin, étoit de tranſcrire quelques comptes & mémoires, de mettre au net quelques livres, & de traduire quelques lettres de commerce d'italien en françois. Tout d'un coup mon homme s'aviſa de revenir à la propoſition faite & rejettée, & dit qu'il m'apprendroit les comptes à parties doubles, & qu'il vouloit me mettre en état d'offrir mes ſervices à M. *Baſile*, quand il ſeroit de retour. Il y avoit dans ſon ton, dans ſon air, je ne ſais quoi de faux, de malin, d'ironique qui ne me donnoit pas de la confiance. Madame *Baſile*, ſans attendre ma réponſe, lui dit ſéchement que je lui étois obligé de ſes offres, qu'elle eſpéroit que la fortune favoriſeroit enfin mon mérite, & que ce ſeroit grand dom-

mage qu'avec tant d'esprit je ne fusse qu'un commis.

Elle m'avoit dit plusieurs fois qu'elle vouloit me faire faire une connoissance qui pourroit m'être utile. Elle pensoit assez sagement pour sentir qu'il étoit tems de me détacher d'elle. Nos muettes déclarations s'étoient faites le jeudi. Le dimanche elle donna un diné où je me trouvai, & où se trouva aussi un Jacobin de bonne mine auquel elle me présenta. Le moine me traita très-affectueusement, me félicita sur ma conversion, & me dit plusieurs choses sur mon histoire qui m'apprirent qu'elle la lui avoit détaillée : puis me donnant deux petits coups d'un revers de main sur la joue, il me dit d'être sage, d'avoir bon courage, & de l'aller voir, que nous causerions plus à loisir ensemble. Je jugeai par les égards que tout le monde avoit pour lui que c'étoit un homme de considération, & par le ton paternel qu'il prenoit avec Madame *Basile* qu'il étoit son confesseur. Je me rappelle bien aussi que sa décente familiarité étoit mêlée de marques d'estime & même de respect pour sa pénitente qui me firent alors moins d'impression qu'elles ne m'en font aujourd'hui. Si j'avois eu plus d'intelligence, combien j'eusse été touché d'avoir pu rendre sensible

une jeune femme refpectée par fon confeffeur !

La table ne fe trouva pas affez grande pour le nombre que nous étions. Il en fallut une petite où j'eus l'agréable tête-à-tête de Monfieur le commis. Je n'y perdis rien du coté des attentions & de la bonne chère ; il y eut bien des affiettes envoyées à la petite table dont l'intention n'étoit furement pas pour lui. Tout alloit très-bien jufques-là ; les femmes étoient fort gaies, les hommes fort galans, Madame *Bafile* faifoit fes honneurs avec une grace charmante. Au milieu du diné l'on entend arrêter une chaife à la porte, quelqu'un monte, c'eft M. *Bafile*. Je le vois comme s'il entroit actuellement, en habit d'écarlate à boutons d'or, couleur que j'ai prife en averfion depuis ce jour-là. M. *Bafile* étoit un grand & bel homme, qui fe préfentoit très-bien. Il entre avec fracas, & de l'air de quelqu'un qui furprend fon monde, quoiqu'il n'y eût là que de fes amis. Sa femme lui faute au cou, lui prend les mains, lui fait mille careffes qu'il reçoit fans les lui rendre. Il falue la compagnie, on lui donne un couvert, il mange. A peine avoit-on commencé de parler de fon voyage, que jettant les yeux fur la petite table, il demande d'un ton févere

ce que c'eſt que ce petit garçon qu'il apperçoit là. Madame *Baſile* le lui dit tout naïvement. Il demande ſi je loge dans la maiſon ; on lui dit que non. Pourquoi non ? reprend-il groſſiérement : puiſqu'il s'y tient le jour, il peut bien y reſter la nuit. Le moine prit la parole, & après un éloge grave & vrai de Madame *Baſile*, il fit le mien en peu de mots ; ajoutant que loin de blâmer la pieuſe charité de ſa femme, il devoit s'empreſſer d'y prendre part, puiſque rien n'y paſſoit les bornes de la diſcrétion. Le mari répliqua d'un ton humeur dont il cachoit la moitié, contenu par la préſence du moine, mais qui ſuffit pour me faire ſentir qu'il avoit des inſtructions ſur mon compte, & que le commis m'avoit ſervi de ſa façon.

A peine étoit-on hors de table, que celui ci dépèché par ſon bourgeois, vint en triomphe me ſignifier de ſa part de ſortir à l'inſtant de chez lui & de n'y remettre les pieds de ma vie. Il aſſaiſonna ſa commiſſion de tout ce qui pouvoit la rendre inſultante & cruelle. Je partis ſans rien dire, mais le cœur navré, moins de quitter cette aimable femme, que de la laiſſer en proie à la brutalité de ſon mari. Il avoit raiſon, ſans doute, de ne vouloir pas qu'elle fût infidelle :

mais quoique ſage & bien née, elle étoit italienne, c'eſtà-dire, ſenſible & vindicative, & il avoit tort, ce me ſemble, de prendre avec elle les moyens les plus propres à s'attirer le malheur qu'il craignoit.

Tel fut le ſuccès de ma premiere aventure. Je voulus eſſayer de repaſſer deux ou trois fois dans la rue, pour revoir au moins celle que mon cœur regrettoit ſans ceſſe: mais au lieu d'elle je ne vis que ſon mari & le vigilant commis, qui m'ayant apperçu me fit avec l'aune de la boutique un geſte plus expreſſif qu'attirant. Me voyant ſi bien guetté, je perdis courage & n'y paſſai plus. Je voulus aller voir au moins le patron qu'elle m'avoit ménagé. Malheureuſement je ne ſavois pas ſon nom. Je rôdai pluſieurs fois inutilement autour du couvent pour tâcher de le rencontrer. Enfin d'autres événemens m'ôterent les charmans ſouvenirs de Madame *Baſile*, & dans peu je l'oubliai ſi bien qu'auſſi ſimple & auſſi novice qu'auparavant, je ne reſtai pas même affriandé de jolies femmes.

Cependant ſes libéralités avoient un peu remonté mon petit équipage, très-modeſtement toutefois, & avec la précaution d'une femme prudente, qui re-

gardoit plus à la propreté qu'à la parure, & qui vouloit m'empêcher de souffrir, & non pas me faire briller. Mon habit que j'avois apporté de Geneve étoit bon & portable encore; elle y ajouta seulement un chapeau & quelque linge. Je n'avois point de manchettes; elle ne voulut point m'en donner, quoique j'en eusse bonne envie. Elle se contenta de me mettre en état de me tenir propre, & c'est un soin qu'il ne fallut pas me recommander, tant que je parus devant elle.

Peu de jours après ma catastrophe, mon hotesse qui, comme j'ai dit, m'avoit pris en amitié, me dit qu'elle m'avoit peut-être trouvé une place, & qu'une dame de condition vouloit me voir. A ce mot, je me crus tout de bon dans les hautes aventures, car j'en revenois toujours là. Celle-ci ne se trouva pas aussi brillante que je me l'étois figurée. Je fus chez cette dame avec le domestique qui lui avoit parlé de moi. Elle m'interrogea, m'examina; je ne lui déplus pas, & tout de suite j'entrai à son service, non pas tout-à-fait en qualité de favori, mais en qualité de laquais. Je fus vétu de la couleur de ses gens: la seule distinction fut qu'ils portoient l'éguillette, & qu'on ne me la donna pas: comme il n'y avoit point de

galons à sa livrée, cela faisoit à-peu-près un habit bourgeois. Voilà le terme inattendu auquel aboutirent enfin toutes mes grandes espérances.

Madame la comtesse de *Vercellis*, chez qui j'entrai, étoit veuve & sans enfans; son mari étoit piémontois; pour elle, je l'ai toujours crue savoyarde, ne pouvant imaginer qu'une piémontoise parlât si bien françois & eût un accent si pur. Elle étoit entre deux âges, d'une figure fort noble, d'un esprit orné, aimant la littérature françoise, & s'y connoissant. Elle écrivoit beaucoup, & toujours en françois. Ses lettres avoient le tour & presque la grace de celles de Madame de *Sévigné*; on auroit pu s'y tromper à quelques-unes. Mon principal emploi, & qui ne me déplaisoit pas, étoit de les écrire sous sa dictée, un cancer au sein, qui la faisoit beaucoup souffrir, ne lui permettant plus d'écrire elle-même.

Madame de *Vercellis* avoit non-seulement beaucoup d'esprit, mais une ame élevée & forte. J'ai suivi sa derniere maladie, je l'ai vue souffrir & mourir sans jamais marquer un instant de foiblesse, sans faire le moindre effort pour se contraindre, sans sortir de son rôle de femme, & sans se douter qu'il y eût à cela de la philosophie, mot qui n'étoit

pas encore à la mode, & qu'elle ne connoiſſoit même pas dans le ſens qu'il porte aujourd'hui. Cette force de caractere alloit quelquefois juſqu'à la ſéchereſſe. Elle m'a toujours paru auſſi peu ſenſible pour autrui que pour elle-même, & quand elle faiſoit du bien aux malheureux, c'étoit pour faire ce qui étoit bien en ſoi, plutôt que par une véritable commiſération. J'ai un peu éprouvé de cette inſenſibilité pendant les trois mois que j'ai paſſés auprès d'elle. Il étoit naturel qu'elle prît en affection un jeune homme de quelque eſpérance qu'elle avoit inceſſamment ſous les yeux, & qu'elle ſongeât, ſe ſentant mourir, qu'après elle il auroit beſoin de ſecours & d'appui : cependant, ſoit qu'elle ne me jugeât pas digne d'une attention particuliere, ſoit que les gens qui l'obſédoient ne lui aient permis de ſonger qu'à eux, elle ne fit rien pour moi.

Je me rappelle pourtant fort bien qu'elle avoit marqué quelque curioſité de me connoître. Elle m'interrogeoit quelquefois ; elle étoit bien aiſe que je lui montraſſe les lettres que j'écrivois à Madame de *Warens*, que je lui rendiſſe compte de mes ſentimens. Mais elle ne s'y prenoit aſſurément pas bien pour les connoître en ne me montrant jamais les ſiens.

ſiens. Mon cœur aimoit à s'épancher pourvu qu'il ſentît que c'étoit dans un autre. Des interrogations ſeches & froides, ſans aucun ſigne d'approbation ni de blame ſur mes réponſes, ne me donnoient aucune confiance. Quand rien ne m'apprenoit ſi mon babil plaiſoit ou déplaiſoit j'étois toujours en crainte, & je cherchois moins à montrer ce que je penſois qu'à ne rien dire qui pût me nuire. J'ai remarqué depuis que cette maniere ſeche d'interroger les gens pour les connoître, eſt un tic aſſez commun chez les femmes qui ſe piquent d'eſprit. Elles s'imaginent qu'en ne laiſſant point paroître leur ſentiment, elles parviendront à mieux pénétrer le vôtre ; mais elles ne voyent pas qu'elles ôtent par-là le courage de le montrer. Un homme qu'on interroge commence par cela ſeul à ſe mettre en garde, & s'il croit que, ſans prendre à lui un véritable intérêt, on ne veut que le faire jaſer, il ment, ou ſe tait, ou redouble d'attention ſur lui-même, & aime encore mieux paſſer pour un ſot que d'être dupe de votre curioſité. Enfin c'eſt toujours un mauvais moyen de lire dans le cœur des autres que d'affecter de cacher le ſien.

Madame de *Vercellis* ne m'a jamais dit un mot qui ſentît l'affection, la pitié,

la bienveillance. Elle m'interrogeoit froidement, je répondois avec réſerve. Mes réponſes étoient ſi timides qu'elle dût les trouver baſſes & s'en ennuya. Sur la fin elle ne me queſtionnoit plus, ne me parloit plus que pour ſon ſervice. Elle me jugea moins ſur ce que j'étois, que ſur ce qu'elle m'avoit fait, & à force de ne voir en moi qu'un laquais, elle m'empêcha de lui paroître autre choſe.

Je crois que j'éprouvai dès-lors ce jeu malin des intérêts cachés qui m'a traverſé toute ma vie, & qui m'a donné une averſion bien naturelle pour l'ordre apparent qui les produit. Madame de *Vercellis* n'ayant point d'enfans, avoit pour héritier ſon neveu le comte de la *Roque* qui lui faiſoit aſſiduement ſa cour. Outre cela ſes principaux domeſtiques qui la voyoient tirer à ſa fin ne s'oublioient pas, & il y avoit tant d'empreſſés autour d'elle, qu'il étoit difficile qu'elle eût du tems pour penſer à moi. A la tête de ſa maiſon étoit un nommé M. *Lorenzi*, homme adroit, dont la femme encore plus adroite s'étoit tellement inſinuée dans les bonnes graces de ſa maitreſſe, qu'elle étoit plutôt chez elle ſur le pied d'une amie que d'une femme à ſes gages. Elle lui avoit donné pour femme de chambre une niece à elle,

appellée Mlle. *Pontal*, fine mouche, qui ſe donnoit des airs de demoiſelle ſuivante, & aidoit ſa tante à obſéder ſi bien leur maîtreſſe, qu'elle ne voyoit que par leurs yeux & n'agiſſoit que par leurs mains. Je n'eus pas le bonheur d'agréer à ces trois perſonnes : je leur obéiſſois, mais je ne les ſervois pas ; je n'imaginois pas qu'outre le ſervice de notre commune maîtreſſe je duſſe être encore le valet de ſes valets. J'étois d'ailleurs une eſpece de perſonnage inquiétant pour eux. Ils voyoient bien que je n'étois pas à ma place ; ils craignoient que madame ne le vît auſſi, & que ce qu'elle feroit pour m'y mettre ne diminuât leurs portions ; car ces ſortes de gens, trop avides pour être juſtes, regardent tous les legs qui ſont pour d'autres comme pris ſur leur propre bien. Ils ſe réunirent donc pour m'écarter de ſes yeux. Elle aimoit à écrire des lettres ; c'étoit un amuſement pour elle dans ſon état ; ils l'en dégoûterent & l'en firent détourner par le médecin en lui perſuadant que cela la fatiguoit. Sous prétexte que je n'entendois pas le ſervice, on employoit au lieu de moi deux gros manans de porteurs de chaiſe autour d'elle : enfin l'on fit ſi bien que quand elle fit ſon teſtament, il y avoit

huit jours que je n'étois entré dans sa chambre. Il est vrai qu'après cela j'y entrai comme auparavant, & j'y fus même plus assidu que personne: car les douleurs de cette pauvre femme me déchiroient, la constance avec laquelle elle les souffroit me la rendoit extrêmement respectable & chere, & j'ai bien versé dans sa chambre des larmes sinceres, sans qu'elle ni personne s'en apperçût.

Nous la perdimes enfin. Je la vis expirer. Sa vie avoit été celle d'une femme d'esprit & de sens; sa mort fut celle d'un sage. Je puis dire qu'elle me rendit la religion catholique aimable par la sérénité d'ame avec laquelle elle en remplit les devoirs, sans négligence & sans affectation. Elle étoit naturellement sérieuse. Sur la fin de sa maladie elle prit une sorte de gaité trop égale pour être jouée, & qui n'étoit qu'un contre-poids donné par la raison même, contre la tristesse de son état. Elle ne garda le lit que les deux derniers jours, & ne cessa de s'entretenir paisiblement avec tout le monde. Enfin ne parlant plus, & déjà dans les combats de l'agonie, elle fit un gros pet. Bon! dit-elle en se retournant, femme qui pete n'est pas morte. Ce furent les derniers mots qu'elle prononça.

Elle avoit légué un an de leurs gages

à ſes bas domeſtiques; mais n'étant point couché ſur l'état de ſa maiſon, je n'eus rien. Cependant le comte de la *Roque* me fit donner trente livres & me laiſſa l'habit neuf que j'avois ſur le corps, & que M. *Lorenzi* vouloit m'ôter. Il promit même de chercher à me placer & me permit de l'aller voir. J'y fus deux ou trois fois ſans pouvoir lui parler. J'étois facile à rebuter, je n'y retournai plus. On verra bientôt que j'eus tort.

Que n'ai-je achevé tout ce que j'avois à dire de mon ſéjour chez Madame de *Vercellis!* Mais bien que mon apparente ſituation demeurât la même, je ne ſortis pas de ſa maiſon comme j'y étois entré. J'en emportai les longs ſouvenirs du crime & l'inſupportable poids des remords dont au bout de quarante ans ma conſcience eſt encore chargée, & dont l'amer ſentiment, loin de s'affoiblir, s'irrite à meſure que je vieillis. Qui croiroit que la faute d'un enfant pût avoir des ſuites auſſi cruelles? C'eſt de ces ſuites plus que probables que mon cœur ne ſauroit ſe conſoler. J'ai peut-être fait périr dans l'opprobre & dans la miſere une fille aimable, honnête, eſtimable, & qui ſurement valoit beaucoup mieux que moi.

Il eſt bien difficile que la diſſolution d'un ménage n'entraîne un peu de confuſion dans la maiſon, & qu'il ne s'égare bien des choſes. Cependant, telle étoit la fidélité des domeſtiques, & la vigilance de M. & Madame *Lorenzi*, que rien ne ſe trouva de manque ſur l'inventaire. La ſeule Mlle. *Pontal* perdit un petit ruban couleur de roſe & argent déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choſes étoient à ma portée ; ce ruban ſeul me tenta, je le volai, & comme je ne le cachois gueres on me le trouva bientôt. On voulut ſavoir où je l'avois pris. Je me trouble, je balbutie, & enfin je dis en rougiſſant, que c'eſt *Marion* qui me l'a donné. *Marion* étoit une jeune Mauriennoiſe, dont Madame de *Vercellis* avoit fait ſa cuiſiniere, quand ceſſant de donner à manger elle avoit renvoyé la ſienne, ayant plus beſoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Non-ſeulement *Marion* étoit jolie, mais elle avoit une fraicheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, & ſur-tout un air de modeſtie & de douceur qui faiſoit qu'on ne pouvoit la voir ſans l'aimer. D'ailleurs bonne fille, ſage, & d'une fidélité à toute épreuve. C'eſt ce qui ſurprit quand je la nommai. L'on n'avoit gueres moins de confiance en moi qu'en

elle, & l'on jugea qu'il importoit de vérifier lequel étoit le fripon des deux. On la fit venir; l'assemblée étoit nombreuse, le comte de la *Roque* y étoit. Elle arrive, on lui montre le ruban, je la charge effrontément; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui auroit désarmé les démons & auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie enfin avec assurance, mais sans emportement, m'apostrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal; & moi avec une impudence infernale je confirme ma déclaration & lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille se mit à pleurer, & ne me dit que ces mots: ah *Rousseau!* je vous croyois un bon caractere. Vous me rendez bien malheureuse, mais je ne voudrois pas être à votre place. Voilà tout. Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté, mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération comparée à mon ton décidé lui fit tort. Il ne sembloit pas naturel de supposer d'un coté une audace aussi diabolique, & de l'autre une aussi angélique douceur. On ne parut pas se décider absolument, mais les préjugés

étoient pour moi. Dans le tracas où l'on étoit on ne se donna pas le tems d'approfondir la chose, & le comte de la *Roque* en nous renvoyant tous deux se contenta de dire que la conscience du coupable vengeroit assez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine; elle ne cesse pas un seul jour de s'accomplir.

J'ignore ce que devint cette victime de ma calomnie; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à se bien placer. Elle emportoit une imputation cruelle à son honneur de toutes manieres. Le vol n'étoit qu'une bagatelle, mais enfin c'étoit un vol, & qui pis est, employé à séduire un jeune garçon; enfin le mensonge & l'obstination ne laissoient rien à espérer de celle en qui tant de vices étoient réunis. Je ne regarde pas même la misere & l'abandon comme le plus grand danger auquel je l'aye exposée. Qui sait, à son âge, où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter? Eh! si le remords d'avoir pu la rendre malheureuse est insupportable, qu'on juge de celui d'avoir pu la rendre pire que moi.

Ce souvenir cruel me trouble quelquefois & me bouleverse au point de voir dans mes insomnies cette pauvre fille venir me reprocher mon crime, comme s'il

n'étoit commis que d'hier. Tant que j'ai vécu tranquille il m'a moins tourmenté, mais au milieu d'une vie orageuſe il m'ôte la plus douce conſolation des innocens perſécutés : il me fait bien ſentir ce que je crois avoir dit dans quelque ouvrage, que le remords s'endort durant un deſtin proſpere & s'aigrit dans l'adverſité. Cependant je n'ai jamais pu prendre ſur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le ſein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à perſonne, pas même à Madame de *Warens*. Tout ce que j'ai pu faire a été d'avouer que j'avois à me reprocher une action atroce, mais jamais je n'ai dit en quoi elle conſiſtoit. Ce poids eſt donc reſté juſqu'à ce jour ſans allégement ſur ma conſcience, & je puis dire que le deſir de m'en délivrer en quelque ſorte a beaucoup contribué à la réſolution que j'ai priſe d'écrire mes confeſſions.

J'ai procédé rondement dans celle que je viens de faire, & l'on ne trouvera ſurement pas que j'aye ici pallié la noirceur de mon forfait. Mais je ne remplirois pas le but de ce livre ſi je n'expoſois en même tems mes diſpoſitions intérieures, & que je craigniſſe de m'excuſer en ce qui eſt conforme à la vérité. Jamais

la méchanceté ne fut plus loin de moi que dans ce cruel moment, & lorsque je chargeai cette malheureuse fille, il est bisarre mais il est vrai que mon amitié pour elle en fut la cause. Elle étoit présente à ma pensée, je m'excusai sur le premier objet qui s'offrit. Je l'accusai d'avoir fait ce que je voulois faire, & de m'avoir donné le ruban parce que mon intention étoit de le lui donner. Quand je la vis paroître ensuite mon cœur fut déchiré, mais la présence de tant de monde fut plus forte que mon repentir. Je craignois peu la punition, je ne craignois que la honte; mais je la craignois plus que la mort, plus que le crime, plus que tout au monde. J'aurois voulu m'enfoncer, m'étouffer dans le centre de la terre: l'invincible honte l'emporta sur tout, la honte seule fit mon impudence, & plus je devenois criminel, plus l'effroi d'en convenir me rendoit intrépide. Je ne voyois que l'horreur d'être reconnu, déclaré publiquement, moi présent, voleur, menteur, calomniateur. Un trouble universel m'ôtoit tout autre sentiment. Si l'on m'eût laissé revenir à moi-même, j'aurois infailliblement tout déclaré. Si M. de la *Roque* m'eût pris à part, qu'il m'eût dit: ne perdez pas cette pauvre fille; si vous

étes coupable avouez-le moi ; je me ſerois jetté à ſes pieds dans l'inſtant ; j'en ſuis parfaitement ſûr. Mais on ne fit que m'intimider quand il falloit me donner du courage. L'âge eſt encore une attention qu'il eſt juſte de faire. A peine étois-je ſorti de l'enfance, ou plutôt j'y étois encore. Dans la jeuneſſe les véritables noirceurs ſont plus criminelles encore que dans l'âge mur ; mais ce qui n'eſt que foibleſſe l'eſt beaucoup moins, & ma faute au fond n'étoit gueres autre choſe. Auſſi ſon ſouvenir m'afflige-t-il moins à cauſe du mal en lui-même, qu'à cauſe de celui qu'il a dû cauſer. Il m'a même fait ce bien de me garantir pour le reſte de ma vie de tout acte tendant au crime, par l'impreſſion terrible qui m'eſt reſtée du ſeul que j'aye jamais commis, & je crois ſentir que mon averſion pour le menſonge me vient en grande partie du regret d'en avoir pu faire un auſſi noir. Si c'eſt un crime qui puiſſe être expié, comme j'oſe le croire, il doit l'être par tant de malheurs dont la fin de ma vie eſt accablée, par quarante ans de droiture & d'honneur dans des occaſions difficiles, & la pauvre *Marion* trouve tant de vengeurs en ce monde, que quelque grande qu'ait été

mon offenſe envers elle, je crains peu d'en emporter la coulpe avec moi. Voilà ce que j'avois à dire ſur cet article. Qu'il me ſoit permis de n'en reparler jamais.

Fin du Livre ſecond.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE TROISIEME.

Sorti de chez Madame de *Vercellis* à-peu-près comme j'y étois entré, je retournai chez mon ancienne hoteſſe, & j'y reſtai cinq ou ſix ſemaines, durant leſquelles la ſanté, la jeuneſſe & l'oiſiveté me rendirent ſouvent mon tempérament importun. J'étois inquiet, diſtrait, rêveur; je pleurois, je ſoupirois, je deſirois un bonheur dont je n'avois pas d'idée, & dont je ſentois pourtant la privation. Cet état ne peut ſe décrire & peu d'hommes même le peuvent imaginer, parce que la plupart ont prévenu cette plénitude de vie à la fois tourmentante & délicieuſe, qui dans l'ivreſſe du deſir donne un avant-goût de la jouiſſance. Mon ſang allumé rempliſſoit in-

ceſſamment mon cerveau de filles & de femmes ; mais n'en ſentant pas le véritable uſage, je les occupois biſarrement en idée à mes ſantaiſies ſans en ſavoir rien faire de plus, & ces idées tenoient mes ſens dans une activité très-incommode, dont par bonheur elles ne m'apprenoient point à me délivrer. J'aurois donné ma vie pour retrouver un quart-d'heure une demoiſelle *Goton*. Mais ce n'étoit plus le tems où les jeux de l'enfance alloient là comme d'eux-mêmes. La honte, compagne de la conſcience du mal, étoit venue avec les années ; elle avoit accrû ma timidité naturelle au point de la rendre invincible, & jamais ni dans ce tems-là ni depuis, je n'ai pu parvenir à faire une propoſition laſcive, que celle à qui je la faiſois ne m'y ait en quelque ſorte contraint par ſes avances, quoique ſachant qu'elle n'étoit pas ſcrupuleuſe, & preſque aſſuré d'être pris au mot.

Mon ſéjour chez Madame de *Vercellis* m'avoit procuré quelques connoiſſances, que j'entretenois dans l'eſpoir qu'elles pourroient m'être utiles. J'allois voir quelquefois entr'autres un abbé ſavoyard appellé M. *Gaime*, précepteur des enſans du comte de *Mellarede*. Il étoit jeune encore, & peu répandu, mais plein

de bon ſens, de probité, de lumieres, & l'un des plus honnêtes hommes que j'aye connus. Il ne me fut d'aucune reſſource pour l'objet qui m'attiroit chez lui; il n'avoit pas aſſez de crédit pour me placer; mais je trouvai près de lui des avantages plus précieux qui m'ont profité toute ma vie, les leçons de la ſaine morale, & les maximes de la droite raiſon. Dans l'ordre ſucceſſif de mes idées, j'avois toujours été trop haut ou trop bas, *Achille* ou *Therſite*, tantôt héros & tantôt vaurien. M. *Gaime* prit le ſoin de me mettre à ma place & de me montrer à moi-même ſans m'épargner ni me décourager. Il me parla très-honorablement de mon naturel & de mes talens; mais il ajouta qu'il en voyoit naître les obſtacles qui m'empêcheroient d'en tirer parti, de ſorte qu'ils devoient, ſelon lui, bien moins me ſervir de degrés pour monter à la fortune que de reſſources pour m'en paſſer. Il me fit un tableau vrai de la vie humaine dont je n'avois que de fauſſes idées; il me montra comment dans un deſtin contraire l'homme ſage peut toujours tendre au bonheur & courir au plus près du vent pour y parvenir, comment il n'y a point de vrai bonheur ſans ſageſſe, & comment la ſageſſe eſt de tous les états. Il amortit

beaucoup mon admiration pour la grandeur en me prouvant que ceux qui dominoient les autres, n'étoient ni plus ſages ni plus heureux qu'eux. Il me dit une choſe qui m'eſt ſouvent revenue à la mémoire : c'eſt que ſi chaque homme pouvoit lire dans les cœurs de tous les autres, il y auroit plus de gens qui voudroient deſcendre que de ceux qui voudroient monter. Cette réflexion dont la vérité frappe & qui n'a rien d'outré, m'a été d'un grand uſage dans le cours de ma vie, pour me faire tenir à ma place paiſiblement. Il me donna les premieres vraies idées de l'honnête, que mon génie ampoulé n'avoit ſaiſi que dans ſes excès. Il me fit ſentir que l'enthouſiaſme des vertus ſublimes étoit de peu d'uſage dans la ſociété, qu'en s'élançant trop haut on étoit ſujet aux chutes, que la continuité des petits devoirs toujours bien remplis ne demandoit pas moins de force que les actions héroïques, qu'on en tiroit meilleur parti pour l'honneur & pour le bonheur, & qu'il valoit infiniment mieux avoir toujours l'eſtime des hommes que quelquefois leur admiration.

Pour établir les devoirs de l'homme il falloit bien remonter à leurs principes. D'ailleurs le pas que je venois de faire, & dont mon état préſent étoit la ſuite,

nous conduisoit à parler de religion. L'on conçoit déjà que l'honnête M. *Gaime* est, du moins en grande partie, l'original du Vicaire Savoyard. Seulement la prudence l'obligeant à parler avec plus de réserve, il s'expliqua moins ouvertement sur certains points ; mais au reste ses maximes, ses sentimens, ses avis furent les mêmes, & jusqu'au conseil de retourner dans ma patrie, tout fut comme je l'ai rendu depuis au public. Ainsi sans m'étendre sur des entretiens dont chacun peut voir la substance, je dirai que ses leçons, sages, mais d'abord sans effet, furent dans mon cœur un germe de vertu & de religion qui ne s'y étouffa jamais, & qui n'attendoit pour fructifier que les soins d'une main plus chérie.

Quoiqu'alors ma conversion fût peu solide, je ne laissois pas d'être ému. Loin de m'ennuyer de ses entretiens, j'y pris goût à cause de leur clarté, de leur simplicité, & sur-tout d'un certain intérêt de cœur dont je sentois qu'ils étoient pleins. J'ai l'ame aimante, & je me suis toujours attaché aux gens, moins à proportion du bien qu'ils m'ont fait que de celui qu'ils m'ont voulu, & c'est sur quoi mon tact ne me trompe gueres. Aussi je m'affectionnois véritablement à M. *Gaime* ; j'étois pour ainsi dire son second

diſciple, & cela me fit pour le moment même l'ineſtimable bien de me détourner de la pente au vice, où m'entraînoit mon oiſiveté.

Un jour que je ne penſois à rien moins, on vint me chercher de la part du comte de la *Roque*. A force d'y aller & de ne pouvoir lui parler, je m'étois ennuyé, je n'y allois plus : je crus qu'il m'avoit oublié, ou qu'il lui étoit reſté de mauvaiſes impreſſions de moi. Je me trompois. Il avoit été témoin plus d'une fois du plaiſir avec lequel je rempliſſois mon devoir auprès de ſa tante ; il le lui avoit même dit, & il m'en reparla quand moi-même je n'y ſongeois plus. Il me reçut bien ; me dit que ſans m'amuſer de promeſſes vagues il avoit cherché à me placer, qu'il avoit réuſſi, qu'il me mettoit en chemin de devenir quelque choſe, que c'étoit à moi de faire le reſte ; que la maiſon où il me faiſoit entrer étoit puiſſante & conſidérée, que je n'avois pas beſoin d'autres protecteurs pour m'avancer, & que, quoique traité d'abord en ſimple domeſtique, comme je venois de l'être, je pouvois être aſſuré que ſi l'on me jugeoit par mes ſentimens & par ma conduite au-deſſus de cet état, on étoit diſpoſé à ne m'y pas laiſſer. La fin de ce diſcours démentit cruellement les bril-

lantes eſpérances que le commencement m'avoit données. Quoi ! toujours laquais ? me dis-je en moi-même avec un dépit amer que la confiance effaça bientôt. Je me ſentois trop peu fait pour cette place pour craindre qu'on m'y laiſſât.

Il me mena chez le comte de *Gouvon* premier écuyer de la Reine & chef de l'illuſtre maiſon de *Solar*. L'air de dignité de ce reſpectable vieillard me rendit plus touchante l'affabilité de ſon accueil. Il m'interrogea avec intérêt & je lui répondis avec ſincérité. Il dit au comte de la *Roque* que j'avois une phyſionomie agréable & qui promettoit de l'eſprit, qu'il lui paroiſſoit qu'en effet je n'en manquois pas, mais que ce n'étoit pas là tout, & qu'il falloit voir le reſte. Puis ſe tournant vers moi, mon enfant, me dit-il, preſque en toutes choſes les commencemens ſont rudes ; les vôtres ne le feront pourtant pas beaucoup. Soyez ſage, & cherchez à plaire ici à tout le monde ; voilà quant à préſent votre unique emploi. Du reſte, ayez bon courage ; on veut prendre ſoin de vous. Tout de ſuite il paſſa chez la Marquiſe de *Breil* ſa belle-fille, & me préſenta à elle, puis à l'Abbé de *Gouvon* ſon fils. Ce début me parut de bon augure. J'en ſavois aſſez déjà pour juger qu'on ne fait pas

tant de façon à la réception d'un laquais. En effet on ne me traita pas comme tel. J'eus la table de l'Office; on ne me donna point d'habit de livrée, & le comte de *Favria*, jeune étourdi, m'ayant voulu faire monter derriere ſon carroſſe, ſon grand-pere défendit que je montaſſe derriere aucun carroſſe & que je ſuiviſſe perſonne hors de la maiſon. Cependant je ſervois à table, & je faiſois à-peu-près au-dedans le ſervice d'un laquais ; mais je le faiſois en quelque façon librement, ſans être attaché nommément à perſonne. Hors quelques lettres qu'on me dictoit, & des images que le comte de *Favria* me faiſoit découper, j'étois preſque le maître de tout mon temps dans la journée. Cette épreuve dont je ne m'appercevois pas étoit aſſurément très-dangereuſe ; elle n'étoit pas même fort humaine ; car cette grande oiſiveté pouvoit me faire contracter des vices que je n'aurois pas eus ſans cela.

Mais c'eſt ce qui très-heureuſement n'arriva point. Les leçons de M. *Gaime* avoient fait impreſſion ſur mon cœur, & j'y pris tant de goût que je m'échappois quelquefois pour aller les entendre encore. Je crois que ceux qui me voyoient ſortir ainſi furtivement ne devinoient gueres où j'allois. Il ne ſe peut

rien de plus sensé que les avis qu'il me donna sur ma conduite. Mes commencemens furent admirables ; j'étois d'une assiduité, d'une attention, d'un zele qui charmoient tout le monde. L'abbé *Gaime* m'avoit sagement averti de modérer cette premiere ferveur, de peur qu'elle ne vînt à se relâcher & qu'on n'y prît garde. Votre début, me dit-il, est la regle de ce qu'on exigera de vous : tâchez de vous ménager de quoi faire plus dans la suite, mais gardez-vous de faire jamais moins.

Comme on ne m'avoit gueres examiné sur mes petits talens & qu'on ne me supposoit que ceux que m'avoit donnés la nature, il ne paroissoit pas, malgré ce que le comte de *Gouvon* m'avoit pu dire, qu'on songeât à tirer parti de moi. Des affaires vinrent à la traverse, & je fus à-peu-près oublié. Le Marquis de *Breil*, fils du comte de *Gouvon*, étoit alors Ambassadeur à Vienne. Il survint des mouvemens à la Cour qui se firent sentir dans la famille, & l'on y fut quelques semaines dans une agitation qui ne laissoit gueres le tems de penser à moi. Cependant jusques-là je m'étois peu relâché. Une chose me fit du bien & du mal, en m'éloignant de toute dissipation exté-

rieure, mais en me rendant un peu plus diſtrait ſur mes devoirs.

Mademoiſelle de *Breil* étoit une jeune perſonne à-peu-près de mon âge, bien faite, aſſez belle, très-blanche, avec des cheveux très-noirs, & quoique brune, portant ſur ſon viſage cet air de douceur des blondes auquel mon cœur n'a jamais réſiſté. L'habit de Cour, ſi favorable aux jeunes perſonnes, marquoit ſa jolie taille, dégageoit ſa poitrine & ſes épaules, & rendoit ſon teint encore plus éblouiſſant par le deuil qu'on portoit alors. On dira que ce n'eſt pas à un domeſtique de s'appercevoir de ces choſes là; j'avois tort, ſans doute, mais je m'en appercevois toutefois, & même je n'étois pas le ſeul. Le maître-d'hôtel & les valets-de-chambre en parloient quelquefois à table avec une groſſiéreté qui me faiſoit cruellement ſouffrir. La tête ne me tournoit pourtant pas au point d'être amoureux tout de bon. Je ne m'oubliois point; je me tenois à ma place, & mes deſirs même ne s'émancipoient pas. J'aimois à voir Mademoiſelle de *Breil*, à lui entendre dire quelques mots qui marquoient de l'eſprit, du ſens, de l'honnêteté; mon ambition bornée au plaiſir de la ſervir n'alloit point au-delà de mes droits. A table j'étois attentif à chercher

l'occaſion de les faire valoir. Si ſon laquais quittoit un moment ſa chaiſe, à l'inſtant on m'y voyoit établi : hors delà je me tenois vis-à-vis d'elle ; je cherchois dans ſes yeux ce qu'elle alloit demander, j'épiois le moment de changer ſon aſſiette. Que n'aurois-je point fait pour qu'elle daignât m'ordonner quelque choſe, me regarder, me dire un ſeul mot ! mais point ; j'avois la mortification d'être nul pour elle ; elle ne s'appercevoit pas même que j'étois là. Cependant ſon frere qui m'adreſſoit quelquefois la parole à table, m'ayant dit je ne ſais quoi de peu obligeant, je lui fis une réponſe ſi fine & ſi bien tournée qu'elle y fit attention & jetta les yeux ſur moi. Ce coup-d'œil qui fut court ne laiſſa pas de me tranſporter. Le lendemain l'occaſion ſe préſenta d'en obtenir un ſecond & j'en profitai. On donnoit ce jour-là un grand diné, où pour la premiere fois je vis avec beaucoup d'étonnement le maître-d'hôtel ſervir l'épée au coté & le chapeau ſur la tête. Par haſard on vint à parler de la deviſe de la maiſon de *Solar* qui étoit ſur la tapiſſerie avec les armoiries : *Tel fiert qui ne tue pas*. Comme les Piémontois ne ſont pas pour l'ordinaire conſommés dans la langue françoiſe, quelqu'un trouva dans cette deviſe une

faute d'orthographe, & dit qu'au mot *fiert* il ne falloit point de *t*.

Le vieux comte de *Gouvon* alloit repondre, mais ayant jetté les yeux sur moi, il vit que je souriois sans oser rien dire : il m'ordonna de parler. Alors je dis que je ne croyois pas que le *t* fût de trop; que *fiert* étoit un vieux mot françois qui ne venoit pas du nom *ferus* fier, menaçant, mais du verbe *ferit* il frappe, il blesse; qu'ainsi la devise ne me paroissoit pas dire *tel menace*, mais *tel frappe qui ne tue pas*.

Tout le monde me regardoit & se regardoit sans rien dire. On ne vit de la vie un pareil étonnement. Mais ce qui me flatta davantage fut de voir clairement sur le visage de Mademoiselle de *Breil* un air de satisfaction. Cette personne si dédaigneuse daigna me jetter un second regard qui valoit tout au moins le premier; puis tournant les yeux vers son grand-papa, elle sembloit attendre avec une sorte d'impatience la louange qu'il me devoit, & qu'il me donna en effet si pleine & entiere & d'un air si content, que toute la table s'empressa de faire chorus. Ce moment fut court, mais délicieux à tous égards. Ce fut un de ces momens trop rares qui replacent les choses dans leur ordre naturel & vengent le

le mérite avili des outrages de la fortune. Quelques minutes après, Mademoiselle de *Breil* levant derechef les yeux sur moi me pria d'un ton de voix aussi timide qu'affable de lui donner à boire. On juge que je ne la fis pas attendre. Mais en approchant je fus saisi d'un tel tremblement qu'ayant trop rempli le verre, je répandis une partie de l'eau sur l'assiette & même sur elle. Son frere me demanda étourdiment pourquoi je tremblois si fort. Cette question ne servit pas à me rassurer, & Mademoiselle de *Breil* rougit jusqu'au blanc des yeux.

Ici finit le roman; où l'on remarquera, comme avec Madame *Basile* & dans toute la suite de ma vie, que je ne suis pas heureux dans la conclusion de mes amours. Je m'affectionnai inutilement à l'antichambre de Madame de *Breil*; je n'obtins plus une seule marque d'attention de la part de sa fille. Elle sortoit & entroit sans me regarder, & moi j'osois à peine jetter les yeux sur elle. J'étois même si bête & si mal-adroit qu'un jour qu'elle avoit en passant laissé tomber son gant, au lieu de m'élancer sur ce gant que j'aurois voulu couvrir de baisers, je n'osai sortir de ma place, & je laissai ramasser le gant par un gros butor de valet que j'aurois volontiers écrasé. Pour achever

de m'intimider, je m'apperçus que je n'avois pas le bonheur d'agréer à Madame de *Breil.* Non-ſeulement elle ne m'ordonnoit rien, mais elle n'acceptoit jamais mon ſervice, & deux fois me trouvant dans ſon antichambre elle me demanda d'un ton fort ſec ſi je n'avois rien à faire. Il fallut renoncer à cette chere antichambre : j'en eus d'abord du regret ; mais les diſtractions vinrent à la traverſe, & bientôt je n'y penſai plus.

J'eus de quoi me conſoler du dédain de Madame de *Breil* par les bontés de ſon beau-pere, qui s'apperçut enfin que j'étois là. Le ſoir du dìné dont j'ai parlé, il eut avec moi un entretien d'une demi-heure, dont il parut content & dont je fus enchanté. Ce bon vieillard quoiqu'homme d'eſprit, en avoit moins que Madame de *Vercellis*, mais il avoit plus d'entrailles, & je réuſſis mieux auprès de lui. Il me dit de m'attacher à l'abbé de *Gouvon* ſon fils qui m'avoit pris en affection, que cette affection ſi j'en profitois pouvoit m'ètre utile, & me faire acquérir ce qui me manquoit pour les vues qu'on avoit ſur moi. Dès le lendemain matin je volai chez M. l'abbé. Il ne me reçut point en domeſtique ; il me fit aſſeoir au coin de ſon feu, & m'interrogeant avec la plus grande douceur, il vit bien-

tôt que mon éducation, commencée ſur tant de choſes, n'étoit achevée ſur aucune. Trouvant ſur-tout que j'avois peu de latin, il entreprit de m'en enſeigner davantage. Nous convinmes que je me rendrois chez lui tous les matins, & je commençai dès le lendemain. Ainſi par une de ces bizarreries qu'on trouvera ſouvent dans le cours de ma vie, en même tems au-deſſus & au-deſſous de mon état, j'étois diſciple & valet dans la même maiſon, & dans ma ſervitude j'avois cependant un précepteur d'une naiſſance à ne l'être que des enfans des rois.

M. l'abbé de *Gouvon* étoit un cadet deſtiné par ſa famille à l'épiſcopat, & dont par cette raiſon l'on avoit pouſſé les études plus qu'il n'eſt ordinaire aux enfans de qualité. On l'avoit envoyé à l'univerſité de Sienne, où il avoit reſté pluſieurs années, & dont il avoit rapporté une aſſez forte doſe de cruſcantiſme pour être à-peu-près à Turin ce qu'étoit jadis à Paris l'abbé de *Dangeau*. Le dégoût de la théologie l'avoit jetté dans les belles-lettres, ce qui eſt très-ordinaire en Italie à ceux qui courent la carriere de la prélature. Il avoit bien lu les poétes; il faiſoit paſſablement des vers latins & italiens. En un mot, il avoit le goût qu'il falloit pour former le mien, & mettre

quelque choix dans le fatras dont je m'étois farci la tête. Mais soit que mon babil lui eût fait quelque illusion sur mon savoir, soit qu'il ne pût supporter l'ennui du latin élémentaire, il me mit d'abord beaucoup trop haut, & à peine m'eût-il fait traduire quelques fables de Phedre qu'il me jetta dans Virgile où je n'entendois presque rien. J'étois destiné, comme on verra dans la suite, à rapprendre souvent le latin & à ne le savoir jamais. Cependant je travaillois avec assez de zele, & M. l'abbé me prodiguoit ses soins avec une bonté dont le souvenir m'attendrit encore. Je passois avec lui une bonne partie de la matinée, tant pour mon instruction que pour son service, non pour celui de sa personne, car il ne souffrit jamais que je lui en rendisse aucun, mais pour écrire sous sa dictée, & pour copier, & ma fonction de secrétaire me fut plus utile que celle d'écolier. Non-seulement j'appris ainsi l'Italien dans sa pureté, mais je pris du goût pour la littérature & quelque discernement des bons livres qui ne s'acquéroit pas chez *la Tribu*, & qui me servit beaucoup dans la suite, quand je me mis à travailler seul.

Ce tems fut celui de ma vie où sans projets romanesques, je pouvois le plus raisonnablement me livrer à l'espoir de

parvenir. M. l'abbé très-content de moi le disoit à tout le monde, & son pere m'avoit pris dans une affection si singuliere que le comte de *Favria* m'apprit qu'il avoit parlé de moi au Roi. Madame de *Breil* elle-même avoit quitté pour moi son air méprisant. Enfin je devins une espece de favori dans la maison, à la grande jalousie des autres domestiques, qui me voyant honoré des instructions du fils de leur maître, sentoient bien que ce n'étoit pas pour rester long-tems leur égal.

Autant que j'ai pu juger des vues qu'on avoit sur moi par quelques mots lâchés à la volée, & auxquels je n'ai réfléchi qu'après coup, il m'a paru que la Maison de Solar voulant courir la carriere des ambassades, & peut-être s'ouvrir de loin celle du ministere, auroit été bien aise de se former d'avance un sujet qui eût du mérite & des talens, & qui dépendant uniquement d'elle, eût pu dans la suite obtenir sa confiance & la servir utilement. Ce projet du comte de *Gouvon* étoit noble, judicieux, magnanime, & vraiment digne d'un grand seigneur bienfaisant & prévoyant : mais outre que je n'en voyois pas alors toute l'étendue, il étoit trop sensé pour ma tête, & demandoit un trop long assujettissement. Ma

folle ambition ne cherchoit la fortune qu'à travers les aventures ; & ne voyant point de femme à tout cela, cette maniere de parvenir me paroissoit lente, pénible & triste, tandis que j'aurois dû la trouver d'autant plus honorable & sure que les femmes ne s'en mêloient pas, l'espece de mérite qu'elles protegent ne valant assurément pas celui qu'on me supposoit.

Tout alloit à merveilles. J'avois obtenu, presque arraché l'estime de tout le monde : les épreuves étoient finies & l'on me regardoit généralement dans la maison comme un jeune homme de la plus grande espérance, qui n'étoit pas à sa place & qu'on s'attendoit d'y voir arriver. Mais ma place n'étoit pas celle qui m'étoit assignée par les hommes, & j'y devois parvenir par des chemins bien différens. Je touche à un de ces traits caractéristiques qui me sont propres, & qu'il suffit de présenter au lecteur, sans y ajouter de réflexion.

Quoiqu'il y eût à Turin beaucoup de nouveaux convertis de mon espece, je ne les aimois pas, & n'en avois jamais voulu voir aucun. Mais j'avois vu quelques Genevois qui ne l'étoient pas ; entr'autres un M. *Mussard* surnommé tord-gueule, peintre en miniature & un peu mon pa-

rent. Ce M. *Muſſard* déterra ma demeure chez le comte de *Gouvon*, & vint m'y voir avec un autre Genevois appellé *Bâcle*, dont j'avois été camarade durant mon apprentiſſage. Ce *Bâcle* étoit un garçon très-amuſant, très-gai, plein de ſaillies bouffonnes que ſon âge rendoit agréables. Me voilà tout d'un coup engoué de M. *Bâcle*, mais engoué au point de ne pouvoir le quitter. Il alloit partir bientôt pour s'en retourner à Geneve. Quelle perte j'allois faire! J'en ſentis bien toute la grandeur. Pour mettre du moins à profit le tems qui m'étoit laiſſé, je ne le quittois plus, ou plutôt il ne me quittoit pas lui même, car la tête ne me tourna pas d'abord au point d'aller hors de l'hôtel paſſer la journée avec lui ſans congé: mais bientôt voyant qu'il m'obſédoit entiérement on lui défendit la porte, & je m'échauffai ſi bien qu'oubliant tout hors mon ami *Bâcle*, je n'allois ni chez M. l'Abbé ni chez M. le Comte, & l'on ne me voyoit plus dans la maiſon. On me fit des réprimandes que je n'écoutai pas. On me menaça de me congédier. Cette menace fut ma perte; elle me fit entrevoir qu'il étoit poſſible que *Bâcle* ne s'en allât pas ſeul. Dès-lors je ne vis plus d'autre plaiſir, d'autre ſort, d'autre bonheur, que celui de faire

un pareil voyage, & je ne voyois à cela que l'ineffable félicité du voyage, au bout duquel pour surcroît j'entrevoyois Madame de *Warens*, mais dans un éloignement immense; car pour retourner à Geneve, c'est à quoi je ne pensai jamais. Les monts, les prés, les bois, les ruisseaux, les villages se succédoient sans fin & sans cesse avec de nouveaux charmes; ce bienheureux trajet sembloit devoir absorber ma vie entiere. Je me rappellois avec délices combien ce même voyage m'avoit paru charmant en venant. Que devoit-ce être lorsqu'à tout l'attrait de l'indépendance, se joindroit celui de faire route avec un camarade de mon âge, de mon goût & de bonne humeur, sans gêne, sans devoir, sans contrainte, sans obligation d'aller ou rester que comme il nous plairoit? Il falloit être fou pour sacrifier une pareille fortune à des projets d'ambition d'une exécution lente, difficile, incertaine, & qui, les supposant réalisés un jour, ne valoient pas dans tout leur éclat un quart-d'heure de vrai plaisir & de liberté dans la jeunesse.

Plein de cette sage fantaisie, je me conduisis si bien que je vins à bout de me faire chasser, & en vérité ce ne fut pas sans peine. Un soir comme je rentrois,

le maître-d'hôtel me ſignifia mon congé de la part de M. le Comte. C'étoit préciſément ce que je demandois ; car ſentant malgré moi l'extravagance de ma conduite, j'y ajoutois pour m'excuſer l'injuſtice & l'ingratitude, croyant mettre ainſi les gens dans leur tort, & me juſtifier à moi-même un parti pris par néceſſité. On me dit de la part du comte de *Favria* d'aller lui parler le lendemain matin avant mon départ, & comme on voyoit que la tête m'ayant tourné j'étois capable de n'en rien faire, le maître-d'hôtel remit après cette viſite à me donner quelque argent qu'on m'avoit deſtiné, & qu'aſſurément j'avois fort mal gagné : car ne voulant pas me laiſſer dans l'état de valet on ne m'avoit pas fixé de gages.

Le comte de *Favria*, tout jeune & tout étourdi qu'il étoit, me tint en cette occaſion les diſcours les plus ſenſés, & j'oſerois preſque dire, les plus tendres, tant il m'expoſa d'une maniere flatteuſe & touchante les ſoins de ſon oncle & les intentions de ſon grand-pere. Enfin, après m'avoir mis vivement devant les yeux tout ce que je ſacrifiois pour courir à ma perte, il m'offrit de faire ma paix, exigeant pour toute condition que je ne

viſſe plus ce petit malheureux qui m'avoit ſéduit.

Il étoit ſi clair qu'il ne diſoit pas tout cela de lui-même, que malgré mon ſtupide aveuglement je ſentis toute la bonté de mon vieux maître & j'en fus touché : mais ce cher voyage étoit trop empreint dans mon imagination pour que rien pût en balancer le charme. J'étois tout-à-fait hors de ſens ; je me raffermis, je m'endurcis, je fis le fier, & je répondis arrogamment que puiſqu'on m'avoit donné mon congé je l'avois pris, qu'il n'étoit plus tems de s'en dédire, & que, quoi qu'il pût m'arriver en ma vie, j'étois bien réſolu de ne jamais me faire chaſſer deux fois d'une maiſon. Alors ce jeune homme juſtement irrité me donna les noms que je méritois, me mit hors de ſa chambre par les épaules, & me ferma la porte aux talons. Moi, je ſortis triomphant comme ſi je venois d'emporter la plus grande victoire, & de peur d'avoir un ſecond combat à ſoutenir, j'eus l'indignité de partir ſans aller remercier M. l'Abbé de ſes bontés.

Pour concevoir juſqu'où mon délire alloit dans ce moment, il faudroit connoître à quel point mon cœur eſt ſujet à s'échauffer ſur les moindres choſes &

avec quelle force il ſe plonge dans l'imagination de l'objet qui l'attire, quelque vain que ſoit quelquefois cet objet. Les plans les plus bizarres, les plus enfantins, les plus foux, viennent careſſer mon idée favorite & me montrer de la vraiſemblance à m'y livrer. Croiroit-on qu'à près de dix-neuf ans on puiſſe fonder ſur une phiole vide la ſubſiſtance du reſte de ſes jours? Or écoutez.

L'abbé de *Gouvon* m'avoit fait préſent il y avoit quelques ſemaines d'une petite fontaine de Hiéron fort jolie, & dont j'étois tranſporté. A force de faire jouer cette fontaine & de parler de notre voyage, nous penſames, le ſage *Bâcle* & moi, que l'une pourroit bien ſervir à l'autre & le prolonger. Qu'y avoit-il dans le monde d'auſſi curieux qu'une fontaine de Hiéron? Ce principe fut le fondement ſur lequel nous bâtimes l'édifice de notre fortune. Nous devions dans chaque village aſſembler les payſans autour de notre fontaine, & là les repas & la bonne chere devoient nous tomber avec d'autant plus d'abondance, que nous étions perſuadés l'un & l'autre que les vivres ne coûtent rien à ceux qui les recueillent, & que quand ils n'en gorgent pas les paſſans c'eſt pure mauvaiſe volonté de leur part. Nous n'imaginions par-tout que feſtins

& noces, comptant que ſans rien débourſer que le vent de nos poumons & l'eau de notre fontaine, elle pouvoit nous défrayer en Piémont, en Savoye, en France & par tout le monde. Nous faiſions des projets de voyage qui ne finiſſoient point, & nous dirigions d'abord notre courſe au nord, plutôt pour le plaiſir de paſſer les Alpes, que pour la néceſſité ſuppoſée de nous arrêter enfin quelque part.

Tel fut le plan ſur lequel je me mis en campagne, abandonnant ſans regret mon protecteur, mon précepteur, mes études, mes eſpérances & l'attente d'une fortune preſque aſſurée, pour commencer la vie d'un vrai vagabond. Adieu la capitale, adieu la Cour, l'ambition, la vanité, l'amour, les belles, & toutes les grandes aventures dont l'eſpoir m'avoit amené l'année précédente. Je pars avec ma fontaine & mon ami *Bâcle*, la bourſe légérement garnie, mais le cœur ſaturé de joie & ne ſongeant qu'à jouir de cette ambulante félicité à laquelle j'avois tout-à-coup borné mes brillans projets.

Je fis cet extravagant voyage preſque auſſi agréablement toutefois que je m'y étois attendu, mais non pas tout-à-fait de la même maniere; car bien que notre fontaine amuſât quelques momens dans

les cabarets les hoteſſes & leurs ſervantes, il n'en falloit pas moins payer en ſortant. Mais cela ne nous troubloit gueres, & nous ne ſongions à tirer parti tout de bon de cette reſſource que quand l'argent viendroit à nous manquer. Un accident nous en évita la peine; la fontaine ſe caſſa près de Bramant, & il en étoit tems; car nous ſentions ſans oſer nous le dire qu'elle commençoit à nous ennuyer. Ce malheur nous rendit plus gais qu'auparavant, & nous rimes beaucoup de notre étourderie, d'avoir oublié que nos habits & nos ſouliers s'uſeroient, ou d'avoir cru les renouveller avec le jeu de notre fontaine. Nous continuames notre voyage auſſi allégrement que nous l'avions commencé, mais filant un peu plus droit vers le terme, où notre bourſe tariſſante nous faiſoit une néceſſité d'arriver.

A Chambéri je devins penſif, non ſur la ſottiſe que je venois de faire : jamais homme ne prit ſi-tôt ni ſi bien ſon parti ſur le paſſé; mais ſur l'accueil qui m'attendoit chez Madame de *Warens*; car j'enviſageois exactement ſa maiſon comme ma maiſon paternelle. Je lui avois écrit mon entrée chez le comte de *Gouvon*; elle ſavoit ſur quel pied j'y étois, & en m'en félicitant elle m'avoit donné des

leçons très-ſages ſur la maniere dont je devois correſpondre aux bontés qu'on avoit pour moi. Elle regardoit ma fortune comme aſſurée ſi je ne la détruiſois pas par ma faute. Qu'alloit-elle dire en me voyant arriver? Il ne me vint pas même à l'eſprit qu'elle pût me fermer ſa porte; mais je craignois le chagrin que j'allois lui donner; je craignois ſes reproches plus durs pour moi que la miſere. Je réſolus de tout endurer en ſilence, & de tout faire pour l'appaiſer. Je ne voyois plus dans l'univers qu'elle ſeule: vivre dans ſa diſgrace étoit une choſe qui ne ſe pouvoit pas.

Ce qui m'inquiétoit le plus étoit mon compagnon de voyage dont je ne voulois pas lui donner le ſurcroît, & dont je craignois de ne pouvoir me débarraſſer aiſément. Je préparai cette ſéparation en vivant aſſez froidement avec lui la derniere journée. Le drôle me comprit; il étoit plus fou que ſot. Je crus qu'il s'affecteroit de mon inconſtance; j'eus tort; mon ami *Bâcle* ne s'affectoit de rien. A peine en entrant à Annecy avions-nous mis le pied dans la ville, qu'il me dit: te voilà chez toi, m'embraſſa, me dit adieu, fit une pirouette, & diſparut. Je n'ai jamais plus entendu parler de lui. Notre connoiſſance & notre amitié dure-

rent en tout environ ſix ſemaines, mais les ſuites en dureront autant que moi.

Que le cœur me battit en approchant de la maiſon de Madame de *Warens !* mes jambes trembloient ſous moi, mes yeux ſe couvroient d'un voile, je ne voyois rien, je n'entendois rien, je n'aurois reconnu perſonne; je fus contraint de m'arrêter pluſieurs fois pour reſpirer & reprendre mes ſens. Etoit-ce la crainte de ne pas obtenir les ſecours dont j'avois beſoin qui me troubloit à ce point? A l'âge où j'étois, la peur de mourir de faim donne-t-elle de pareilles alarmes? Non, non: je le dis avec autant de vérité que de fierté; jamais en aucun tems de ma vie il n'appartint à l'intérêt ni à l'indigence de m'épanouir ou de me ſerrer le cœur. Dans le cours d'une vie inégale & mémorable par ſes viciſſitudes, ſouvent ſans aſyle & ſans pain, j'ai toujours vu du même œil l'opulence & la miſere. Au beſoin j'aurois pu mendier ou voler comme un autre, mais non pas me troubler pour en être réduit là. Peu d'hommes ont autant gémi que moi, peu ont autant verſé de pleurs dans leur vie, mais jamais la pauvreté ni la crainte d'y tomber ne m'ont fait pouſſer un ſoupir ni répandre une larme. Mon ame à l'épreuve de la fortune n'a connu de vrais

biens ni de vrais maux que ceux qui ne dépendent pas d'elle, & c'eſt quand rien ne m'a manqué pour le néceſſaire, que je me ſuis ſenti le plus malheureux des mortels.

A peine parus-je aux yeux de Madame de *Warens* que ſon air me raſſura. Je treſſaillis au premier ſon de ſa voix, je me précipite à ſes pieds, & dans les tranſports de la plus vive joie je colle ma bouche ſur ſa main. Pour elle, j'ignore ſi elle avoit ſu de mes nouvelles, mais je vis peu de ſurpriſe ſur ſon viſage, & je n'y vis aucun chagrin. Pauvre petit, me dit-elle d'un ton careſſant, te revoilà donc? Je ſavois bien que tu étois trop jeune pour ce voyage; je ſuis bien aiſe au moins qu'il n'ait pas auſſi mal tourné que j'avois craint. Enſuite elle me fit conter mon hiſtoire, qui ne fut pas longue, & que je lui fis très-fidellement, en ſupprimant cependant quelques articles, mais au reſte ſans m'épargner ni m'excuſer.

Il fut queſtion de mon gîte. Elle conſulta ſa femme-de-chambre. Je n'oſois reſpirer durant cette délibération, mais quand j'entendis que je coucherois dans la maiſon j'eus peine à me contenir, & je vis porter mon petit paquet dans la chambre qui m'étoit deſtinée, à-peu-près

comme *St. Preux* vit remiſer ſa chaiſe chez Madame de *Wolmar.* J'eus pour ſurcroît le plaiſir d'apprendre que cette faveur ne ſeroit point paſſagere, & dans un moment où l'on me croyoit attentif à toute autre choſe, j'entendis qu'elle diſoit: on dira ce qu'on voudra, mais puiſque la providence me le renvoye, je ſuis déterminée à ne pas l'abandonner.

Me voilà donc enfin établi chez elle. Cet établiſſement ne fut pourtant pas encore celui dont je date les jours heureux de ma vie, mais il ſervit à le préparer. Quoique cette ſenſibilité de cœur qui nous fait vraiment jouir de nous ſoit l'ouvrage de la nature & peut-être un produit de l'organiſation, elle a beſoin de ſituations qui la développent. Sans ces cauſes occaſionnelles, un homme né très-ſenſible ne ſentiroit rien, & mourroit ſans avoir connu ſon être. Tel à-peu-près j'avois été juſqu'alors, & tel j'aurois toujours été peut-être, ſi je n'avois jamais connu Madame de *Warens*, ou ſi même l'ayant connue, je n'avois pas vécu aſſez long-tems auprès d'elle pour contracter la douce habitude des ſentimens affectueux qu'elle m'inſpira. J'oſerai le dire : qui ne ſent que l'amour ne ſent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Je connois un autre ſentiment, moins impé-

tueux peut-être, mais plus délicieux mille fois, qui quelquefois eſt joint à l'amour & qui ſouvent en eſt ſéparé. Ce ſentiment n'eſt pas non plus l'amitié ſeule; il eſt plus voluptueux, plus tendre; je n'imagine pas qu'il puiſſe agir pour quelqu'un du même ſexe; du moins je fus ami ſi jamais homme le fut, & je ne l'éprouvai jamais près d'aucun de mes amis. Ceci n'eſt pas clair, mais il le deviendra dans la ſuite; les ſentimens ne ſe décrivent bien que par leurs effets.

Elle habitoit une vieille maiſon, mais aſſez grande pour avoir une belle piece de réſerve dont elle fit ſa chambre de parade, & qui fut celle où l'on me logea. Cette chambre étoit ſur le paſſage dont j'ai parlé, où ſe fit notre premiere entrevue, & au-delà du ruiſſeau & des jardins on découvroit la campagne. Cet aſpect n'étoit pas pour le jeune habitant une choſe indifférente. C'étoit depuis Boſſey la premiere fois que j'avois du verd devant mes fenêtres. Toujours maſqué par des murs, je n'avois eu ſous les yeux que des toits ou le gris des rues. Combien cette nouveauté me fut ſenſible & douce! elle augmenta beaucoup mes diſpoſitions à l'attendriſſement. Je faiſois de ce charmant payſage encore un des bienfaits de ma chere patronne: il me ſembloit qu'elle

l'avoit mis là tout exprès pour moi ; je m'y plaçois paisiblement auprès d'elle ; je la voyois par-tout entre les fleurs & la verdure ; ses charmes & ceux du printems se confondoient à mes yeux. Mon cœur jusqu'alors comprimé se trouvoit plus au large dans cet espace, & mes soupirs s'exhaloient plus librement parmi ces vergers.

On ne trouvoit pas chez Madame de *Warens* la magnificence que j'avois vue à Turin, mais on y trouvoit la propreté, la décence, & une abondance patriarcale avec laquelle le faste ne s'allie jamais. Elle avoit peu de vaisselle d'argent, point de porcelaine, point de gibier dans sa cuisine ni dans sa cave de vins étrangers ; mais l'une & l'autre étoient bien garnies au service de tout le monde, & dans des tasses de fayance elle donnoit d'excellent café. Quiconque la venoit voir, étoit invité à diner avec elle ou chez elle, & jamais ouvrier, messager ou passant, ne sortoit sans manger ou boire. Son domestique étoit composé d'une femme-de-chambre fribourgeoise assez jolie appellée *Merceret*, d'un valet de son pays appellé *Claude Anet* dont il sera question dans la suite, d'une cuisiniere & de deux porteurs de louage quand elle alloit en visite, ce qu'elle faisoit rarement. Voilà bien des

chofes pour deux mille livres de rente ; cependant fon petit revenu bien ménagé eût pu fuffire à tout cela, dans un pays où la terre eft très-bonne & l'argent très-rare. Malheureufement l'économie ne fut jamais fa vertu favorite ; elle s'endettoit, elle payoit ; l'argent faifoit la navette & tout alloit.

La maniere dont fon ménage étoit monté étoit précifément celle que j'aurois choifie ; on peut croire que j'en profitois avec plaifir. Ce qui m'en plaifoit moins étoit qu'il falloit refter très long-tems à table. Elle fupportoit avec peine la premiere odeur du potage & des mets. Cette odeur la faifoit prefque tomber en défaillance, & ce dégoût duroit long-tems. Elle fe remettoit peu-à-peu, caufoit, & ne mangeoit point. Ce n'étoit qu'au bout d'une demi-heure qu'elle effayoit le premier morceau. J'aurois dîné trois fois dans cet intervalle : mon repas étoit fait long-tems avant qu'elle eût commencé le fien. Je recommençois de compagnie ; ainfi je mangeois pour deux, & ne m'en trouvois pas plus mal. Enfin je me livrois d'autant plus au doux fentiment du bien-être que j'éprouvois auprès d'elle, que ce bien-être dont je jouiffois n'étoit mêlé d'aucune inquiétude fur les moyens de le foutenir. N'étant point en-

core dans l'étroite confidence de ses affaires, je les supposois en état d'aller toujours sur le même pied. J'ai retrouvé les mêmes agrémens dans sa maison par la suite; mais plus instruit de sa situation réelle, & voyant qu'ils anticipoient sur ses rentes, je ne les ai plus goûtés si tranquillement. La prévoyance a toujours gâté chez moi la jouissance. J'ai vu l'avenir à pure perte: je n'ai jamais pu l'éviter.

Dès le premier jour la familiarité la plus douce s'établit entre nous au même degré où elle a continué tout le reste de sa vie. *Petit* fut mon nom, *Maman* fut le sien, & toujours nous demeurâmes *Petit* & *Maman*, même quand le nombre des années en eut presque effacé la différence entre nous. Je trouve que ces deux noms rendent à merveille l'idée de notre ton, la simplicité de nos manieres & sur-tout la relation de nos cœurs. Elle fut pour moi la plus tendre des meres, qui jamais ne chercha son plaisir mais toujours mon bien; & si les sens entrerent dans mon attachement pour elle, ce n'étoit pas pour en changer la nature, mais pour le rendre seulement plus exquis, pour m'enivrer du charme d'avoir une Maman jeune & jolie qu'il m'étoit délicieux de caresser; je dis caresser, au pied de la let-

tre ; car jamais elle n'imagina de m'épargner les baiſers ni les plus tendres careſſes maternelles, & jamais il n'entra dans mon cœur d'en abuſer. On dira que nous avons pourtant eu à la fin des relations d'une autre eſpece ; j'en conviens, mais il faut attendre ; je ne puis tout dire à la fois.

Le coup-d'œil de notre premiere entrevue fut le ſeul moment vraiment paſſionné qu'elle m'ait jamais fait ſentir ; encore ce moment fut-il l'ouvrage de la ſurpriſe. Mes regards indiſcrets n'alloient jamais furetant ſous ſon mouchoir, quoiqu'un embonpoint mal caché dans cette place eût bien pu les y attirer. Je n'avois ni tranſports ni deſirs auprès d'elle : j'étois dans un calme raviſſant, jouiſſant ſans ſavoir de quoi. J'aurois ainſi paſſé ma vie & l'éternité même ſans m'ennuyer un inſtant. Elle eſt la ſeule perſonne avec qui je n'ai jamais ſenti cette ſéchereſſe de converſation qui me fait un ſupplice du devoir de la ſoutenir. Nos tête-à-tête étoient moins des entretiens qu'un babil intariſſable qui pour finir avoit beſoin d'être interrompu. Loin de me faire une loi de parler, il falloit plutôt m'en faire une de me taire. A force de méditer ſes projets elle tomboit ſouvent dans la rêverie. Hé bien, je la laiſſois rê-

ver ; je me taiſois, je la contemplois, & j'étois le plus heureux des hommes. J'avois encore un tic fort ſingulier. Sans prétendre aux faveurs du tête-à-tête, je le recherchois ſans ceſſe, & j'en jouiſſois avec une paſſion qui dégénéroit en fureur, quand des importuns venoient le troubler. Si-tôt que quelqu'un arrivoit, homme ou femme, il n'importoit pas, je ſortois en murmurant, ne pouvant ſouffrir de reſter en tiers auprès d'elle. J'allois compter les minutes dans ſon antichambre, maudiſſant mille fois ces éternels viſiteurs, & ne pouvant concevoir ce qu'ils avoient tant à dire, parce que j'avois à dire encore plus.

Je ne ſentois toute la force de mon attachement pour elle que quand je ne la voyois pas. Quand je la voyois je n'étois que content; mais mon inquiétude en ſon abſence alloit au point d'être douloureuſe. Le beſoin de vivre avec elle me donnoit des élans d'attendriſſement qui ſouvent alloient juſqu'aux larmes. Je me ſouviendrai toujours qu'un jour de grande fête, tandis qu'elle étoit à vêpres, j'allai me promener hors de la ville, le cœur plein de ſon image & du deſir ardent de paſſer mes jours auprès d'elle. J'avois aſſez de ſens pour voir que quant à préſent cela n'étoit pas poſſible, &

qu'un bonheur que je goûtois si bien seroit court. Cela donnoit à ma rêverie une tristesse qui n'avoit pourtant rien de sombre & qu'un espoir flatteur tempéroit. Le son des cloches qui m'a toujours singuliérement affecté, le chant des oiseaux, la beauté du jour, la douceur du paysage, les maisons éparses & champêtres dans lesquelles je plaçois en idée notre commune demeure, tout cela me frappoit tellement d'une impression vive, tendre, triste & touchante, que je me vis comme en extase transporté dans cet heureux tems & dans cet heureux séjour, où mon cœur possédant toute la félicité qui pouvoit lui plaire, la goûtoit dans des ravissemens inexprimables, sans songer même à la volupté des sens. Je ne me souviens pas de m'être élancé jamais dans l'avenir avec plus de force & d'illusion que je fis alors; & ce qui m'a frappé le plus dans le souvenir de cette rêverie quand elle s'est réalisée, c'est d'avoir retrouvé des objets tels exactement que je les avois imaginés. Si jamais rêve d'un homme éveillé eut l'air d'une vision prophétique, ce fut assurément celui-là. Je n'ai été déçu que dans sa durée imaginaire; car les jours & les ans & la vie entiere s'y passoient dans une inaltérable tranquillité, au lieu qu'en effet tout cela n'a duré qu'un moment.

ment. Hélas! mon plus constant bonheur fut en songe. Son accomplissement fut presque à l'instant suivi du réveil.

Je ne finirois pas si j'entrois dans le détail de toutes les folies que le souvenir de cette chere Maman me faisoit faire, quand je n'étois plus sous ses yeux. Combien de fois j'ai baisé mon lit en songeant qu'elle y avoit couché, mes rideaux, tous les meubles de ma chambre en songeant qu'ils étoient à elle, que sa belle main les avoit touchés, le plancher même sur lequel je me prosternois en songeant qu'elle y avoit marché! Quelquefois même en sa présence il m'échappoit des extravagances que le plus violent amour seul sembloit pouvoir inspirer. Un jour à table, au moment qu'elle avoit mis un morceau dans sa bouche, je m'écrie que j'y vois un cheveu; elle rejette le morceau sur son assiette, je m'en saisis avidement & l'avale. En un mot, de moi à l'amant le plus passionné il n'y avoit qu'une différence unique, mais essentielle, & qui rend mon état presque inconcevable à la raison.

J'étois revenu d'Italie, non tout-à-fait comme j'y étois allé, mais comme peut-être jamais à mon âge on n'en est revenu. J'en avois rapporté non ma vir-

ginité, mais mon pucelage. J'avois ſenti le progrès des ans; mon tempérament inquiet s'étoit enfin déclaré, & ſa premiere éruption très-involontaire, m'avoit donné ſur ma ſanté des alarmes qui peignent mieux que toute autre choſe l'innocence dans laquelle j'avois vécu juſqu'alors. Bientôt raſſuré j'appris ce dangereux ſupplément qui trompe la nature & ſauve aux jeunes gens de mon humeur beaucoup de déſordres aux dépens de leur ſanté, de leur vigueur & quelquefois de leur vie. Ce vice que la honte & la timidité trouvent ſi commode, a de plus un grand attrait pour les imaginations vives; c'eſt de diſpoſer pour ainſi dire à leur gré de tout le ſexe, & de faire ſervir à leurs plaiſirs la beauté qui les tente ſans avoir beſoin d'obtenir ſon aveu. Séduit par ce funeſte avantage, je travaillois à détruire la bonne conſtitution qu'avoit rétablie en moi la nature, & à qui j'avois donné le tems de ſe bien former. Qu'on ajoute à cette diſpoſition le local de ma ſituation préſente; logé chez une jolie femme, careſſant ſon image au fond de mon cœur, la voyant ſans ceſſe dans la journée, le ſoir entouré d'objets qui me la rappellent, couché dans un lit où je ſais qu'elle a couché. Que de ſtimulans! tel lecteur qui

ſe les repréſente me regarde déjà comme à demi mort. Tout au contraire, ce qui devoit me perdre fut préciſément ce qui me ſauva, du moins pour un tems. Enivré du charme de vivre auprès d'elle, du deſir ardent d'y paſſer mes jours, abſente ou préſente je voyois toujours en elle une tendre mere, une ſœur chérie, une délicieuſe amie, & rien de plus. Je la voyois toujours ainſi, toujours la même, & ne voyois jamais qu'elle. Son image toujours préſente à mon cœur n'y laiſſoit place à nulle autre; elle étoit pour moi la ſeule femme qui fût au monde, & l'extrême douceur des ſentimens qu'elle m'inſpiroit ne laiſſant pas à mes ſens le tems de s'éveiller pour d'autres, me garantiſſoit d'elle & de tout ſon ſexe. En un mot, j'étois ſage parce que je l'aimois. Sur ces effets que je rends mal, diſe qui pourra de quelle eſpece étoit mon attachement pour elle. Pour moi, tout ce que j'en puis dire eſt que s'il paroît déjà fort extraordinaire, dans la ſuite il le paroîtra beaucoup plus.

Je paſſois mon tems le plus agréablement du monde, occupé des choſes qui me plaiſoient le moins. C'étoient des projets à rédiger, des mémoires à mettre au net, des recettes à tranſcrire; c'étoient des herbes à trier, des drogues à piler,

des alambics à gouverner. Tout à travers tout cela venoient des foules de paſſans, de mendians, de viſites de toute eſpece. Il falloit entretenir tout à la fois un ſoldat, un apothicaire, un chanoine, une belle dame, un frere lay. Je peſtois, je grommelois, je jurois, je donnois au diable toute cette maudite cohue. Pour elle qui prenoit tout en gaîté, mes fureurs la faiſoient rire aux larmes, & ce qui la faiſoit rire encore plus étoit de me voir d'autant plus furieux que je ne pouvois moi-même m'empêcher de rire. Ces petits intervalles où j'avois le plaiſir de grogner étoient charmans, & s'il ſurvenoit un nouvel importun durant la querelle, elle en ſavoit encore tirer parti pour l'amuſement en prolongeant malicieuſement la viſite, & me jettant des coups d'œil pour leſquels je l'aurois volontiers battue. Elle avoit peine à s'abſtenir d'éclater en me voyant contraint & retenu par la bienſéance lui faire des yeux de poſſédé, tandis qu'au fond de mon cœur & même en dépit de moi, je trouvois tout cela très-comique.

Tout cela, ſans me plaire en ſoi, m'amuſoit pourtant, parce qu'il faiſoit partie d'une maniere d'être qui m'étoit charmante. Rien de ce qui ſe faiſoit autour de moi, rien de tout ce qu'on me faiſoit

faire n'étoit ſelon mon goût, mais tout étoit ſelon mon cœur. Je crois que je ſerois parvenu à aimer la médecine, ſi mon dégoût pour elle n'eût fourni des ſcenes folâtres qui nous égayoient ſans ceſſe : c'eſt peut-être la premiere fois que cet art a produit un pareil effet. Je prétendois connoître à l'odeur un livre de médecine, & ce qu'il y a de plaiſant eſt que je m'y trompois rarement. Elle me faiſoit goûter des plus déteſtables drogues. J'avois beau fuir ou vouloir me défendre; malgré ma réſiſtance & mes horribles grimaces, malgré moi & mes dents, quand je voyois ces jolis doigts barbouillés s'approcher de ma bouche, il falloit finir par l'ouvrir & ſucer. Quand tout ſon petit ménage étoit raſſemblé dans la même chambre, à nous entendre courir & crier au milieu des éclats de rire, on eût cru qu'on y jouoit quelque farce, & non pas qu'on y faiſoit de l'opiate ou de l'elixir.

Mon tems ne ſe paſſoit pourtant pas tout entier à ces poliſſonneries. J'avois trouvé quelques livres dans la chambre que j'occupois : le Spectateur Puffendorf, St. Evremond, la Henriade. Quoique je n'euſſe plus mon ancienne fureur de lecture, par déſœuvrement je liſois un peu de tout cela. Le Spectateur ſur-

tout me plut beaucoup & me fit du bien. M. l'abbé de *Gouvon* m'avoit appris à lire moins avidement & avec plus de réflexion ; la lecture me profitoit mieux. Je m'accoutumois à réfléchir ſur l'élocution, ſur les conſtructions élégantes ; je m'exerçois à diſcerner le françois pur de mes idiomes provinciaux. Par exemple, je fus corrigé d'une faute d'orthographe que je faiſois avec tous nos Genevois, par ces deux vers de la Henriade.

Soit qu'un ancien reſpect pour le ſang de leurs maîtres,
Parlât encore pour lui dans le cœur de ces traîtres :

Ce mot *parlât* qui me frappa, m'apprit qu'il falloit un *t* à la troiſieme perſonne du ſubjonctif, au lieu qu'auparavant je l'écrivois & prononçois *parla*, comme le préſent de l'indicatif.

Quelquefois je cauſois avec Maman de mes lectures ; quelquefois je liſois auprès d'elle ; j'y prenois grand plaiſir ; je m'exerçois à bien lire, & cela me fut utile auſſi. J'ai dit qu'elle avoit l'eſprit orné. Il étoit alors dans toute ſa fleur. Pluſieurs gens de lettres s'étoient empreſſés à lui plaire, & lui avoient appris à juger des ouvrages d'eſprit. Elle avoit, ſi je puis parler ainſi, le goût un peu proteſtant ; elle ne parloit

que de Bayle & faiſoit grand cas de St. Evremond, qui depuis long-tems étoit mort en France. Mais cela n'empêchoit pas qu'elle ne connût la bonne littérature & qu'elle n'en parlât fort bien. Elle avoit été élevée dans des ſociétés choiſies, & venue en Savoye encore jeune, elle avoit perdu dans le commerce charmant de la nobleſſe du pays, ce ton maniéré du pays de Vaud où les femmes prennent le bel eſprit pour l'eſprit du monde, & ne ſavent parler que par épigramme.

Quoiqu'elle n'eût vu la Cour qu'en paſſant, elle y avoit jetté un coup-d'œil rapide qui lui avoit ſuffi pour la connoître. Elle s'y conſerva toujours des amis, & malgré de ſecretes jalouſies, malgré les murmures qu'excitoient ſa conduite & ſes dettes, elle n'a jamais perdu ſa penſion. Elle avoit l'expérience du monde, & l'eſprit de réflexion qui fait tirer parti de cette expérience. C'étoit le ſujet favori de ſes converſations, & c'étoit préciſément, vu mes idées chimériques, la ſorte d'inſtruction dont j'avois le plus grand beſoin. Nous liſions enſemble la Bruyere : il lui plaiſoit plus que la Rochefoucault, livre triſte & déſolant, principalement dans la jeuneſſe où l'on n'aime pas à voir l'homme comme il eſt. Quand elle moraliſoit, elle ſe perdoit

quelquefois un peu dans les espaces ; mais en lui baisant de tems en tems la bouche ou les mains je prenois patience, & ses longueurs ne m'ennuyoient pas.

Cette vie étoit trop douce pour pouvoir durer. Je le sentois & l'inquiétude de la voir finir étoit la seule chose qui en troubloit la jouissance. Tout en folâtrant Maman m'étudioit, m'observoit, m'interrogeoit, & bâtissoit pour ma fortune force projets dont je me serois bien passé. Heureusement ce n'étoit pas le tout de connoître mes penchans, mes goûts, mes petits talens, il falloit trouver ou faire naître les occasions d'en tirer parti, & tout cela n'étoit pas l'affaire d'un jour. Les préjugés même qu'avoit conçus la pauvre femme en faveur de mon mérite reculoient les momens de le mettre en œuvre, en la rendant plus difficile sur le choix des moyens ; enfin tout alloit au gré de mes desirs, grace à la bonne opinion qu'elle avoit de moi ; mais il en fallut rabatre, & dès-lors, adieu la tranquillité. Un de ses parens appellé M. d'*Aubonne* la vint voir. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, intrigant, génie à projets comme elle, mais qui ne s'y ruinoit pas, une espece d'aventurier. Il venoit de proposer au Cardinal de Fleury un plan de loterie très-composée, qui

n'avoit pas été goûté. Il alloit le propoſer à la Cour de Turin où il fut adopté & mis en exécution. Il s'arrêta quelque tems à Annecy & y devint amoureux de Madame l'Intendante, qui étoit une perſonne fort aimable, fort de mon goût, & la ſeule que je viſſe avec plaiſir chez Maman. M. d'*Aubonne* me vit, ſa parente lui parla de moi, il ſe chargea de m'examiner, de voir à quoi j'étois propre, & s'il me trouvoit de l'étoffe, de chercher à me placer.

Madame de *Warens* m'envoya chez lui deux ou trois matins de ſuite, ſous prétexte de quelque commiſſion, & ſans me prévenir de rien. Il s'y prit très-bien pour me faire jaſer, ſe familiariſa avec moi, me mit à mon aiſe autant qu'il étoit poſſible, me parla de niaiſeries & de toutes ſortes de ſujets, le tout ſans paroître m'obſerver, ſans la moindre affectation, & comme ſi ſe plaiſant avec moi il eût voulu converſer ſans gène. J'étois enchanté de lui. Le réſultat de ſes obſervations fut que malgré ce que promettoient mon extérieur & ma phyſionomie animée, j'étois, ſinon tout à fait inepte, au moins un garçon de peu d'eſprit, ſans idées, preſque ſans acquis, très-borné en un mot à tous égards, & que l'honneur de devenir quelque jour Curé de

village étoit la plus haute fortune à laquelle je dusse aspirer. Tel fut le compte qu'il rendit de moi à Madame de *Warens*. Ce fut la seconde ou troisieme fois que je fus ainsi jugé ; ce ne fut pas la derniere, & l'arrêt de M. *Masseron* a souvent été confirmé.

La cause de ces jugemens tient trop à mon caractere, pour n'avoir pas ici besoin d'explication : car en conscience, on sent bien que je ne puis sincérement y souscrire, & qu'avec toute l'impartialité possible, quoiqu'aient pu dire Mrs. *Masseron*, d'*Aubonne*, & beaucoup d'autres, je ne les saurois prendre au mot.

Deux choses presque inalliables s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la maniere. Un tempérament très-ardent, des passions vives, impétueuses, & des idées lentes à naître, embarrassées, & qui ne se présentent jamais qu'après-coup. On diroit que mon cœur & mon esprit n'appartiennent pas au même individu. Le sentiment plus prompt que l'éclair vient remplir mon ame, mais au lieu de m'éclairer il me brûle & m'éblouit. Je sens tout & je ne vois rien. Je suis emporté, mais stupide; il faut que je sois de sang-froid pour penser. Ce qu'il y a d'étonnant est que j'ai cependant le tact assez sûr, de la pénétration, de la finesse

même, pourvu qu'on m'attende : je fais d'excellens impromptus à loisir ; mais sur le tems je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille. Je ferois une fort jolie conversation par la poste, comme on dit que les Espagnols jouent aux échecs. Quand je lus le trait d'un Duc de Savoye qui se retourna, faisant route, pour crier ; *à votre gorge, marchand de Paris*, je dis, me voilà.

Cette lenteur de penser jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul & quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent sourdement ; elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations ; & au milieu de toute cette émotion je ne vois rien nettement ; je ne saurois écrire un seul mot, il faut que j'attende. Insensiblement ce grand mouvement s'appaise, ce chaos se débrouille, chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement & après une longue & confuse agitation. N'avez-vous point vu quelquefois l'opéra en Italie ? Dans les changemens de scene il regne sur ces grands théâtres un désordre désagréable, & qui dure assez long-tems : toutes les décorations sont entremêlées ; on voit

de toutes parts un tiraillement qui fait peine; on croit que tout va renverser. Cependant peu-à-peu tout s'arrange, rien ne manque, & l'on est tout surpris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant. Cette manœuvre est à-peu-près celle qui se fait dans mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avois su premiérement attendre, & puis rendre dans leur beauté les choses qui s'y sont ainsi peintes, peu d'Auteurs m'auroient surpassé.

De-là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuscrits raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables attestent la peine qu'ils m'ont coutée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse. Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table & de mon papier: c'est à la promenade, au milieu des rochers & des bois, c'est la nuit dans mon lit & durant mes insomnies que j'écris dans mon cerveau, l'on peut juger avec quelle lenteur, sur-tout pour un homme absolument dépourvu de mémoire verbale, & qui de la vie n'a pu retenir six vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée & retournée cinq ou six nuits dans ma tête avant qu'elle fût en état d'être mise sur

le papier. De-là vient encore que je réussis mieux aux ouvrages qui demandent du travail, qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légéreté, comme les lettres, genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton, & dont l'occupation me met au supplice. Je n'écris point de lettres sur les moindres sujets qui ne me coûtent des heures de fatigue, ou si je veux écrire de suite ce qui me vient, je ne sais ni commencer ni finir, ma lettre est un long & confus verbiage; à peine m'entend-on quand on la lit.

Non-seulement les idées me coûtent à rendre, elles me coûtent même à recevoir. J'ai étudié les hommes & je me crois assez bon observateur. Cependant je ne sais rien voir de ce que je vois; je ne vois bien que ce que je me rappelle, & je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui se passe en ma présence, je ne sens rien, je ne pénetre rien. Le signe extérieur est tout ce qui me frappe. Mais ensuite tout cela me revient: je me rappelle le lieu, le tems, le ton, le regard, le geste, la circonstance, rien ne m'échappe. Alors sur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a pensé, & il est rare que je me trompe.

Si peu maître de mon eſprit ſeul avec moi-même, qu'on juge de ce que je dois être dans la converſation, où, pour parler à propos, il faut penſer à la fois & ſur le champ à mille choſes. La ſeule idée de tant de convenances dont je ſuis ſûr d'oublier au moins quelqu'une, ſuffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on oſe parler dans un cercle : car à chaque mot il faudroit paſſer en revue tous les gens qui ſont là, il faudroit connoître tous leurs caractères, ſavoir leurs hiſtoires, pour être ſûr de ne rien dire qui puiſſe offenſer quelqu'un. Là-deſſus ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage : ſachant mieux ce qu'il faut taire, ils ſont plus ſurs de ce qu'ils diſent : encore leur échappe-t-il ſouvent des balourdiſes. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues ! il lui eſt preſque impoſſible de parler une minute impunément. Dans le tête-à-tête il y a un autre inconvénient que je trouve pire ; la néceſſité de parler toujours. Quand on vous parle, il faut répondre, & ſi l'on ne dit mot, il faut relever la converſation. Cette inſupportable contrainte m'eût ſeule dégoûté de la ſociété. Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'obligation de parler ſur le champ & toujours. Je ne ſais ſi ceci tient à ma

mortelle averſion pour tout aſſujettiſſement; mais c'eſt aſſez qu'il faille abſolument que je parle pour que je diſe une ſottiſe infailliblement.

Ce qu'il y a de plus fatal eſt qu'au lieu de ſavoir me taire quand je n'ai rien à dire, c'eſt alors que pour payer plutôt ma dette j'ai la fureur de vouloir parler. Je me hâte de balbutier promptement des paroles ſans idées, trop heureux quand elles ne ſignifient rien du tout. En voulant vaincre ou cacher mon ineptie, je manque rarement de la montrer.

Je crois que voilà de quoi faire aſſez comprendre comment n'étant pas un ſot, j'ai cependant ſouvent paſſé pour l'être, même chez des gens en état de bien juger: d'autant plus malheureux que ma phyſionomie & mes yeux promettent davantage, & que cette attente fruſtrée rend plus choquante aux autres ma ſtupidité. Ce détail qu'une occaſion particuliere a fait naître n'eſt pas inutile à ce qui doit ſuivre. Il contient la clef de bien des choſes extraordinaires qu'on m'a vu faire, & qu'on attribue à une humeur ſauvage que je n'ai point. J'aimerois la ſociété comme un autre, ſi je n'étois ſûr de m'y montrer non-ſeulement à mon déſavantage, mais tout autre que je ne ſuis. Le parti que j'ai pris d'écrire & de

me cacher eſt préciſément celui qui me convenoit. Moi préſent on n'auroit jamais ſu ce que je valois, on ne l'auroit pas ſoupçonné même ; & c'eſt ce qui eſt arrivé à Madame *Dupin*, quoique femme d'eſprit, & quoique j'aye vécu dans ſa maiſon pluſieurs années. Elle me l'a dit bien des fois elle-même depuis ce tems-là. Au reſte tout ceci ſouffre de certaines exceptions, & j'y reviendrai dans la ſuite.

La meſure de mes talens ainſi fixée, l'état qui me convenoit ainſi déſigné, il ne fut plus queſtion pour la ſeconde fois que de remplir ma vocation. La difficulté fut que je n'avois pas fait mes études, & que je ne ſavois pas même aſſez de latin pour être prêtre. Madame de *Warens* imagina de me faire inſtruire pendant quelque tems. Elle en parla au ſupérieur ; c'étoit un lazariſte appellé M. *Gros*, bon petit homme à moitié borgne, maigre, griſon, le plus ſpirituel & le moins pédant lazariſte que j'aye connu; ce qui n'eſt pas beaucoup dire, à la vérité.

Il venoit quelquefois chez Maman qui l'accueilloit, le careſſoit, l'agaçoit même, & ſe faiſoit quelquefois lacer par lui, emploi dont il ſe chargeoit aſſez volontiers. Tandis qu'il étoit en fonction, elle

couroit par la chambre de coté & d'autre, faiſant tantôt ceci tantôt cela. Tiré par le lacet Monſieur le Supérieur ſuivoit en grondant, & diſant à tout moment, mais Madame, tenez-vous donc. Cela faiſoit un ſujet aſſez pittoreſque.

M. *Gros* ſe prèta de bon cœur au projet de Maman. Il ſe contenta d'une penſion très-modique & ſe chargea de l'inſtruction. Il ne fut queſtion que du conſentement de l'Evèque, qui non-ſeulement l'accorda, mais qui voulut payer la penſion. Il permit auſſi que je reſtaſſe en habit laïque, juſqu'à ce qu'on pût juger par un eſſai du ſuccès qu'on devoit eſpérer.

Quel changement! Il fallut m'y ſoumetttre. J'allai au ſéminaire comme j'aurois été au ſupplice. La triſte maiſon qu'un ſéminaire, ſur-tout pour qui ſort de celle d'une aimable femme! J'y portai un ſeul livre que j'avois prié Maman de me prêter, & qui me fut d'une grande reſſource. On ne devinera pas quelle ſorte de livre c'étoit: un livre de muſique. Parmi les talens qu'elle avoit cultivés la muſique n'avoit pas été oubliée. Elle avoit de la voix, chantoit paſſablement & jouoit un peu du clavecin. Elle avoit eu la complaiſance de me donner quelques leçons de chânt, & il fallut com-

mencer de loin, car à peine ſavois-je la muſique de nos pſeaumes. Huit ou dix leçons de femme & fort interrompues, loin de me mettre en état de ſolfier ne m'apprirent pas le quart des ſignes de la muſique. Cependant j'avois une telle paſſion pour cet art, que je voulus eſſayer de m'exercer ſeul. Le livre que j'emportai n'étoit pas même des plus faciles; c'étoient les cantates de *Clerambault*. On concevra quelle fut mon application & mon obſtination, quand je dirai que ſans connoître ni tranſpoſition ni quantité, je parvins à déchiffrer & chanter ſans faute le premier récitatif & le premier air de la cantate d'*Alphée & Aréhuſe*; & il eſt vrai que cet air eſt ſcandé ſi juſte, qu'il ne faut que réciter les vers avec leur meſure pour y mettre celle de l'air.

Il y avoit au ſéminaire un maudit lazariſte qui m'entreprit & qui me fit prendre en horreur le latin qu'il vouloit m'enſeigner. Il avoit des cheveux plats, gras & noirs, un viſage de pain d'épice, une voix de buffle, un regard de chathuant, des crins de ſanglier au lieu de barbe; ſon ſourire étoit ſardonique; ſes membres jouoient comme les poulies d'un manequin: j'ai oublié ſon odieux nom; mais ſa figure effrayante & doucereuſe m'eſt bien reſtée, & j'ai peine à

me la rappeller ſans frémir. Je crois le rencontrer encore dans les corridors, avançant gracieuſement ſon craſſeux bonnet quarré pour me faire ſigne d'entrer dans ſa chambre, plus affreuſe pour moi qu'un cachot. Qu'on juge du contraſte d'un pareil maître pour le diſciple d'un Abbé de Cour!

Si j'étois reſté deux mois à la merci de ce monſtre, je ſuis perſuadé que ma tête n'y auroit pas réſiſté. Mais le bon M. *Gros* qui apperçut que j'étois triſte, que je ne mangeois pas, que je maigriſſois, devina le ſujet de mon chagrin; cela n'étoit pas difficile. Il m'ôta des griffes de ma bête, & par un autre contraſte encore plus marqué me remit au plus doux des hommes. C'étoit un jeune abbé Faucigneran, appellé M. *Gâtier*, qui faiſoit ſon ſéminaire & qui par complaiſance par M. *Gros*, & je crois, par humanité, vouloit bien prendre ſur ſes études le tems qu'il donnoit à diriger les miennes. Je n'ai jamais vu de phyſionomie plus touchante que celle de M. *Gâtier*. Il étoit blond & ſa barbe tiroit ſur le roux. Il avoit le maintien ordinaire aux gens de ſa province, qui ſous une figure épaiſſe cachent tous beaucoup d'eſprit; mais ce qui ſe marquoit vraiment en lui étoit une ame ſenſible, affectueuſe, ai-

mante. Il y avoit dans ses grands yeux bleus un mélange de douceur, de tendresse & de tristesse, qui faisoit qu'on ne pouvoit le voir sans s'intéresser à lui. Aux regards, au ton de ce pauvre jeune homme, on eût dit qu'il prévoyoit sa destinée, & qu'il se sentoit né pour être malheureux.

Son caractere ne démentoit point sa physionomie. Plein de patience & de complaisance, il sembloit plutôt étudier avec moi que m'instruire. Il n'en falloit pas tant pour me le faire aimer, son prédécesseur avoit rendu cela très-facile. Cependant malgré tout le tems qu'il me donnoit, malgré toute la bonne volonté que nous y mettions l'un & l'autre, & quoiqu'il s'y prît très-bien, j'avançai peu en travaillant beaucoup. Il est singulier qu'avec assez de conception je n'ai jamais pu rien apprendre avec des maîtres, excepté mon pere & M. *Lambercier*. Le peu que je sais de plus, je l'ai appris seul, comme on verra ci-après. Mon esprit impatient de toute espece de joug ne peut s'asservir à la loi du moment. La crainte même de ne pas apprendre m'empêche d'être attentif. De peur d'impatienter celui qui me parle, je feins d'entendre; il va en avant & je n'entends rien. Mon esprit veut marcher

à ſon heure, il ne peut ſe ſoumettre à celle d'autrui.

Le tems des ordinations étant venu, M. *Gâtier* s'en retourna diacre dans ſa province. Il emporta mes regrets, mon attachement, ma reconnoiſſance. Je fis pour lui des vœux qui n'ont pas été plus exaucés que ceux que j'ai faits pour moi-même. Quelques années après j'appris qu'étant vicaire dans une paroiſſe il avoit fait un enfant à une fille, la ſeule dont avec un cœur très-tendre il eût jamais été amoureux. Ce fut un ſcandale effroyable dans un dioceſe adminiſtré très-ſévérement. Les Prêtres, en bonne regle, ne doivent faire des enfans qu'à des femmes mariées. Pour avoir manqué à cette loi de convenance il fut mis en priſon, diffamé, chaſſé. Je ne ſais s'il aura pu dans la ſuite rétablir ſes affaires; mais le ſentiment de ſon infortune profondément gravé dans mon cœur me revint quand j'écrivis l'Emile, & réuniſſant M. *Gâtier* avec M. *Gaime*, je fis de ces deux dignes Prêtres l'original du Vicaire Savoyard. Je me flatte que l'imitation n'a pas déshonoré ſes modeles.

Pendant que j'étois au ſéminaire, M. d'*Aubonne* fut obligé de quitter Annecy. M. *** s'aviſa de trouver mauvais qu'il fît l'amour à ſa femme. C'étoit faire

comme le chien du jardinier; car quoique Madame *** fut aimable, il vivoit fort mal avec elle, & la traitoit ſi brutalement qu'il fut queſtion de ſéparation. M. *** étoit un vilain homme, noir comme une taupe, fripon comme une chouette, & qui à force de vexations finit par ſe faire chaſſer lui-même. On dit que les Provençaux ſe vengent de leurs ennemis par des chanſons ; M. d'*Aubonne* ſe vengea du ſien par une comédie : il envoya cette piece à Madame de *Warens* qui me la fit voir. Elle me plut & me fit naître la fantaiſie d'en faire une pour eſſayer ſi j'étois en effet auſſi bête que l'auteur l'avoit prononcé : mais ce ne fut qu'à Chambéri que j'exécutai ce projet en écrivant l'*Amant de lui-même*. Ainſi quand j'ai dit dans la préface de cette piece que je l'avois écrite à dix-huit ans, j'ai menti de quelques annés.

C'eſt à-peu-près à ce tems-ci que ſe rapporte un événement peu important en lui-même, mais qui a eu pour moi des ſuites, & qui a fait du bruit dans le monde quand je l'avois oublié. Toutes les ſemaines j'avois une fois la permiſſion de ſortir ; je n'ai pas beſoin de dire quel uſage j'en faiſois. Un dimanche que j'étois chez Maman, le feu prit à un bâtiment des Cordeliers attenant à la maiſon

qu'elle occupoit. Ce bâtiment où étoit leur four étoit plein jusqu'au comble de fascines seches. Tout fut embrâsé en très-peu de tems. La maison étoit en grand péril & couverte par les flammes que le vent y portoit. On se mit en devoir de déménager en hâte & de porter les meubles dans le jardin, qui étoit vis-à-vis mes anciennes fenêtres & au-delà du ruisseau dont j'ai parlé. J'étois si troublé que je jettois indifféremment par la fenêtre tout ce qui me tomboit sous la main, jusqu'à un gros mortier de pierre qu'en tout autre tems j'aurois eu peine à soulever : j'étois prêt à y jetter de même une grande glace, si quelqu'un ne m'eût retenu. Le bon Evêque qui étoit venu voir Maman ce jour là ne resta pas non plus oisif. Il l'emmena dans le jardin où il se mit en prieres avec elle & tous ceux qui étoient là, en sorte qu'arrivant quelque tems après je vis tout le monde à genoux & m'y mis comme les autres. Durant la priere du saint homme le vent changea, mais si brusquement & si à propos, que les flammes qui couvroient la maison & entroient déjà par les fenêtres furent portées de l'autre coté de la cour, & la maison n'eut aucun mal. Deux ans après, M. de *Bernex* étant mort, les Antonins, ses anciens confre-

res commencerent à recueillir les pieces qui pouvoient servir à sa béatification. A la priere du P. *Boudet* je joignis à ces pieces une attestation du fait que je viens de rapporter, en quoi je fis bien ; mais en quoi je fis mal, ce fut de donner ce fait pour un miracle. J'avois vu l'Evêque en priere, & durant sa priere j'avois vu le vent changer, & même très-à-propos : voilà ce que je pouvois dire & certifier ; mais qu'une de ces deux choses fût la cause de l'autre, voilà ce que je ne devois pas attester, parce que je ne pouvois le savoir. Cependant autant que je puis me rappeller mes idées, alors sincérement catholique, j'étois de bonne foi. L'amour du merveilleux si naturel au cœur humain, ma vénération pour ce vertueux Prélat, l'orgueil secret d'avoir peut-être contribué moi-même au miracle, aiderent à me séduire, & ce qu'il y a de sûr est que si ce miracle eût été l'effet des plus ardentes prieres, j'aurois bien pu m'en attribuer ma part.

Plus de trente ans après, lorsque j'eus publié les *Lettres de la montagne*, M. *Fréron* déterra ce certificat, je ne sais comment, & en fit usage dans ses feuilles. Il faut avouer que la découverte étoit heureuse, & l'à-propos me parut à moi-même très-plaisant.

J'étois

J'étois destiné à être le rebut de tous les états. Quoique M. *Gâtier* eût rendu de mes progrès le compte le moins défavorable qu'il lui fût possible, on voyoit qu'ils n'étoient pas proportionnés à mon travail, & cela n'étoit pas encourageant pour me faire pousser mes études. Aussi l'Evêque & le Supérieur se rebuterent-ils, & on me rendit à Madame de *Warens* comme un sujet qui n'étoit pas même bon pour être prêtre, au reste assez bon garçon, disoit-on, & point vicieux; ce qui fit que malgré tant de préjugés rebutans sur mon compte, elle ne m'abandonna pas.

Je rapportai chez elle en triomphe son livre de musique dont j'avois tiré si bon parti. Mon air d'Alphée & Aréthuse étoit à-peu-près tout ce que j'avois appris au séminaire. Mon goût marqué pour cet art lui fit naître la pensée de me faire musicien. L'occasion étoit commode. On faisoit chez elle au moins une fois la semaine de la musique, & le maître de musique de la cathédrale qui dirigeoit ce petit concert venoit la voir très-souvent. C'étoit un Parisien nommé M. le *Maître*, bon compositeur, fort vif, fort gai, jeune encore, assez bien fait, peu d'esprit, mais au demeurant très-bon homme. Maman me fit faire sa connoissance; je

m'attachois à lui, je ne lui déplaisois pas: on parla de pension; l'on en convint. Bref, j'entrai chez lui, & j'y passai l'hiver d'autant plus agréablement que la maîtrise n'étant qu'à vingt pas de la maison de Maman, nous étions chez elle en un moment, & nous y soupions très-souvent ensemble.

On jugera bien que la vie de la maîtrise toujours chantante & gaie, avec les musiciens & les enfans de chœur, me plaisoit plus que celle du séminaire avec les peres de St. Lazare. Cependant cette vie, pour être plus libre, n'en étoit pas moins égale & réglée. J'étois fait pour aimer l'indépendance & pour n'en abuser jamais. Durant six mois entiers, je ne sortis pas une seule fois que pour aller chez Maman ou à l'église, & je n'en fus pas même tenté. Cet intervalle est un de ceux où j'ai vécu dans le plus grand calme, & que je me suis rappellés avec le plus de plaisir. Dans les situations diverses où je me suis trouvé, quelques-unes ont été marquées par un tel sentiment de bien-être, qu'en les rémémorant j'en suis affecté comme si j'y étois encore. Non-seulement je me rappelle les tems, les lieux, les personnes, mais tous les objets environnans, la température de l'air, son odeur, sa couleur, une certaine im-

preſſion locale qui ne s'eſt fait ſentir que là, & dont le ſouvenir vif m'y tranſporte de nouveau. Par exemple, tout ce qu'on répétoit à la maîtriſe, tout ce qu'on chantoit au chœur, tout ce qu'on y faiſoit, le bel & noble habit des Chanoines, les chaſubles des Prêtres, les mitres des chantres, la figure des muſiciens, un vieux charpentier boiteux qui jouoit de la contrebaſſe, un petit abbé blondin qui jouoit du violon, le lambeau de ſoutane qu'après avoir poſé ſon épée M. le *Maître* endoſſoit par-deſſus ſon habit laïque, & le beau ſurplis fin dont il en couvroit les loques pour aller au chœur: l'orgueil avec lequel j'allois tenant ma petite flûte à bec m'établir dans l'orcheſtre à la tribune, pour un petit bout de recit que M. le *Maître* avoit fait exprès pour moi: le bon dîné qui nous attendoit enſuite, le bon appétit qu'on y portoit: ce concours d'objets vivement retracé m'a cent fois charmé dans ma mémoire, autant & plus que dans la réalité. J'ai gardé toujours une affection tendre pour un certain air du *Conditor alme ſyderum* qui marche par ïambes, parce qu'un dimanche de l'Avent j'entendis de mon lit chanter cette hymne avant le jour ſur le perron de la cathédrale, ſelon un rite de cette Egliſe-là. Mlle. *Merceret* femme-de-

chambre de Maman ſavoit un peu de muſique : je n'oublierai jamais un petit mottet *afferte* que M. le Maître me fit chanter avec elle & que ſa maîtreſſe écoutoit avec tant de plaiſir. Enfin tout juſqu'à la bonne ſervante *Perrine* qui étoit ſi bonne fille & que les enfans de chœur faiſoient tant endêver, tout dans les ſouvenirs de ces tems de bonheur & d'innocence revient ſouvent me ravir & m'attriſter.

Je vivois à Annecy depuis près d'un an ſans le moindre reproche ; tout le monde étoit content de moi. Depuis mon départ de Turin je n'avois point fait de ſottiſe, & je n'en fis point tant que je fus ſous les yeux de Maman. Elle me conduiſoit, & me conduiſoit toujours bien ; mon attachement pour elle étoit devenu ma ſeule paſſion ; & ce qui prouve que ce n'étoit pas une paſſion folle, c'eſt que mon cœur formoit ma raiſon. Il eſt vrai qu'un ſeul ſentiment abſorbant pour ainſi dire toutes mes facultés, me mettoit hors d'état de rien apprendre, pas même la muſique, bien que j'y fiſſe tous mes efforts. Mais il n'y avoit point de ma faute ; la bonne volonté y étoit toute entiere, l'aſſiduité y étoit. J'étois diſtrait, rêveur, je ſoupirois ; qu'y pouvois-je faire ? Il ne manquoit à mes progrès rien qui dépendît de moi ; mais pour que je fiſſe de

nouvelles folies, il ne falloit qu'un ſujet qui vînt me les inſpirer. Ce ſujet ſe préſenta; le haſard arrangea les choſes; & comme on verra dans la ſuite, ma mauvaiſe tête en tira parti.

Un ſoir du mois de Février qu'il faiſoit bien froid, comme nous étions tous autour du feu, nous entendimes frapper à la porte de la rue. *Perrine* prend ſa lanterne, deſcend, ouvre : un jeune homme entre avec elle, monte, ſe préſente d'un air aiſé, & fait à M. le *Maître* un compliment court & bien tourné, ſe donnant pour un muſicien françois que le mauvais état de ſes finances forçoit de vicarier pour paſſer ſon chemin. A ce mot de muſicien françois le cœur treſſaillit au bon le *Maître*; il aimoit paſſionnément ſon pays & ſon art. Il accueillit le jeune paſſager, lui offrit le gîte dont il paroiſſoit avoir grand beſoin & qu'il accepta ſans beaucoup de façon. Je l'examinai tandis qu'il ſe chauffoit & qu'il jaſoit en attendant le ſoupé. Il étoit court de ſtature, mais large de quarrure; il avoit je ne ſais quoi de contrefait dans ſa taille ſans aucune difformité particuliere; c'étoit pour ainſi dire un boſſu à épaules plattes, mais je crois qu'il boitoit un peu. Il avoit un habit noir plutôt uſé que vieux, & qui tomboit par pieces, une chemiſe très-

fine & très-sale, de belles manchettes d'effilé, des guêtres dans chacune desquelles il auroit mis ses deux jambes, & pour se garantir de la neige un petit chapeau à porter sous le bras. Dans ce comique équipage il y avoit pourtant quelque chose de noble que son maintien ne démentoit pas ; sa physionomie avoit de la finesse & de l'agrément, il parloit facilement & bien, mais très-peu modestement. Tout marquoit en lui un jeune débauché qui avoit eu de l'éducation, & qui n'alloit pas gueusant comme un gueux, mais comme un fou. Il nous dit qu'il s'appelloit *Venture de Villeneuve*, qu'il venoit de Paris, qu'il s'étoit égaré dans sa route, & oubliant un peu son rôle de musicien, il ajouta qu'il alloit à Grenoble voir un parent qu'il avoit dans le parlement.

Pendant le soupé on parla de musique, & il en parla bien. Il connoissoit tous les grands virtuoses, tous les ouvrages célebres, tous les acteurs, toutes les actrices, toutes les jolies femmes, tous les grands seigneurs. Sur tout ce qu'on disoit il paroissoit au fait ; mais à peine un sujet étoit-il entamé, qu'il brouilloit l'entretien par quelque polissonnerie qui faisoit rire & oublier ce qu'on avoit dit. C'étoit un samedi ; il y avoit le lendemain

musique à la cathédrale. M. le *Maître* lui propose d'y chanter : *très-volontiers*; lui demande quelle est sa partie : *la Haute-contre*, & il parle d'autre chose. Avant d'aller à l'église, on lui offrit sa partie à prévoir ; il n'y jetta pas les yeux. Cette gasconade surprit le *Maître* : vous verrez, me dit-il à l'oreille, qu'il ne sait pas une note de musique. J'en ai grand'peur, lui répondis-je. Je les suivis très-inquiet. Quand on commença, le cœur me battit d'une terrible force ; car je m'intéressois beaucoup à lui.

J'eus bientôt de quoi me rassurer. Il chanta ses deux récits avec toute la justesse & tout le goût imaginables, & qui plus est avec une très-jolie voix. Je n'ai gueres eu de plus agréable surprise. Après la messe M. *Venture* reçut des complimens à perte de vue des chanoines & des musiciens, auxquels il répondoit en polissonnant, mais toujours avec beaucoup de grace. M. le *Maître* l'embrassa de bon cœur ; j'en fis autaut : il vit que j'étois bien aise, & cela parut lui faire plaisir.

On conviendra, je m'assure, qu'après m'être engoué de M. *Bâcle*, qui tout compté n'étoit qu'un manant, je pouvois m'engouer de M. *Venture* qui avoit de l'éducation, des talens, de l'esprit, de l'usage du monde, & qui pouvoit passer

pour un aimable débauché. C'eſt auſſi ce qui m'arriva, & ce qui ſeroit arrivé, je penſe, à tout autre jeune homme à ma place, d'autant plus facilement encore qu'il auroit eu un meilleur tact pour ſentir le mérite, & un meilleur goût pour s'y attacher : car *Venture* en avoit, ſans contredit, & il en avoit ſur-tout un bien rare à ſon âge, celui de n'être point preſſé de montrer ſon acquis. Il eſt vrai qu'il ſe vantoit de beaucoup de choſes qu'il ne ſavoit point ; mais pour celles qu'il ſavoit & qui étoient en aſſez grand nombre, il n'en diſoit rien : il attendoit l'occaſion de les montrer ; il s'en prévaloit alors ſans empreſſement, & cela faiſoit le plus grand effet. Comme il s'arrêtoit après chaque choſe ſans parler du reſte, on ne ſavoit plus quand il auroit tout montré. Badin, folâtre, inépuiſable, ſéduiſant dans la converſation, ſouriant toujours & ne riant jamais, il diſoit du ton le plus élégant les choſes les plus groſſieres & les faiſoit paſſer. Les femmes même les plus modeſtes s'étonnoient de ce qu'elles enduroient de lui. Elles avoient beau ſentir qu'il falloit ſe fâcher, elles n'en avoient pas la force. Il ne lui falloit que des filles perdues, & je ne crois pas qu'il fût fait pour avoir des bonnes fortunes, mais il étoit fait pour met-

tre un agrément infini dans la ſociété des gens qui en avoient. Il étoit difficile qu'avec tant de talens agréables, dans un pays où l'on s'y connoît & où on les aime, il reſtât borné long-tems à la ſphere des muſiciens.

Mon goût pour M. *Venture*, plus raiſonnable dans ſa cauſe, fut auſſi moins extravagant dans ſes effets, quoique plus vif & plus durable que celui que j'avois pris pour M. *Bâcle*. J'aimois à le voir, à l'entendre, tout ce qu'il faiſoit me paroiſſoit charmant, tout ce qu'il diſoit me ſembloit des oracles : mais mon engouement n'alloit point juſqu'à ne pouvoir me ſéparer de lui. J'avois à mon voiſinage un bon préſervatif contre cet excès. D'ailleurs, trouvant ſes maximes très-bonnes pour lui, je ſentois qu'elles n'étoient pas à mon uſage ; il me falloit une autre ſorte de volupté dont il n'avoit pas l'idée & dont je n'oſois même lui parler, bien ſûr qu'il ſe feroit moqué de moi. Cependant j'aurois voulu allier cet attachement avec celui qui me dominoit. J'en parlois à Maman avec tranſport ; le *Maître* lui en parloit avec éloges. Elle conſentit qu'on le lui amenât : mais cette entrevue ne réuſſit point du tout : il la trouva précieuſe ; elle le trouva libertin, & s'alarmant pour moi d'une auſſi mau-

vaiſe connoiſſance, non-ſeulement elle me défendit de le lui ramener, mais elle me peignit ſi fortement les dangers que je courois avec ce jeune homme, que je devins un peu plus circonſpect à m'y livrer, & très-heureuſement pour mes mœurs & pour ma tête, nous fumes bientôt ſéparés.

M. le *Maître* avoit les goûts de ſon art; il aimoit le vin. A table cependant il étoit ſobre; mais en travaillant dans ſon cabinet il falloit qu'il bût. Sa ſervante le ſavoit ſi bien que, ſi-tôt qu'il préparoit ſon papier pour compoſer & qu'il prenoit ſon violoncelle, ſon pot & ſon verre arrivoient l'inſtant d'apres, & le pot ſe renouvelloit de tems à autre. Sans jamais être abſolument ivre, il étoit preſque toujours pris de vin, & en vérité c'étoit dommage, car c'étoit un garçon eſſentiellement bon, & ſi gai que Maman ne l'appelloit que *petit-chat*. Malheureuſement il aimoit ſon talent, travailloit beaucoup, & buvoit de même. Cela prit ſur ſa ſanté & enfin ſur ſon humeur; il étoit quelquefois ombrageux, & facile à offenſer. Incapable de groſſiéreté, incapable de manquer à qui que ce fût, il n'a jamais dit une mauvaiſe parole, même à un de ſes enfans de chœur. Mais il ne falloit pas non plus lui manquer, & cela

étoit juſte. Le mal étoit qu'ayant peu d'eſprit il ne diſcernoit pas les tons & les caracteres, & prenoit ſouvent la mouche ſur rien.

L'ancien chapitre de Genève où jadis tant de Princes & d'Evêques ſe faiſoient honneur d'entrer, a perdu dans ſon exil ſon ancienne ſplendeur, mais il a conſervé ſa fierté. Pour pouvoir y être admis, il faut toujours être gentilhomme ou docteur de Sorbonne, & s'il eſt un orgueil pardonnable après celui qui ſe tire du mérite perſonnel, c'eſt celui qui ſe tire de la naiſſance. D'ailleurs tous les prêtres qui ont des laïques à leurs gages les traitent d'ordinaire avec aſſez de hauteur. C'eſt ainſi que les chanoines traitoient ſouvent le pauvre le *Maître*. Le chantre ſur-tout, appellé M. l'abbé de *Vidonne*, qui du reſte étoit un très-galant homme, mais trop plein de ſa nobleſſe, n'avoit pas toujours pour lui les égards que méritoient ſes talens, & l'autre n'enduroit pas volontiers ces dedains. Cette année ils eurent durant la ſemaine ſainte un démêlé plus vif qu'à l'ordinaire dans un dîné de régle que l'Evêque donnoit aux chanoines, & où le *Maître* étoit toujours invité. Le chantre lui fit quelque paſſe-droit & lui dit quelque parole dure, que celui-ci ne put digérer. Il prit

ſur le champ la réſolution de s'enfuir la nuit ſuivante, & rien ne put l'en faire démordre, quoique Madame de *Warens*, à qui il alla faire ſes adieux n'épargnât rien pour l'appaiſer. Il ne put renoncer au plaiſir de ſe venger de ſes tyrans, en les laiſſant dans l'embarras aux fêtes de Pâques, tems où l'on avoit le plus grand beſoin de lui. Mais ce qui l'embarraſſoit lui-même, étoit ſa muſique qu'il vouloit emporter, ce qui n'étoit pas facile. Elle formoit une caiſſe aſſez groſſe & fort lourde, qui ne s'emportoit pas ſous le bras.

Maman fit ce que j'aurois fait & ce que je ferois encore à ſa place. Après bien des efforts inutiles pour le retenir, le voyant réſolu de partir comme que ce fût, elle prit le parti de l'aider en tout ce qui dépendoit d'elle. J'oſe dire qu'elle le devoit. Le *Maître* s'étoit conſacré pour ainſi dire à ſon ſervice. Soit en ce qui tenoit à ſon art, ſoit en ce qui tenoit à ſes ſoins, il étoit entiérement à ſes ordres, & le cœur avec lequel il les ſuivoit donnoit à ſa complaiſance un nouveau prix. Elle ne faiſoit donc que rendre à un ami dans une occaſion eſſentielle ce qu'il faiſoit pour elle en détail depuis trois ou quatre ans; mais elle avoit une ame qui pour remplir de pareils

devoirs n'avoit pas besoin de songer que c'en étoient pour elle. Elle me fit venir, m'ordonna de suivre M. le *Maître* au moins jusqu'à Lyon, & de m'attacher à lui aussi long-tems qu'il auroit besoin de moi. Elle m'a depuis avoué que le desir de m'éloigner de *Venture* étoit entré pour beaucoup dans cet arrangement. Elle consulta Claude *Anet* son fidelle domestique pour le transport de la caisse. Il fut d'avis qu'au lieu de prendre à Annecy une bête de somme qui nous feroit infailliblement découvrir, il falloit quand il seroit nuit porter la caisse à bras jusqu'à une certaine distance, & louer ensuite un âne dans un village pour la transporter jusqu'à Seyssel, où étant sur terres de France nous n'aurions plus rien à risquer. Cet avis fut suivi : nous partimes le même soir à sept heures, & Maman, sous prétexte de payer ma dépense grossit la petite bourse du pauvre *petit-chat* d'un surcroît qui ne lui fut pas inutile. Claude *Anet*, le jardinier & moi, nous portames la caisse comme nous pûmes jusqu'au premier village, où un âne nous relaya, & la même nuit nous nous rendimes à Seyssel.

Je crois avoir déjà remarqué qu'il y a des tems où je suis si peu semblable à moi-même, qu'on me prendroit pour un

autre homme de caractere tout opposé. On en va voir un exemple. M. *Reydelet* curé de Seyssel étoit chanoine de St. Pierre, par conséquent de la connoissance de M. le *Maître*, & l'un des hommes dont il devoit le plus se cacher. Mon avis fut au contraire d'aller nous présenter à lui, & lui demander gîte sous quelque prétexte, comme si nous étions là du consentement du chapitre. Le *Maître* goûta cette idée qui rendoit sa vengeance moqueuse & plaisante. Nous allâmes donc effrontément chez M. *Reydelet*, qui nous reçut très-bien. Le *Maître* lui dit qu'il alloit à Bellay à la priere de l'Evêque diriger sa musique aux fêtes de Pâques, qu'il comptoit repasser dans peu de jours, & moi à l'appui de ce mensonge j'en enfilai cent autres si naturels que M. *Reydelet* me trouvant joli garçon, me prit en amitié & me fit mille caresses. Nous fumes bien régalés, bien couchés, M. *Reydelet* ne savoit quelle chere nous faire; & nous nous séparames les meilleurs amis du monde, avec promesse de nous arrêter plus long-tems au retour. A peine pumes-nous attendre que nous fussions seuls pour commencer nos éclats de rire, & j'avoue qu'ils me reprennent encore en y pensant; car on ne sauroit imaginer une espièglerie mieux soutenue

ni plus heureuſe. Elle nous eût égayés durant toute la route, ſi M. le *Maître* qui ne ceſſoit de boire & de battre la campagne, n'eût été attaqué deux ou trois fois d'une atteinte à laquelle il devenoit très-ſujet, & qui reſſembloit fort à l'épilepſie. Cela me jetta dans des embarras qui m'effrayerent, & dont je penſai bientôt à me tirer comme je pourrois.

Nous allames à Bellay paſſer les fêtes de Pâques comme nous l'avions dit à M. *Reydelet*; & quoique nous n'y fuſſions point attendus, nous fumes reçus du maître de muſique & accueillis de tout le monde avec grand plaiſir. M. le *Maître* avoit de la conſidération dans ſon art & la méritoit. Le maître de muſique de Bellay ſe fit honneur de ſes meilleurs ouvrages & tâcha d'obtenir l'approbation d'un ſi bon juge: car outre que le *Maître* étoit connoiſſeur, il étoit équitable, point jaloux, & point flagorneur. Il étoit ſi ſupérieur à tous ces maîtres de muſique de province, & ils le ſentoient ſi bien eux-mêmes, qu'ils le regardoient moins comme leur confrere, que comme leur chef.

Après avoir paſſé très-agréablement quatre ou cinq jours à Bellay, nous en repartimes & continuames notre route, ſans aucun accident que ceux dont je

viens de parler. Arrivés à Lyon nous fumes loger à notre Dame de pitié, & en attendant la caiſſe, qu'à la faveur d'un autre menſonge nous avions embarquée ſur le Rhône par les ſoins de notre bon patron M. *Reydelet*, M. le *Maître* alla voir ſes connoiſſances, entr'autres le Pere *Caton*, cordelier, dont il ſera parlé dans la ſuite, & l'abbé *Dortan* comte de Lyon. L'un & l'autre le reçurent bien, mais ils le trahirent, comme on verra tout-à-l'heure; ſon bonheur s'étoit épuiſé chez M. *Reydelet*.

Deux jours après notre arrivée à Lyon, comme nous paſſions dans une petite rue non loin de notre auberge, le *Maître* fût ſurpris d'une de ſes atteintes, & celle-là fut ſi violente que j'en fus ſaiſi d'effroi. Je fis des cris, appellai du ſecours, nommai ſon auberge & ſuppliai qu'on l'y fit porter; puis tandis qu'on s'aſſembloit & s'empreſſoit autour d'un homme tombé ſans ſentiment & écumant au milieu de la rue, il fut délaiſſé du ſeul ami ſur lequel il eût dû compter. Je pris l'inſtant où perſonne ne ſongeoit à moi; je tournai le coin de la rue & je diſparus. Graces au Ciel j'ai fini ce troiſieme aveu pénible; s'il m'en reſtoit beaucoup de pareils à faire, j'abandonnerois le travail que j'ai commencé.

De tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, il en est resté quelques traces dans les lieux où j'ai vécu ; mais ce que j'ai à dire dans le livre suivant est presque entiérement ignoré. Ce sont les plus grandes extravagances de ma vie, & il est heureux qu'elles n'aient pas plus mal fini. Mais ma tête montée au ton d'un instrument étranger étoit hors de son diapason ; elle y revint d'elle-même, & alors je cessai mes folies, ou du moins j'en fis de plus accordantes à mon naturel. Cette époque de ma jeunesse est celle dont j'ai l'idée la plus confuse. Rien presque ne s'y est passé d'assez intéressant à mon cœur pour m'en retracer vivement le souvenir, & il est difficile que dans tant d'allées & venues, dans tant de déplacemens successifs, je ne fasse pas quelques transpositions de tems ou de lieu. J'écris absolument de mémoire, sans monumens, sans matériaux qui puissent me la rappeller. Il y a des événemens de ma vie qui me sont aussi présens que s'ils venoient d'arriver ; mais il y a des lacunes & des vides que je ne peux remplir qu'à l'aide de récits aussi confus que le souvenir qui m'en est resté. J'ai donc pu faire des erreurs quelquefois & j'en pourrai faire encore sur des bagatelles, jusqu'au tems où j'ai de moi des renseignemens plus surs ;

mais en ce qui importe vraiment au ſujet je ſuis aſſuré d'etre exact & fidele, comme je tâcherai toujours de l'etre en tout : voila ſur quoi l'on peut compter.

Si-tôt que j'eus quitté M. le *Maître* ma réſolution fut priſe, & je repartis pour Annecy. La cauſe & le myſtere de notre départ m'avoit donné un grand intérêt pour la ſureté de notre retraite ; & cet intérêt m'occupant tout entier avoit fait diverſion durant quelques jours à celui qui me rappelloit en arriere : mais dès que la ſécurité me laiſſa plus tranquille, le ſentiment dominant reprit ſa place. Rien ne me flattoit, rien ne me tentoit, je n'avois de deſir pour rien que pour retourner auprès de Maman. La tendreſſe & la vérité de mon attachement pour elle avoit déraciné de mon cœur tous les projets imaginaires, toutes les folies de l'ambition. Je ne voyois plus d'autre bonheur que celui de vivre auprès d'elle, & je ne faiſois pas un pas ſans ſentir que je m'éloignois de ce bonheur. J'y revins donc auſſi-tôt que cela me fut poſſible. Mon retour fut ſi prompt & mon eſprit ſi diſtrait que, quoique je me rappelle avec tant de plaiſir tous mes autres voyages, je n'ai pas le moindre ſouvenir de celui-là. Je ne m'en rappelle rien du tout, ſinon mon départ

de Lyon & mon arrivée à Annecy. Qu'on juge ſur-tout ſi cette derniere époque a dû ſortir de ma mémoire ! en arrivant je ne trouvai plus Madame de *Warens :* elle étoit partie pour Paris.

Je n'ai jamais bien ſu le ſecret de ce voyage. Elle me l'auroit dit, j'en ſuis très-ſûr, ſi je l'en avois preſſée ; mais jamais homme ne fut moins curieux que moi du ſecret de ſes amis. Mon cœur uniquement occupé du préſent en remplit toute ſa capacité, tout ſon eſpace, & hors les plaiſirs paſſés qui ſont déſormais mes uniques jouiſſances, il n'y reſte pas un coin de vide pour ce qui n'eſt plus. Tout ce que j'ai cru d'entrevoir dans le peu qu'elle m'en a dit, eſt que dans la révolution cauſée à Turin par l'abdication du roi de Sardaigne, elle craignit d'etre oubliée, & voulut, à la faveur des intrigues de M. d'*Aubonne*, chercher le même avantage à la Cour de France, où elle m'a ſouvent dit qu'elle l'eût préféré, parce que la multitude des grandes affaires fait qu'on n'y eſt pas ſi déſagréablement ſurveillé. Si cela eſt, il eſt bien étonnant qu'à ſon retour on ne lui ait pas fait plus mauvais viſage, & qu'elle ait toujours joui de ſa penſion ſans aucune interruption. Bien des gens ont cru qu'elle avoit été chargée de quelque com-

miſſion ſecrete, ſoit de la part de l'Evêque qui avoit alors des affaires à la Cour de France, où il fut lui-même obligé d'aller, ſoit de la part de quelqu'un plus puiſſant encore, qui ſut lui ménager un heureux retour. Ce qu'il y a de ſûr, ſi cela eſt, eſt que l'ambaſſadrice n'étoit pas mal choiſie, & que, jeune & belle encore, elle avoit tous les talens néceſſaires pour ſe bien tirer d'une négociation.

Fin du troiſieme Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE QUATRIEME.

J'ARRIVE & je ne la trouve plus. Qu'on juge de ma ſurpriſe & de ma douleur ! C'eſt alors que le regret d'avoir lâchement abandonné M. le *Maître* commença de ſe faire ſentir. Il fut plus vif encore quand j'appris le malheur qui lui étoit arrivé. Sa caiſſe de muſique, qui contenoit toute ſa fortune, cette précieuſe caiſſe ſauvée avec tant de fatigue avoit été ſaiſie en arrivant à Lyon par les ſoins du comte *Dortan*, à qui le chapitre avoit fait écrire pour le prévenir de cet enlevement furtif. Le *Maître* avoit en vain réclamé ſon bien, ſon gagne-pain, le travail de toute ſa vie. La propriété de cette caiſſe étoit tout au moins ſujette à litige ; il n'y en eut point. L'affaire fut

décidée à l'inſtant même par la loi du plus fort, & le pauvre le *Maître* perdit ainſi le fruit de ſes talens, l'ouvrage de ſa jeuneſſe, & la reſſource de ſes vieux jours.

Il ne manqua rien au coup que je reçus pour le rendre accablant. Mais j'étois dans un âge où les grands chagrins ont peu de priſe, & je me forgeai bientôt des conſolations. Je comptois avoir dans peu des nouvelles de Madame de *Warens*, quoique je ne ſuſſe pas ſon adreſſe, & qu'elle ignorât que j'étois de retour; & quant à ma déſertion, tout bien compté, je ne la trouvois pas ſi coupable. J'avois été utile à M. le *Maître* dans ſa retraite; c'étoit le ſeul ſervice qui dépendît de moi. Si j'étois reſté avec lui en France je ne l'aurois pas guéri de ſon mal, je n'aurois pas ſauvé ſa caiſſe, je n'aurois fait que doubler ſa dépenſe, ſans lui pouvoir être bon à rien. Voilà comment alors je voyois la choſe; je la vois autrement aujourd'hui. Ce n'eſt pas quand une vilaine action vient d'être faite qu'elle nous tourmente, c'eſt quand long-tems après on ſe la rappelle; car le ſouvenir ne s'en éteint point.

Le ſeul parti que j'avois à prendre pour avoir des nouvelles de Maman, étoit d'en attendre: car où l'aller chercher à Paris,

& avec quoi faire le voyage ? Il n'y avoit point de lieu plus sûr qu'Annecy pour savoir tôt ou tard où elle étoit. J'y restai donc. Mais je me conduisis assez mal. Je n'allai point voir l'Evêque qui m'avoit protégé & qui me pouvoit protéger encore. Je n'avois plus ma patronne auprès de lui & je craignois les réprimandes sur notre évasion. J'allai moins encore au séminaire. M. *Gros* n'y étoit plus. Je ne vis personne de ma connoissance : j'aurois pourtant bien voulu aller voir Madame l'Intendante, mais je n'osai jamais. Je fis plus mal que tout cela. Je retrouvai M. *Venture*, auquel malgré mon enthousiasme je n'avois pas même pensé depuis mon départ. Je le retrouvai brillant & fêté dans tout Annecy ; les Dames se l'arrachoient. Ce succès acheva de me tourner la tête. Je ne vis plus rien que M. *Venture*, & il me fit presque oublier Madame de *Warens*. Pour profiter de ses leçons plus à mon aise, je lui proposai de partager avec moi son gîte ; il y consentit. Il étoit logé chez un Cordonnier, plaisant & bouffon personnage qui dans son patois n'appelloit pas sa femme autrement que *salopiere*, nom qu'elle méritoit assez. Il avoit avec elle des prises que *Venture* avoit soin de faire durer en paroissant vouloir faire le contraire. Il leur

disoit d'un ton froid & dans son accent provençal des mots qui faisoient le plus grand effet; c'étoient des scenes à pâmer de rire. Les matinées se passoient ainsi sans qu'on y songeât. A deux ou trois heures nous mangions un morceau. *Venture* s'en alloit dans ses sociétés où il soupoit, & moi j'allois me promener seul, méditant sur son grand mérite, admirant, convoitant ses rares talens, & maudissant ma maussade étoile qui ne m'appelloit point à cette heureuse vie. Eh que je m'y connoissois mal! la mienne eût été cent fois plus charmante si j'avois été moins bête & si j'en avois su mieux jouir.

Madame de *Warens* n'avoit emmené qu'*Anet* avec elle; elle avoit laissé *Merceret*, sa femme-de-chambre dont j'ai parlé. Je la trouvai occupant encore l'appartement de sa maîtresse. Mademoiselle *Merceret* étoit une fille un peu plus âgée que moi, non pas jolie, mais assez agréable, une bonne fribourgeoise sans malice, & à qui je n'ai connu d'autre défaut que d'être quelquefois un peu mutine avec sa maîtresse. Je l'allois voir assez souvent; c'étoit une ancienne connoissance, & sa vue m'en rappelloit une plus chere qui me la faisoit aimer. Elle avoit plusieurs amies, entr'autres une Mademoiselle

moiſelle *Giraud* genevoiſe, qui pour mes péchés s'aviſa de prendre du goût pour moi. Elle preſſoit toujours *Merceret* de m'amener chez elle; je m'y laiſſois mener parce que j'aimois aſſez *Merceret*, & qu'il y avoit là d'autres jeunes perſonnes que je voyois volontiers. Pour Mademoiſelle *Giraud* qui me faiſoit toutes ſortes d'agaceries, on ne peut rien ajouter à l'averſion que j'avois pour elle. Quand elle approchoit de mon viſage ſon muſeau ſec & noir barbouillé de tabac d'Eſpagne, j'avois peine à m'abſtenir d'y cracher. Mais je prenois patience; à cela près, je me plaiſois fort au milieu de toutes ces filles, & ſoit pour faire leur cour à Mademoiſelle *Giraud*, ſoit pour moi-même, toutes me fêtoient à l'envi. Je ne voyois à tout cela que de l'amitié. J'ai penſé depuis qu'il n'eût tenu qu'à moi d'y voir davantage: mais je ne m'en aviſois pas, je n'y penſois pas.

D'ailleurs des couturieres, des filles-de-chambre, de petites marchandes ne me tentoient gueres. Il me falloit des Demoiſelles. Chacun a ſes fantaiſies, ç'a toujours été la mienne, & je ne penſe pas comme Horace ſur ce point-là. Ce n'eſt pourtant pas du tout la vanité de l'état & du rang qui m'attire; c'eſt un teint mieux conſervé, de plus belles mains,

une parure plus gracieuſe, un air de délicateſſe & de propreté ſur toute la perſonne, plus de goût dans la maniere de ſe mettre & de s'exprimer, une robe plus fine & mieux faite, une chauſſure plus mignonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajuſtés. Je préférerois toujours la moins jolie ayant plus de tout cela. Je trouve moi-même cette préférence très-ridicule; mais mon cœur la donne malgré moi.

Hé bien cet avantage ſe préſentoit encore, & il ne tint encore qu'à moi d'en profiter. Que j'aime à tomber de tems en tems ſur les momens agréables de ma jeuneſſe! Ils m'étoient ſi doux; ils ont été ſi courts, ſi rares, & je les ai goûtés à ſi bon marché! Ah! leur ſeul ſouvenir rend encore à mon cœur une volupté pure dont j'ai beſoin pour ranimer mon courage, & ſoutenir les ennuis du reſte de mes ans.

L'aurore un matin me parut ſi belle que m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le ſoleil. Je goûtai ce plaiſir dans tout ſon charme; c'étoit la ſemaine après la St. Jean. La terre dans ſa plus grande parure étoit couverte d'herbe & de fleurs; les roſſignols preſque à la fin de leur ramage ſembloient ſe plaire à le ren-

forcer : tous les oiſeaux faiſant en concert leurs adieux au printems, chantoient la naiſſance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, & qu'on n'a jamais vus dans le triſte ſol où j'habite aujourd'hui.

Je m'étois inſenſiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentoit, & je me promenois ſous des ombrages dans un vallon le long d'un ruiſſeau. J'entends derriere moi des pas de chevaux & des voix de filles qui ſembloient embarraſſées, mais qui n'en rioient pas de moins bon cœur. Je me retourne, on m'appelle par mon nom, j'approche, je trouve deux jeunes perſonnes de ma connoiſſance, Mlle. de G*** & Mlle. *Galley*, qui n'étant pas d'excellentes cavalieres ne ſavoient comment forcer leurs chevaux à paſſer le ruiſſeau. Mlle. de G*** étoit une jeune Bernoiſe fort aimable, qui par quelque folie de ſon âge ayant été jettée hors de ſon pays, avoit imité Madame de *Warens*, chez qui je l'avois vue quelquefois ; mais n'ayant pas eu une penſion comme elle, elle avoit été trop heureuſe de s'attacher à Mademoiſelle *Galley*, qui l'ayant priſe en amitié, avoit engagé ſa mere à la lui donner pour compagne, juſqu'à ce qu'on la pût placer de quelque façon. Mademoiſelle *Galley*, d'un an plus

jeune qu'elle, étoit encore plus jolie; elle avoit je ne ſais quoi de plus délicat, de plus fin; elle étoit en même tems très-mignonne & très-formée, ce qui eſt pour une fille le plus beau moment. Toutes deux s'aimoient tendrement, & leur bon caractere à l'une & à l'autre ne pouvoit qu'entretenir long-tems cette union, ſi quelque amant ne venoit pas la déranger. Elles me dirent qu'elles alloient à Toune, vieux château appartenant à Madame *Galley*; elles implorent mon ſecours pour faire paſſer leurs chevaux, n'en pouvant venir à bout elles ſeules; je voulus fouetter les chevaux, mais elles craignoient pour moi les ruades, & pour elles les haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient: je pris par la bride le cheval de Mademoiſelle *Galley*, puis le tirant après moi, je traverſai le ruiſſeau ayant de l'eau juſqu'à mi-jambes, & l'autre cheval ſuivit ſans difficulté. Cela fait, je voulus ſaluer ces Demoiſelles & m'en aller comme un benêt: elles ſe dirent quelques mots tout bas, & Mademoiſelle *G**** s'adreſſant à moi, non pas, non pas, me dit-elle, on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre ſervice, & nous devons en conſcience avoir ſoin de vous ſécher: il faut, s'il vous

plaît, venir avec nous, nous vous arrêtons prisonnier. Le cœur me battoit, je regardois Mademoiselle *Galley* : oui, oui, ajouta-t-elle en riant de ma mine effarée, prisonnier de guerre ; montez en croupe derriere elle, nous voulons rendre compte de vous. Mais, Mademoiselle, je n'ai point l'honneur d'être connu de Madame votre mere ; que dira-t-elle en me voyant arriver ? Sa mere, reprit Mademoiselle de *G****, n'est pas à Toune, nous sommes seules, nous revenons ce soir, & vous reviendrez avec nous.

L'effet de l'électricité n'est pas plus prompt que celui que ces mots firent sur moi. En m'élançant sur le cheval de Mademoiselle de *G**** je tremblois de joie, & quand il fallut l'embrasser pour me tenir, le cœur me battoit si fort qu'elle s'en apperçut ; elle me dit que le sien lui battoit aussi par la frayeur de tomber ; c'étoit presque dans ma posture une invitation de vérifier la chose ; je n'osai jamais, & durant tout le trajet mes deux bras lui servirent de ceinture, très-serrée, à la vérité, mais sans se déplacer un moment. Telle femme qui lira ceci me souffletteroit volontiers, & n'auroit pas tort.

La gaîté du voyage & le babil de ces filles aiguiserent tellement le mien, que

jusqu'au soir, & tant que nous fumes ensemble, nous ne déparlames pas un moment. Elles m'avoient mis si bien à mon aise, que ma langue parloit autant que mes yeux, quoiqu'elle ne dit pas les mêmes choses. Quelques instans seulement, quand je me trouvois tête-à-tête avec l'une ou l'autre, l'entretien s'embarrassoit un peu; mais l'absente revenoit bien vite, & ne nous laissoit pas le tems d'éclaircir cet embarras.

Arrivés à Toune, & moi bien séché, nous déjeûnames. Ensuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le diné. Les deux Demoiselles tout en cuisinant, baisoient de tems en tems les enfans de la grangere, & le pauvre marmiton regardoit faire en rongeant son frein. On avoit envoyé des provisions de la ville, & il y avoit de quoi faire un très-bon diné, sur-tout en friandises; mais malheureusement on avoit oublié du vin. Cet oubli n'étoit pas étonnant pour des filles qui n'en buvoient gueres; mais j'en fus fâché, car j'avois un peu compté sur ce secours pour m'enhardir. Elles en furent fâchées aussi, par la même raison peut-être, mais je n'en crois rien. Leur gaîté vive & charmante étoit l'innocence même, & d'ailleurs qu'eussent-elles fait de moi entr'elles deux? Elles envoye-

rent chercher du vin par-tout aux environs; on n'en trouva point, tant les payſans de ce canton ſont ſobres & pauvres. Comme elles m'en marquoient leur chagrin, je leur dis de n'en pas être ſi fort en peine, & qu'elles n'avoient pas beſoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la ſeule galanterie que j'oſai leur dire de la journée; mais je crois que les friponnes voyoient de reſte que cette galanterie étoit une vérité.

Nous dinames dans la cuiſine de la grangere, les deux amies aſſiſes ſur des bancs aux deux cotés de la longue table, & leur hôte entr'elles deux ſur une eſcabelle à trois pieds. Quel dîné! quel ſouvenir plein de charmes! Comment pouvant à ſi peu de frais goûter des plaiſirs ſi purs & ſi vrais, vouloir en rechercher d'autres? Jamais ſoupé des petites maiſons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas ſeulement pour la gaîté, pour la douce joie; mais je dis pour la ſenſualité.

Après le dîné, nous fimes une économie. Au lieu de prendre le café qui nous reſtoit du déjeûné, nous le gardames pour le goûté avec de la crême & des gâteaux qu'elles avoient apportés, & pour tenir notre appétit en haleine, nous allames dans le verger achever notre

deſſert avec des ceriſes. Je montai ſur l'arbre & je leur en jettois des bouquets dont elles me rendoient les noyaux à travers les branches. Une fois Mademoiſelle *Galley* avançant ſon tablier & reculant la tête, ſe préſentoit ſi bien, & je viſai ſi juſte, que je lui fis tomber un bouquet dans le ſein ; & de rire. Je me diſois en moi-même : que mes levres ne ſont-elles des ceriſes ! comme je les leur jetterois ainſi de bon cœur !

La journée ſe paſſa de cette ſorte à folâtrer avec la plus grande liberté, & toujours avec la plus grande décence. Pas un ſeul mot équivoque, pas une ſeule plaiſanterie haſardée ; & cette décence nous ne nous l'impoſions point du tout, elle venoit toute ſeule, nous prenions le ton que nous donnoient nos cœurs. Enfin ma modeſtie, d'autres diront ma ſottiſe, fut telle que la plus grande privauté qui m'échappa fut de baiſer une ſeule fois la main de Mademoiſelle *Galley*. Il eſt vrai que la circonſtance donnoit du prix à cette légere faveur. Nous étions ſeuls, je reſpirois avec embarras, elle avoit les yeux baiſſés. Ma bouche, au lieu de trouver des paroles, s'aviſa de ſe coller ſur ſa main, qu'elle retira doucement après qu'elle fut baiſée, en me regardant d'un air

qui n'étoit point irrité. Je ne ſais ce que j'aurois pu lui dire : ſon amie entra, & me parut laide en ce moment.

Enfin elles ſe ſouvinrent qu'il ne falloit pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous reſtoit que le tems qu'il falloit pour arriver de jour, & nous nous hâtames de partir, en nous diſtribuant comme nous étions venus. Si j'avois oſé, j'aurois tranſpoſé cet ordre ; car le regard de Mademoiſelle *Galley* m'avoit vivement ému le cœur ; mais je n'oſai rien dire, & ce n'étoit pas à elle de le propoſer. En marchant, nous diſions que la journée avoit tort de finir ; mais loin de nous plaindre qu'elle eût été courte, nous trouvames que nous avions eu le ſecret de la faire longue par tous les amuſemens dont nous avions ſu la remplir.

Je les quittai à-peu-près au même endroit où elles m'avoient pris. Avec quel regret nous nous ſéparames ! Avec quel plaiſir nous projettames de nous revoir ! Douze heures paſſées enſemble nous valoient des ſiecles de familiarité. Le doux ſouvenir de cette journée ne coûtoit rien à ces aimables filles ; la tendre union qui régnoit entre nous trois valoit des plaiſirs plus vifs, & n'eût pu ſubſiſter avec eux : nous nous aimions ſans myſtere &

ſans honte, & nous voulions nous aimer toujours ainſi. L'innocence des mœurs a ſa volupté qui vaut bien l'autre, parce qu'elle n'a point d'intervalles & qu'elle agit continuellement. Pour moi, je ſais que la mémoire d'un ſi beau jour me touche plus, me charme plus, me revient plus au cœur, que celle d'aucuns plaiſirs que j'aye goûtés en ma vie. Je ne ſavois pas trop bien ce que je voulois à ces deux charmantes perſonnes, mais elles m'intéreſſoient beaucoup toutes deux. Je ne dis pas que ſi j'euſſe été le maître de mes arrangemens, mon cœur ſe ſeroit partagé; j'y ſentois un peu de préférence. J'aurois fait mon bonheur d'avoir pour maîtreſſe Mademoiſelle de *G****, mais à choix je crois que je l'aurois mieux aimée pour confidente. Quoi qu'il en ſoit, il me ſembloit en les quittant que je ne pourrois plus vivre ſans l'une & ſans l'autre. Qui m'eût dit que je ne les reverrois de ma vie, & que là finiroient nos éphémeres amours?

Ceux qui liront ceci ne manqueront pas de rire de mes aventures galantes, en remarquant qu'après beaucoup de préliminaires, les plus avancées finiſſent par baiſer la main. O mes lecteurs, ne vous y trompez pas! J'ai peut-être eu plus de plaiſir dans mes amours en finiſ-

ſant par cette main baiſée, que vous n'en aurez jamais dans les vôtres en commençant tout au moins par-là.

Venture qui s'étoit couché fort tard la veille, rentra peu de tems après moi. Pour cette fois je ne le vis pas avec le même plaiſir qu'à l'ordinaire, & je me gardai de lui dire comment j'avois paſſé ma journée. Ces Demoiſelles m'avoient parlé de lui avec peu d'eſtime, & m'avoient paru mécontentes de me ſavoir en ſi mauvaiſes mains; cela lui fit tort dans mon eſprit: d'ailleurs tout ce qui me diſtraiſoit d'elles ne pouvoit que m'être déſagréable. Cependant il me rappella bientôt à lui & à moi en me parlant de ma ſituation. Elle étoit trop critique pour pouvoir durer. Quoique je dépenſaſſe très-peu de choſe, mon petit pécule achevoit de s'épuiſer; j'étois ſans reſſource. Point de nouvelles de Maman; e ne ſavois que devenir, & je ſentois un cruel ſerrement de cœur de voir l'ami de Mademoiſelle *Galley* réduit à l'aumône.

Venture me dit qu'il avoit parlé de moi à Monſieur le Juge-Mage, qu'il vouloit m'y mener dîner le lendemain, que c'étoit un homme en état de me rendre ſervice par ſes amis, d'ailleurs bonne connoiſſance à faire, un homme d'eſprit & de lettres, d'un commerce fort agréa-

ble, qui avoit des talens & qui les aimoit ; puis mêlant à son ordinaire aux choses les plus sérieuses la plus mince frivolité, il me fit voir un joli couplet venu de Paris, sur un air d'un opéra de *Mouret* qu'on jouoit alors. Ce couplet avoit plû si fort à Monsieur *Simon*, (c'étoit le nom du Juge-Mage), qu'il vouloit en faire un autre en réponse sur le même air : il avoit dit à *Venture* d'en faire aussi un, & la folie prit à celui-ci de m'en faire faire un troisieme, afin, disoit-il, qu'on vît les couplets arriver le lendemain comme les brancards du Roman comique.

La nuit ne pouvant dormir, je fis comme je pus mon couplet ; pour les premiers vers que j'eusse faits ils étoient passables, meilleurs même, ou du moins faits avec plus de goût qu'ils n'auroient été la veille, le sujet roulant sur une situation fort tendre, à laquelle mon cœur étoit déjà tout disposé. Je montrai le matin mon couplet à *Venture*, qui le trouvant joli le mit dans sa poche, sans me dire s'il avoit fait le sien. Nous allames dîner chez Monsieur *Simon*, qui nous reçut bien. La conversation fut agréable ; elle ne pouvoit manquer de l'être entre deux hommes d'esprit à qui la lecture avoit profité. Pour

moi, je faiſois mon rôle; j'écoutois & je me taiſois. Ils ne parlerent de couplet ni l'un ni l'autre; je n'en parlai point non plus, & jamais, que je ſache, il n'a été queſtion du mien.

Monſieur *Simon* parut content de mon maintien: c'eſt à-peu-près tout ce qu'il vit de moi dans cette entrevue. Il m'avoit déjà vu pluſieurs fois chez Madame de *Warens*, ſans faire une grande attention à moi. Ainſi c'eſt depuis ce dîné que je puis dater ſa connoiſſance, qui ne me ſervit de rien pour l'objet qui me l'avoit fait faire, mais dont je tirai dans la ſuite d'autres avantages qui me font rappeller ſa mémoire avec plaiſir.

J'aurois tort de ne pas parler de ſa figure, que, ſur ſa qualité de Magiſtrat, & ſur le bel eſprit dont il ſe piquoit, on n'imagineroit pas ſi je n'en diſois rien. M. le Juge-Mage *Simon* n'avoit aſſurément pas deux pieds de haut. Ses jambes droites, menues & même aſſez longues, l'auroient agrandi ſi elles euſſent été verticales; mais elles poſoient de biais comme celles d'un compas très-ouvert. Son corps étoit non-ſeulement court, mais mince, & en tout ſens d'une petiteſſe inconcevable. Il devoit paroître une ſauterelle quand il étoit nud. Sa tête, de grandeur naturelle avec un viſage bien formé,

l'air noble, d'assez beaux yeux, sembloit une tête postiche qu'on auroit plantée sur un moignon. Il eût pu s'exempter de faire de la dépense en parure; car sa grande perruque seule l'habilloit parfaitement de pied en cap.

Il avoit deux voix toutes différentes qui s'entremêloient sans cesse dans sa conversation, avec un contraste d'abord très-plaisant, mais bientôt très-désagréable. L'une étoit grave & sonore; c'étoit, si j'ose ainsi parler, la voix de sa tête. L'autre, claire, aiguë & perçante, étoit la voix de son corps. Quand il s'écoutoit beaucoup, qu'il parloit très-posément, qu'il ménageoit son haleine, il pouvoit parler toujours de sa grosse voix; mais pour peu qu'il s'animât & qu'un accent plus vif vînt se présenter, cet accent devenoit comme le sifflement d'une clef, & il avoit toute la peine du monde à reprendre sa basse.

Avec la figure que je viens de peindre, & qui n'est point chargée, Monsieur *Simon* étoit galant, grand conteur de fleurettes, & poussoit jusqu'à la coquetterie le soin de son ajustement. Comme il cherchoit à prendre ses avantages, il donnoit volontiers ses audiences du matin dans son lit; car quand on voyoit sur l'oreiller une belle tête, personne n'alloit

s'imaginer que c'étoit-là tout. Cela donnoit lieu quelquefois à des ſcènes dont je ſuis ſûr que tout Annecy ſe ſouvient encore.

Un matin qu'il attendoit dans ce lit ou plutôt ſur ce lit les plaideurs, en belle coiffe de nuit bien fine & bien blanche, ornée de deux groſſes bouffettes de ruban couleur de roſe, un payſan arrive, heurte à la porte. La ſervante étoit ſortie. M. le Juge-Mage entendant redoubler, crie, *entrez*: & cela, comme dit un peu trop fort, partit de ſa voix aiguë. L'homme entre, il cherche d'où vient cette voix de femme, & voyant dans ce lit une cornette, une fontange, il veut reſſortir en faiſant à Madame de grandes excuſes. M. *Simon* ſe fâche & n'en crie que plus clair. Le payſan, confirmé dans ſon idée & ſe croyant inſulté, lui chante pouille, lui dit qu'apparemment elle n'eſt qu'une coureuſe, & que M. le Juge-Mage ne donne gueres bon exemple chez lui. Le Juge-Mage furieux & n'ayant pour toute arme que ſon pot-de-chambre, alloit le jetter à la tête de ce pauvre homme, quand ſa gouvernante arriva.

Ce petit nain ſi diſgracié dans ſon corps par la nature, en avoit été dédommagé du coté de l'eſprit: il l'avoit na-

turellement agréable, & il avoit pris soin de l'orner. Quoiqu'il fût, à ce qu'on disoit, assez bon Jurisconsulte, il n'aimoit pas son métier. Il s'étoit jetté dans la belle littérature, & il y avoit réussi. Il en avoit pris sur-tout cette brillante superficie, cette fleur qui jette de l'agrément dans le commerce, même avec les femmes. Il savoit par cœur tous les petits traits des *ana* & autres semblables: il avoit l'art de les faire valoir, en contant avec intérêt, avec mystère & comme une anecdote de la veille, ce qui s'étoit passé il y avoit soixante ans. Il savoit la musique, & chantoit agréablement de sa voix d'homme: enfin il avoit beaucoup de jolis talens pour un magistrat. A force de cajoler les Dames d'Annecy, il s'étoit mis à la mode parmi elles; elles l'avoient à leur suite comme un petit sapajou. Il prétendoit meme à des bonnes fortunes, & cela les amusoit beaucoup. Une Madame d'*Epagny* disoit que pour lui la derniere faveur étoit de baiser une femme au genou.

Comme il connoissoit les bons livres, & qu'il en parloit volontiers, sa conversation étoit non-seulement amusante, mais instructive. Dans la suite, lorsque j'eus pris du goût pour l'étude, je cultivai sa connoissance & je m'en

trouvai très-bien. J'allois quelquefois le voir de Chambery où j'étois alors. Il louoit, animoit mon émulation, & me donnoit pour mes lectures de bons avis dont j'ai souvent fait mon profit. Malheureusement dans ce corps si fluet, logeoit une ame très-sensible. Quelques années après, il eut je ne sais quelle mauvaise affaire qui le chagrina, & il en mourut. Ce fut dommage; c'étoit assurément un bon petit homme, dont on commençoit par rire, & qu'on finissoit par aimer. Quoique sa vie ait été peu liée à la mienne, comme j'ai reçu de lui des leçons utiles, j'ai cru pouvoir par reconnoissance lui consacrer un petit souvenir.

Si-tôt que je fus libre, je courus dans la rue de Mademoiselle *Galley*, me flattant de voir entrer ou sortir quelqu'un ou du moins ouvrir quelque fenêtre. Rien; pas un chat ne parut, & tout le tems que je fus là, la maison demeura aussi close que si elle n'eût point été habitée. La rue étoit petite & déserte, un homme s'y remarquoit: de tems en tems quelqu'un passoit, entroit ou sortoit au voisinage. J'étois fort embarrassé de ma figure; il me sembloit qu'on devinoit pourquoi j'étois là, & cette idée me mettoit au supplice: car j'ai toujours pré-

féré à mes plaisirs l'honneur & le repos de celles qui m'étoient cheres.

Enfin las de faire l'amant espagnol & n'ayant point de guitarre, je pris le parti d'aller écrire à Mademoiselle de *G****. J'aurois préféré d'écrire à son amie ; mais je n'osois, & il convenoit de commencer par celle à qui je devois la connoissance de l'autre & avec qui j'étois plus familier. Ma lettre faite, j'allai la porter à Mademoiselle *Giraud*, comme j'en étois convenu avec ces Demoiselles en nous séparant. Ce furent elles qui me donnerent cet expédient. Mademoiselle *Giraud* étoit contre-pointiere, & travaillant quelquefois chez Madame *Galley*, elle avoit l'entrée de sa maison. La messagere ne me parut pourtant pas trop bien choisie ; mais j'avois peur si je faisois des difficultés sur celle-là, qu'on ne m'en proposât point d'autre. De plus, je n'osai dire qu'elle vouloit travailler pour son compte. Je me sentois humilié qu'elle osât se croire pour moi du même sexe que ces Demoiselles. Enfin j'aimois mieux cet entrepôt-là que point, & je m'y tins à tout risque.

Au premier mot la *Giraud* me devina : cela n'étoit pas difficile. Quand une lettre à porter à de jeunes filles n'auroit pas parlé d'elle-même, mon air sot &

embarraſſé m'auroit ſeul décelé. On peut croire que cette commiſſion ne lui donna pas grand plaiſir à faire: elle s'en chargea toutefois & l'exécuta fidellement. Le lendemain matin je courus chez elle & j'y trouvai ma réponſe. Comme je me preſſai de ſortir pour l'aller lire & baiſer à mon aiſe! cela n'a pas beſoin d'être dit; mais ce qui en a beſoin davantage, c'eſt le parti que prit Mademoiſelle *Giraud*, & où j'ai trouvé plus de délicateſſe & de modération que je n'en aurois attendu d'elle. Ayant aſſez de bon ſens pour voir qu'avec ſes trente-ſept ans, ſes yeux de lievre, ſon nez barbouillé, ſa voix aigre & ſa peau noire, elle n'avoit pas beau jeu contre deux jeunes perſonnes pleines de graces & dans tout l'éclat de la beauté, elle ne voulut ni les trahir ni les ſervir, & aima mieux me perdre que de me ménager pour elles.

Il y avoit déjà quelque tems que la *Merceret* n'ayant aucune nouvelle de ſa maîtreſſe, ſongeoit à s'en retourner à Fribourg; elle l'y détermina tout-à-fait. Elle fit plus, elle lui fit entendre qu'il feroit bien que quelqu'un la conduisît chez ſon pere, & me propoſa. La petite *Merceret* à qui je ne déplaiſois pas non plus, trouva cette idée fort bonne à exécuter. Elles m'en parlerent dès le même

jour comme d'une affaire arrangée, & comme je ne trouvois rien qui me déplût dans cette maniere de disposer de moi, j'y consentis, regardant ce voyage comme une affaire de huit jours tout au plus. La *Giraud* qui ne pensoit pas de même arrangea tout. Il fallut bien avouer l'état de mes finances. On y pourvut: la *Merceret* se chargea de me défrayer, & pour regagner d'un coté ce qu'elle dépensoit de l'autre, à ma priere on décida qu'elle enverroit devant son petit bagage, & que nous irions à pied à petites journees. Ainsi fut fait.

Je suis fâché de faire tant de filles amoureuses de moi. Mais comme il n'y a pas de quoi être bien vain du parti que j'ai tiré de toutes ces amours-là, je crois pouvoir dire la vérité sans scrupule. La *Merceret*, plus jeune & moins déniaisée que la *Giraud*, ne m'a jamais fait des agaceries aussi vives; mais elle imitoit mes tons, mes accens, redisoit mes mots, avoit pour moi les attentions que j'aurois dû avoir pour elle, & prenoit toujours grand soin, comme elle étoit fort peureuse, que nous couchassions dans la même chambre: identité qui se borne rarement là dans un voyage, entre un garçon de vingt ans & une fille de vingt-cinq.

Elle s'y borna pourtant cette fois. Ma ſimplicité fut telle que quoique la *Merceret* ne fût pas déſagréable, il ne me vint pas même à l'eſprit durant tout le voyage, je ne dis pas la moindre tentation galante, mais même la moindre idée qui s'y rapportât, & quand cette idée me ſeroit venue, j'étois trop ſot pour en ſavoir profiter. Je n'imaginois pas comment une fille & un garçon parvenoient à coucher enſemble; je croyois qu'il falloit des ſiecles pour préparer ce terrible arrangement. Si la pauvre *Merceret* en me défrayant comptoit ſur quelque équivalent, elle en fut la dupe, & nous arrivames à Fribourg exactement comme nous étions partis d'Annecy.

En paſſant à Genève je n'allai voir perſonne, mais je fus prêt à me trouver mal ſur les ponts. Jamais je n'ai vu les murs de cette heureuſe ville, jamais je n'y ſuis entré ſans ſentir une certaine défaillance de cœur qui venoit d'un excès d'attendriſſement. En même tems que la noble image de la liberté m'élevoit l'ame, celles de l'égalité, de l'union, de la douceur des mœurs, me touchoient juſqu'aux larmes, & m'inſpiroient un vif regret d'avoir perdu tous ces biens. Dans quelle erreur j'étois, mais qu'elle étoit naturelle! Je croyois voir tout cela dans ma

patrie, parce que je le portois dans mon cœur.

Il falloit paſſer à Nion. Paſſer ſans voir mon bon pere! Si j'avois eu ce courage, j'en ſerois mort de regret. Je laiſſai la *Merceret* à l'auberge & je l'allai voir à tout riſque. Eh! que j'avois tort de le craindre! Son ame à mon abord s'ouvrit aux ſentimens paternels dont elle étoit pleine. Que de pleurs nous verſames en nous embraſſant! Il crut d'abord que je revenois à lui. Je lui fis mon hiſtoire & je lui dis ma réſolution. Il la combattit foiblement. Il me fit voir les dangers auxquels je m'expoſois, me dit que les plus courtes folies étoient les meilleures. Du reſte, il n'eut pas même la tentation de me retenir de force, & en cela je trouve qu'il eut raiſon; mais il eſt certain qu'il ne fit pas pour me ramener tout ce qu'il auroit pu faire, ſoit qu'après le pas que j'avois fait il jugeât lui-même que je n'en devois pas revenir, ſoit qu'il fût embarraſſé peut-être à ſavoir ce qu'à mon âge il pourroit faire de moi. J'ai ſu depuis qu'il eut de ma compagne de voyage une opinion bien injuſte & bien éloignée de la vérité, mais du reſte aſſez naturelle. Ma belle-mere, bonne femme, un peu mielleuſe, fit ſemblant de vouloir me retenir à ſouper. Je ne reſtai

point; mais je leur dis que je comptois m'arrêter avec eux plus long-tems au retour, & je leur laiſſai en dépôt mon petit paquet que j'avois fait venir par le bateau, & dont j'étois embarraſſé. Le lendemain je partis de bon matin, bien content d'avoir vu mon pere & d'avoir oſé faire mon devoir.

Nous arrivames heureuſement à Fribourg. Sur la fin du voyage les empreſſemens de Mademoiſelle *Merceret* diminuerent un peu. Après notre arrivée elle ne me marqua plus que de la froideur, & ſon pere, qui ne nageoit pas dans l'opulence, ne me fit pas non plus un bien grand accueil; j'allai loger au cabaret. Je les fus voir le lendemain; ils m'offrirent à dîner, je l'acceptai. Nous nous ſéparames ſans pleurs, je retournai le ſoir à ma gargotte, & je repartis le ſur-lendemain de mon arrivée, ſans trop ſavoir où j'avois deſſein d'aller.

Voilà encore une circonſtance de ma vie où la providence m'offroit préciſément ce qu'il me falloit pour couler des jours heureux. La *Merceret* étoit une très-bonne fille, point brillante, point belle, mais point laide non plus, peu vive, fort raiſonnable à quelques petites humeurs près, qui ſe paſſoient à pleurer, & qui n'avoient jamais de ſuite ora-

geuſe. Elle avoit un vrai goût pour moi; j'aurois pu l'épouſer ſans peine, & ſuivre le métier de ſon pere. Mon goût pour la muſique me l'auroit fait aimer. Je me ſerois établi à Fribourg, petite ville peu jolie, mais peuplée de très-bonnes gens. J'aurois perdu ſans doute de grands plaiſirs; mais j'aurois vécu en paix juſqu'à ma derniere heure, & je dois ſavoir mieux que perſonne qu'il n'y avoit pas à balancer ſur ce marché.

Je revins, non pas à Nion, mais à Lauſanne. Je voulois me raſſaſier de la vue de ce beau lac qu'on voit là dans ſa plus grande étendue. La plupart de mes ſecrets motifs déterminans n'ont pas été plus ſolides. Des vues éloignées ont rarement aſſez de force pour me faire agir. L'incertitude de l'avenir m'a toujours fait regarder les projets de longue exécution comme des leurres de dupe. Je me livre à l'eſpoir comme un autre, pourvu qu'il ne me coûte rien à nourrir; mais s'il faut prendre long-tems de la peine, je n'en ſuis plus. Le moindre petit plaiſir qui s'offre à ma portée me tente plus que les joies du paradis. J'excepte pourtant le plaiſir que la peine doit ſuivre: celui-là ne me tente pas, parce que je n'aime que des jouiſſances pures, & que jamais on

on n'en a de telles quand on sait qu'on s'apprête un repentir.

J'avois grand besoin d'arriver en quelque lieu que ce fût, & le plus proche étoit le mieux ; car m'étant égaré dans ma route je me trouvai le soir à Moudon, où je dépensai le peu qui me restoit, hors dix creutzer qui partirent le lendemain à la dînée, & arrivé le soir à un petit village auprès de Lausanne, j'y entrai dans un cabaret sans un sou pour payer ma couchée, & sans savoir que devenir. J'avois grand'faim ; je fis bonne contenance & je demandai à souper comme si j'eusse eu de quoi bien payer. J'allai me coucher sans songer à rien, je dormis tranquillement, & après avoir déjeûné le matin & compté avec l'hote, je voulus pour sept batz à quoi montoit ma dépense lui laisser ma veste en gage. Ce brave homme la refusa ; il me dit que graces au Ciel il n'avoit jamais dépouillé personne, qu'il ne vouloir pas commencer pour sept batz, que je gardasse ma veste & que je le payerois quand je pourrois. Je fus touché de sa bonté ; mais moins que je ne devois l'être & que je ne l'ai été depuis en y repensant. Je ne tardai gueres à lui renvoyer son argent avec des remerciemens par un homme sûr : mais quinze ans après repassant par Lausanne à mon re-

tour d'Italie, j'eus un vrai regret d'avoir oublié le nom du cabaret & de l'hote. Je l'aurois été voir. Je me ferois fait un vrai plaisir de lui rappeller sa bonne œuvre, & de lui prouver qu'elle n'avoit pas été mal placée. Des services plus importans sans doute, mais rendus avec plus d'ostentation, ne m'ont pas paru si dignes de reconnoissance que l'humanité simple & sans éclat de cet honnète homme.

En approchant de Lausanne je rèvois à la détresse où je me trouvois, aux moyens de m'en tirer sans aller montrer ma misere à ma belle-mere, & je me comparois dans ce pélerinage pédestre à mon ami *Venture* arrivant à Annecy. Je m'échauffai si bien de cette idée, que, sans songer que je n'avois ni sa gentillesse ni ses talens, je me mis en tète de faire à Lausanne le petit *Venture*, d'enseigner la musique que je ne savois pas, & de me dire de Paris où je n'avois jamais été. En conséquence de ce beau projet, comme il n'y avoit point là de maîtrise où je pusse vicarier, & que d'ailleurs je n'avois garde d'aller me fourrer parmi les gens de l'art, je commençai par m'informer d'une petite auberge où l'on pût ètre assez bien à bon marché. On m'enseigna un nommé *Perrotet*, qui tenoit des pen-

ſionnaires. Ce *Perrotet* ſe trouva être le meilleur homme du monde, & me reçut fort bien. Je lui contai mes petits menſonges comme je les avois arrangés. Il me promit de parler de moi & de tâcher de me procurer des écoliers ; il me dit qu'il ne me demanderoit de l'argent que quand j'en aurois gagné. Sa penſion étoit de cinq écus blancs; ce qui étoit peu pour la choſe, mais beaucoup pour moi. Il me conſeilla de ne me mettre d'abord qu'à la demi-penſion, qui conſiſtoit pour le diné en une bonne ſoupe & rien de plus, mais bien à ſouper le ſoir. J'y conſentis. Ce pauvre *Perrotet* me fit toutes ces avances du meilleur cœur du monde, & n'épargnoit rien pour m'être utile.

Pourquoi faut-il qu'ayant trouvé tant de bonnes gens dans ma jeuneſſe j'en trouve ſi peu dans un âge avancé? leur race eſt-elle épuiſée? Non; mais l'ordre où j'ai beſoin de les chercher aujourd'hui n'eſt plus le même où je les trouvois alors. Parmi le peuple où les grandes paſſions ne parlent que par intervalles, les ſentimens de la nature ſe font plus ſouvent entendre. Dans les états plus élevés ils ſont étouffés abſolument, & ſous le maſque du ſentiment il n'y a jamais que l'intérêt ou la vanité qui parle.

J'écrivis de Lausanne à mon pere qui m'envoya mon paquet & me marqua d'excellentes choses dont j'aurois dû mieux profiter. J'ai déjà noté des momens de délire inconcevables où je n'étois plus moi-même. En voici encore un des plus marqués. Pour comprendre à quel point la tête me tournoit alors, à quel point je m'étois pour ainsi dire venturisé, il ne faut que voir combien tout à la fois j'accumulai d'extravagances. Me voilà maître à chanter sans savoir déchiffrer un air; car quand les six mois que j'avois passés avec *le Maître* m'auroient profité, jamais ils n'auroient pu suffire; mais outre cela j'apprenois d'un maître, c'en étoit assez pour apprendre mal. Parisien de Geneve & catholique en pays protestant, je crus devoir changer mon nom ainsi que ma religion & ma patrie. Je m'approchois toujours de mon grand modele autant qu'il m'étoit possible. Il s'étoit appellé *Venture* de Villeneuve; moi, je fis l'anagramme du nom de *Rousseau* dans celui de *Vaussore*, & je m'appellai *Vaussore* de Villeneuve. *Venture* savoit la composition, quoiqu'il n'en eût rien dit; moi, sans la savoir je m'en vantai à tout le monde, & sans pouvoir noter le moindre vaudeville, je me donnai pour compositeur. Ce

n'eſt pas tout : ayant été préſenté à Monſieur de *Treytorens* profeſſeur en Droit, qui aimoit la muſique & faiſoit des concerts chez lui, je voulus lui donner un échantillon de mon talent, & je me mis à compoſer une piece pour ſon concert auſſi effrontément que ſi j'avois ſu comment m'y prendre. J'eus la conſtance de travailler pendant quinze jours à ce bel ouvrage, de le mettre au net, d'en tirer les parties & de les diſtribuer avec autant d'aſſurance que ſi c'eût été un chef-d'œuvre d'harmonie. Enfin, ce qu'on aura peine à croire, & qui eſt très-vrai, pour couronner dignement cette ſublime production, je mis à la fin un joli menuet qui couroit les rues, & que tout le monde ſe rappelle peut-être encore ſur ces paroles jadis ſi connues :

Quel caprice !
Quelle injuſtice !
Quoi, ta Clarice
Trahiroit tes feux ? &c.

Venture m'avoit appris cet air avec la baſſe ſur d'autres paroles, à l'aide deſquelles je l'avois retenu. Je mis donc à la fin de ma compoſition ce menuet & ſa baſſe en ſupprimant les paroles, & je le donnai pour être de moi, tout auſſi ré-

ſolument que ſi javois parlé à des habitans de la lune.

On s'aſſemble pour exécuter ma piece. J'explique à chacun le genre du mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties; j'étois fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou ſix minutes qui furent pour moi cinq ou ſix ſiecles. Enfin tout étant prêt, je frappe avec un beau rouleau de papier ſur mon pupitre magiſtral cinq ou ſix coups du *prenez garde à vous.* On fait ſilence, je me mets gravement à battre la meſure, on commence ..... non, depuis qu'il exiſte des opéra françois, de la vie on n'ouït un ſemblable charivari. Quoiqu'on eût pu penſer de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on ſembloit attendre. Les muſiciens étouffoient de rire; les auditeurs ouvroient de grands yeux & auroient bien voulu fermer les oreilles; mais il n'y avoit pas moyen. Mes bourreaux de ſymphoniſtes qui vouloient s'égayer racloient à percer le tympan d'un quinze-vingt. J'eus la conſtance d'aller toujours mon train, ſuant il eſt vrai à groſſes gouttes, mais retenu par la honte, n'oſant m'enfuir & tout planter là. Pour ma conſolation j'entendois autour de moi les aſſiſtans ſe dire à leur oreille ou plutôt à la mienne: l'un, il n'y a rien

là de ſupportable ; un autre, quelle muſique enragée ? un autre, quel diable de ſabat ? Pauvre *Jean-Jacques !* dans ce cruel moment tu n'eſpérois gueres qu'un jour devant le Roi de France & toute ſa Cour, tes ſons exciteroient des murmures de ſurpriſe & d'applaudiſſement, & que dans toutes les loges autour de toi les plus aimables femmes ſe diroient à demi-voix : quels ſons charmans ! quelle muſique enchantereſſe ! tous ces chants-là vont au cœur.

Mais ce qui mit tout le monde de bonne humeur, ce fut le menuet. A peine en eut-on joué quelques meſures, que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitoit ſur mon joli goût de chant ; on m'aſſuroit que ce menuet feroit parler de moi, & que je méritois d'être chanté par-tout. Je n'ai pas beſoin de dépeindre mon angoiſſe, ni d'avouer que je la méritois bien.

Le lendemain l'un de mes ſymphoniſtes appellé *Lutold* vint me voir, & fut aſſez bon homme pour ne pas me féliciter ſur mon ſuccès. Le profond ſentiment de ma ſottiſe, la honte, le regret, le déſeſpoir de l'état où j'étois réduit, l'impoſſibilité de tenir mon cœur fermé dans ſes grandes peines, me firent ouvrir à lui ; je lâchai la bonde à mes lar-

mes, & au lieu de me contenter de lui avouer mon ignorance, je lui dis tout, en lui demandant le ſecret qu'il me promit, & qu'il me garda comme on peut le croire. Dès le même ſoir tout Lauſanne ſut qui j'étois, & ce qui eſt remarquable, perſonne ne m'en fit ſemblant, pas même le bon *Perrotet*, qui pour tout cela ne ſe rebuta pas de me loger & de me nourrir.

Je vivois, mais bien triſtement. Les ſuites d'un pareil début ne firent pas pour moi de Lauſanne un ſéjour fort agréable. Les écoliers ne ſe préſentoient pas en foule; pas une ſeule écoliere, & perſonne de la ville. J'eus en tout deux ou trois gros Teutches auſſi ſtupides que j'étois ignorant, qui m'ennuyoient à mourir & qui dans mes mains ne devinrent pas de grands croque-notes. Je fus appellé dans une ſeule maiſon où un petit ſerpent de fille ſe donna le plaiſir de me montrer beaucoup de muſique dont je ne pus pas lire une note, & qu'elle eut la malice de chanter enſuite devant M. le maître pour lui montrer comment cela s'exécutoit. J'étois ſi peu en état de lire un air de premiere vue, que dans le brillant concert dont j'ai parlé, il ne me fut pas poſſible de ſuivre un moment l'exécution pour ſavoir

ſi l'on jouoit bien ce que j'avois ſous les les yeux, & que j'avois compoſé moi-même.

Au milieu de tant d'humiliations j'avois des conſolations très-douces, dans les nouvelles que je recevois de tems en tems des deux charmantes amies. J'ai toujours trouvé dans le ſexe une grande vertu conſolatrice, & rien n'adoucit plus mes afflictions dans mes diſgraces que de ſentir qu'une perſonne aimable y prend intérêt. Cette correſpondance ceſſa pourtant bientôt après, & ne fut jamais renouée; mais ce fut ma faute. En changeant de lieu je négligeai de leur donner mon adreſſe, & forcé par la néceſſité de ſonger continuellement à moi-même, je les oubliai bientôt entiérement.

Il y a long-tems que je n'ai parlé de ma pauvre Maman; mais ſi l'on croit que je l'oubliois auſſi, l'on ſe trompe fort. Je ne ceſſois de penſer à elle & de deſirer de la retrouver, non-ſeulement pour le beſoin de ma ſubſiſtance, mais bien plus pour le beſoin de mon cœur. Mon attachement pour elle, quelque vif, quelque tendre qu'il fût, ne m'empêchoit pas d'en aimer d'autres; mais ce n'étoit pas de la même façon. Toutes devoient également ma tendreſſe à leurs charmes, mais elle tenoit uniquement á ceux des

autres & ne leur eût pas ſurvécu ; au lieu que Maman pouvoit devenir vieille & laide ſans que je l'aimaſſe moins tendrement. Mon cœur avoit pleinement tranſmis à ſa perſonne l'hommage qu'il fit d'abord à ſa beauté, & quelque changement qu'elle éprouvât, pourvu que ce fût toujours elle, mes ſentimens ne pouvoient changer. Je ſais bien que je lui devois de la reconnoiſſance ; mais en vérité je n'y ſongeois pas. Quoiqu'elle eût fait ou n'eût pas fait pour moi, c'eût été toujours la même choſe. Je ne l'aimois ni par devoir ni par intérêt, ni par convenance ; je l'aimois parce que j'étois né pour l'aimer. Quand je devenois amoureux de quelque autre, cela faiſoit diſtraction, je l'avoue, & je penſois moins ſouvent à elle, mais j'y penſois avec le même plaiſir ; & jamais, amoureux ou non, je ne me ſuis occupé d'elle ſans ſentir qu'il ne pouvoit y avoir pour moi de vrai bonheur dans la vie, tant que j'en ſerois ſéparé.

N'ayant point de ſes nouvelles depuis ſi long-tems, je ne crus jamais que je l'euſſe tout-à-fait perdue, ni qu'elle eût pu m'oublier. Je me diſois ; elle ſaura tôt ou tard que je ſuis errant, & me donnera quelque ſigne de vie ; je la retrouverai, j'en ſuis certain. En attendant

c'étoit douceur pour moi d'habiter ſon pays, de paſſer dans les rues où elle avoit paſſé, devant les maiſons où elle avoit demeuré, & le tout par conjecture ; car une de mes ineptes biſarreries étoit de n'oſer m'informer d'elle, ni prononcer ſon nom ſans la plus abſolue néceſſité. Il me ſembloit qu'en la nommant je diſois tout ce qu'elle m'inſpiroit, que ma bouche révéloit le ſecret de mon cœur, que je la compromettois en quelque ſorte. Je crois même qu'il ſe mêloit à cela quelque frayeur qu'on ne me dît du mal d'elle. On avoit parlé beaucoup de ſa démarche, & un peu de ſa conduite. De peur qu'on n'en dît pas ce que je voulois entendre, j'aimois mieux qu'on n'en parlât point du tout.

Comme mes écoliers ne m'occupoient pas beaucoup, & que ſa ville natale n'étoit qu'à quatre lieues de Lauſanne, j'y fis une promenade de deux ou trois jours, durant leſquels la plus douce émotion ne me quitta point. L'aſpect du lac de Geneve & de ſes admirables côtes eut toujours à mes yeux un attrait particulier que je ne ſaurois expliquer, & qui ne tient pas ſeulement à la beauté du ſpectacle, mais à je ne ſais quoi de plus intéreſſant qui m'affecte & m'attendrit.

Toutes les fois que j'approche du Pays-de-Vaud, j'éprouve une impreſſion composée du ſouvenir de Madame de *Warens* qui y eſt née, de mon pere qui y vivoit, de Mlle. de *Vulſon* qui y eut les prémices de mon cœur, de pluſieurs voyages de plaiſir que j'y fis dans mon enfance, & ce me ſemble, de quelque autre cauſe encore plus ſecrete & plus forte que tout cela. Quand l'ardent deſir de cette vie heureuſe & pour laquelle j'étois né vient enflammer mon imagination, c'eſt toujours au Pays-de-Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes qu'elle ſe fixe. Il me faut abſolument un verger au bord de ce lac & non pas d'un autre; il me faut un ami ſûr, une femme aimable, une vache & un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait ſur la terre que quand j'aurai tout cela. Je ris de la ſimplicité avec laquelle je ſuis allé pluſieurs fois dans ce pays-là uniquement pour y chercher ce bonheur imaginaire. J'étois toujours ſurpris d'y trouver les habitans, ſur-tout les femmes, d'un tout autre caractere que celui que j'y cherchois. Combien cela me ſembloit diſparate! Le pays & le peuple dont il eſt couvert ne m'ont jamais paru faits l'un pour l'autre.

Dans ce voyage de Vevai, je me li-

vrois en ſuivant ce beau rivage à la plus douce mélancolie. Mon cœur s'élançoit avec ardeur à mille félicités innocentes; je m'attendriſſois, je ſoupirois & pleurois comme un enfant. Combien de fois m'arrêtant pour pleurer à mon aiſe, aſſis ſur une groſſe pierre, je me ſuis amuſé à voir tomber mes larmes dans l'eau!

J'allai à Vevai loger à la Clef, & pendant deux jours que j'y reſtai ſans voir perſonne, je pris pour cette ville un amour qui m'a ſuivi dans tous mes voyages, & qui m'y a fait établir enfin les Héros de mon roman. Je dirois volontiers à ceux qui ont du goût & qui ſont ſenſibles: allez à Vevai, viſitez le pays, examinez les ſites, promenez-vous ſur le lac, & dites ſi la nature n'a pas fait ce beau pays pour une *Julie*, pour une *Claire* & pour un *St. Preux;* mais ne les y cherchez pas. Je reviens à mon hiſtoire.

Comme j'étois catholique & que je me donnois pour tel, je ſuivois ſans myſtere & ſans ſcrupule le culte que j'avois embraſſé. Les dimanches quand il faiſoit beau j'allois à la meſſe à Aſſens à deux lieues de Lauſanne. Je faiſois ordinairement cette courſe avec d'autres catholiques, ſur-tout avec un brodeur Pariſien, dont j'ai oublié le nom. Ce n'étoit pas un Pariſien comme moi, c'étoit un

vrai Parisien de Paris, un archiparisien du bon Dieu, bon homme comme un Champenois. Il aimoit si fort son pays qu'il ne voulut jamais douter que j'en fusse, de peur de perdre cette occasion d'en parler. M. de *Crouzas*, Lieutenant-Baillival, avoit un jardinier de Paris aussi, mais moins complaisant, & qui trouvoit la gloire de son pays compromise à ce qu'on osât se donner pour en être lorsqu'on n'avoit pas cet honneur. Il me questionnoit de l'air d'un homme sûr de me prendre en faute, & puis souriroit malignement. Il me demanda une fois ce qu'il y avoit de remarquable au marché-neuf. Je battis la campagne, comme on peut croire. Après avoir passé vingt ans à Paris, je dois à présent connoître cette ville. Cependant si l'on me faisoit aujourd'hui pareille question, je ne serois pas moins embarrassé d'y répondre, & de cet embarras on pourroit aussi-bien conclure que je n'ai jamais été à Paris. Tant, lors même qu'on rencontre la vérité, l'on est sujet à se fonder sur des principes trompeurs !

Je ne saurois dire exactement combien de tems je demeurai à Lausanne. Je n'apportai pas de cette ville des souvenirs bien rappelleurs. Je sais seulement que n'y trouvant pas à vivre, j'allai de-là à Neu-

chatel & que j'y paſſai l'hiver. Je réuſſis mieux dans cette derniere ville ; j'y eus des écoliers, & j'y gagnai de quoi m'acquitter avec mon bon ami *Perrotet*, qui m'avoit fidellement envoyé mon petit bagage, quoique je lui reduſſe aſſez d'argent.

J'apprenois inſenſiblement la muſique en l'enſeignant. Ma vie étoit aſſez douce; un homme raiſonnable eût pu s'en contenter : mais mon cœur inquiet me demandoit autre choſe. Les dimanches & les jours où j'étois libre j'allois courir les campagnes & les bois des environs, toujours errant, rêvant, ſoupirant, & quand j'étois une fois ſorti de la ville je n'y rentrois plus que le ſoir. Un jour étant à Boudry j'entrai pour dîner dans un cabaret ; j'y vis un homme à grande barbe avec un habit violet à la grecque, un bonnet fourré, l'équipage & l'air aſſez noble, & qui ſouvent avoit peine à ſe faire entendre, ne parlant qu'un jargon preſque indéchiffrable, mais plus reſſemblant à l'Italien qu'à nulle autre langue. J'entendois preſque tout ce qu'il diſoit & j'étois le ſeul; il ne pouvoit s'énoncer que par ſignes avec l'hôte & les gens du pays. Je lui dis quelques mots en Italien qu'il entendit parfaitement; il ſe leva & vint m'embraſſer avec tranſport. La liai-

ſon fut bientôt faite, & dès ce moment je lui ſervis de truchement. Son diné étoit bon, le mien étoit moins que médiocre; il m'invita de prendre part au ſien, je fis peu de façons. En buvant & baragouinant nous achevames de nous familiariſer, & dès la fin du repas nous devinmes inſéparables. Il me conta qu'il étoit Prélat Grec, & Archimandrite de Jéruſalem; qu'il étoit chargé de faire une quête en Europe pour le rétabliſſement du ſaint Sépulcre. Il me montra de belles patentes de la Czarine & de l'Empereur; il en avoit de beaucoup d'autres Souverains. Il étoit aſſez content de ce qu'il avoit amaſſé juſqu'alors; mais il avoit eu des peines incroyables en Allemagne, n'entendant pas un mot d'Allemand, de Latin ni de François, & réduit à ſon Grec, au Turc & à la langue Franque pour toute reſſource; ce qui ne lui en procuroit pas beaucoup dans le pays où il s'étoit enfourné. Il me propoſa de l'accompagner pour lui ſervir de ſecrétaire & d'interpréte. Malgré mon petit habit violet nouvellement acheté & qui ne cadroit pas mal avec mon nouveau poſte, j'avois l'air ſi peu étoffé qu'il ne me crut pas difficile à gagner, & il ne ſe trompa point. Notre accord fut bientôt fait; je ne demandois

rien, & il promettoit beaucoup. Sans caution, ſans ſureté, ſans connoiſſance, je me livre à ſa conduite, & dès le lendemain me voilà parti pour Jéruſalem.

Nous commençames notre tournée par le canton de Fribourg, où il ne fit pas grand'choſe. La dignité épiſcopale ne permettoit pas de faire le mendiant & de quêter aux particuliers ; mais nous préſentames ſa commiſſion au Sénat, qui lui donna une petite ſomme. De-là nous fumes à Berne. Nous logeames au Faucon, bonne auberge alors, où l'on trouvoit bonne compagnie. La table étoit nombreuſe & bien ſervie. Il y avoit long-tems que je faiſois mauvaiſe chere ; j'avois grand beſoin de me refaire ; j'en avois l'occaſion, & j'en profitai. Monſeigneur l'Archimandrite étoit lui-même un homme de bonne compagnie, aimant aſſez à tenir table, gai, parlant bien pour ceux qui l'entendoient, ne manquant pas de certaines connoiſſances, & plaçant ſon érudition grecque avec aſſez d'agrément. Un jour caſſant au deſſert des noiſettes, il ſe coupa le doigt fort avant, & comme le ſang ſortoit avec abondance, il montra ſon doigt à la compagnie, & dit en riant : *mirate, ſignori ; queſto è ſangue Pelaſgo.*

A Berne mes fonctions ne lui furent

pas inutiles, & je ne m'en tirai pas auſſi mal que j'avois craint. J'étois bien plus hardi & mieux parlant que je n'aurois été pour moi-même. Les choſes ne ſe paſſerent pas auſſi ſimplement qu'à Fribourg. Il fallut de longues & fréquentes conférences avec les premiers de l'Etat, & l'examen de ſes titres ne fut pas l'affaire d'un jour. Enfin tout étant en régle, il fut admis à l'audience du Sénat. J'entrai avec lui comme ſon interpréte, & l'on me dit de parler. Je ne m'attendois à rien moins, & il ne m'étoit pas venu dans l'eſprit qu'après avoir longtems conféré avec les membres, il fallût s'adreſſer au Corps comme ſi rien n'eût été dit. Qu'on juge de mon embarras! Pour un homme auſſi honteux, parler non-ſeulement en public, mais devant le Sénat de Berne, & parler impromptu ſans avoir une ſeule minute pour me préparer; il y avoit là de quoi m'anéantir. Je ne fus pas même intimidé. J'expoſai ſuccinctement & nettement la commiſſion de l'Archimandrite. Je louai la piété des Princes qui avoient contribué à la collecte qu'il étoit venu faire. Piquant d'émulation celle de Leurs Excellences, je dis qu'il n'y avoit pas moins à eſpérer de leur munificence accoutumée, & puis tâchant de prouver

que cette bonne œuvre en étoit également une pour tous les chrétiens ſans diſtinction de ſecte, je finis par promettre les bénédictions du Ciel à ceux qui voudroient y prendre part. Je ne dirai pas que mon diſcours fit effet, mais il eſt ſûr qu'il fut goûté, & qu'au ſortir de l'audience l'Archimandrite reçut un préſent fort honnête, & de plus, ſur l'eſprit de ſon ſecrétaire, des complimens dont j'eus l'agréable emploi d'être le truchement, mais que je n'oſai lui rendre à la lettre. Voilà la ſeule fois de ma vie que j'aye parlé en public & devant un ſouverain, & la ſeule fois auſſi, peut-être, que j'ai parlé hardiment & bien. Quelle différence dans les diſpoſitions du même homme! Il y a trois ans qu'étant allé voir à Yverdun mon vieux ami M. *Roguin*, je reçus une députation pour me remercier de quelques livres que j'avois donnés à la bibliothéque de cette ville. Les Suiſſes ſont grands harangueurs; ces Meſſieurs me haranguerent. Je me crus obligé de répondre; mais je m'embarraſſai tellement dans ma réponſe, & ma tête ſe brouilla ſi bien que je reſtai court & me fis moquer de moi. Quoique timide naturellement, j'ai été hardi quelquefois dans ma jeuneſſe, jamais dans mon âge avancé. Plus j'ai

vu le monde, moins j'ai pu me faire à ſon ton.

Partis de Berne, nous allames à Soleurre; car le deſſein de l'Archimandrite étoit de reprendre la route d'Allemagne, & de s'en retourner par la Hongrie ou par la Pologne, ce qui faiſoit une route immenſe; mais comme chemin faiſant ſa bourſe s'empliſſoit plus qu'elle ne ſe vidoit, il craignoit peu les détours. Pour moi qui me plaiſois preſque autant à cheval qu'à pied, je n'aurois pas mieux demandé que de voyager ainſi toute ma vie: mais il étoit écrit que je n'irois pas ſi loin.

La premiere choſe que nous fimes arrivant à Soleurre, fut d'aller ſaluer M. l'Ambaſſadeur de France. Malheureuſement pour mon Evêque cet Ambaſſadeur étoit le Marquis de *Bonac* qui avoit été Ambaſſadeur à la Porte, & qui devoit être au fait de tout ce qui regardoit le St. Sépulcre. L'archimandrite eut une audience d'un quart-d'heure où je ne fus pas admis, parce que M. l'Ambaſſadeur entendoit la langue Franque & parloit l'Italien du moins auſſi bien que moi. A la ſortie de mon Grec je voulus le ſuivre; on me retint: ce fut mon tour. M'étant donné pour Pariſien, j'étois comme tel ſous la juriſdiction de Son Ex-

cellence. Elle me demanda qui j'étois, m'exhorta de lui dire la vérité; je le lui promis en lui demandant une audience particuliere qui me fut accordée. M. l'Ambaſſadeur m'emmena dans ſon cabinet dont il ferma ſur nous la porte, & là, me jettant à ſes pieds, je lui tins parole. Je n'aurois pas moins dit quand je n'aurois rien promis; car un continuel beſoin d'épanchement met à tout moment mon cœur ſur mes levres, & après m'être ouvert ſans réſerve au muſicien *Lutold*, je n'avois garde de faire le myſtérieux avec le Marquis de *Bonac*. Il fut ſi content de ma petite hiſtoire & de l'effuſion de cœur avec laquelle il vit que je l'avois contée, qu'il me prit par la main, entra chez Madame l'Ambaſſadrice, & me préſenta à elle en lui faiſant un abrégé de mon récit. Madame de *Bonac* m'accueillit avec bonté & dit qu'il ne falloit pas me laiſſer aller avec ce moine Grec. Il fut réſolu que je reſterois à l'hôtel en attendant qu'on vît ce qu'on pourroit faire de moi. Je voulus aller faire mes adieux à mon pauvre archimandrite, pour lequel j'avois conçu de l'attachement : on ne me le permit pas. On envoya lui ſignifier mes arrêts, & un quart-d'heure après je vis arriver mon petit ſac. M. de la *Martiniere*

ſecrétaire d'Ambaſſade fut en quelque façon chargé de moi. En me conduiſant dans la chambre qui m'étoit deſtinée, il me dit : cette chambre a été occupée ſous le Comte *Du Luc* par un homme célebre, du même nom que vous. Il ne tient qu'à vous de le remplacer de toutes manieres, & de faire dire un jour : *Rouſſeau* premier, *Rouſſeau* ſecond. Cette conformité qu'alors je n'eſpérois gueres, eût moins flatté mes deſirs, ſi j'avois pu prévoir à quel prix je l'acheterois un jour.

Ce que m'avoit dit M. de la *Martiniere* me donna de la curioſité. Je lus les ouvrages de celui dont j'occupois la chambre, & ſur le compliment qu'on m'avoit fait, croyant avoir du goût pour la poéſie, je fis pour mon coup d'eſſai une cantate à la louange de Madame de *Bonac*. Ce goût ne ſe ſoutint pas. J'ai fait de tems en tems de médiocres vers ; c'eſt un exercice aſſez bon pour ſe rompre aux inverſions élégantes & apprendre à mieux écrire en proſe ; mais je n'ai jamais trouvé dans la poéſie françoiſe aſſez d'attrait pour m'y livrer tout-à-fait.

M. de la *Martiniere* voulut voir de mon ſtyle & me demanda par écrit le même détail que j'avois fait à M l'Am-

baſſadeur. Je lui écrivis une longue lettre que j'apprends avoir été conſervée par M. de *Marianne*, qui étoit attaché depuis longtems au Marquis de *Bonac*, & qui depuis a ſuccédé à M. de la *Martiniere* ſous l'ambaſſade de M. de *Courteilles*. J'ai prié M. de *Maleſherbes* de tâcher de me procurer une copie de cette lettre. Si je puis l'avoir par d'autres on la trouvera dans le recueil qui doit accompagner mes Confeſſions.

L'expérience que je commençois d'avoir, modéroit peu-à-peu mes projets romaneſques, & par exemple, non-ſeulement je ne devins point amoureux de Madame de *Bonac*, mais je ſentis d'abord que je ne pouvois faire un grand chemin dans la maiſon de ſon mari. M. de la *Martiniere* en place, & M. de *Marianne*, pour ainſi dire, en ſurvivance, ne me laiſſoient eſpérer pour toute fortune qu'un emploi de ſous-ſecrétaire qui ne me tentoit pas infiniment. Cela fit que quand on me conſulta ſur ce que je voulois faire, je marquai beaucoup d'envie d'aller à Paris. M. l'Ambaſſadeur goûta cette idée qui tendoit au moins à le débarraſſer de moi. M. de *Merveilleux*, ſecrétaire interpréte de l'ambaſſade, dit que ſon ami M. *Godard*, Colonel Suiſſe au ſervice de France, cherchoit quelqu'un

pour mettre auprès de son neveu qui entroit fort jeune au service, & pensa que je pourrois lui convenir. Sur cette idée assez légérement prise mon départ fut résolu, & moi qui voyois un voyage à faire & Paris au bout, j'en fus dans la joie de mon cœur. On me donna quelques lettres, cent francs pour mon voyage accompagnés de fort bonnes leçons, & je partis.

Je mis à ce voyage une quinzaine de jours que je peux compter parmi les heureux de ma vie. J'étois jeune, je me portois bien, j'avois assez d'argent, beaucoup d'espérance, je voyageois à pied, & je voyageois seul. On seroit étonné de me voir compter un pareil avantage, si déjà l'on n'avoit dû se familiariser avec mon humeur. Mes douces chimeres me tenoient compagnie, & jamais la chaleur de mon imagination n'en enfanta de plus magnifiques. Quand on m'offroit quelque place vide dans une voiture, ou que quelqu'un m'accostoit en route, je rechignois de voir renverser la fortune dont je bâtissois l'édifice en marchant. Cette fois mes idées étoient martiales. J'allois m'attacher à un militaire & devenir militaire moi-même; car on avoit arrangé que je commencerois par être cadet. Je croyois déjà me voir en habit d'officier

d'officier avec un beau plumet blanc. Mon cœur s'enfloit à cette noble idée. J'avois quelque teinture de géométrie & de fortifications; j'avois un oncle ingénieur; j'étois en quelque ſorte enfant de la balle. Ma vue courte offroit un peu d'obſtacle, mais qui ne m'embarraſſoit pas; & je comptois bien à force de ſang-froid & d'intrépidité ſuppléer à ce défaut. J'avois lu que le Maréchal *Schomberg* avoit la vue très-courte; pourquoi le Maréchal *Rouſſeau* ne l'auroit-il pas? Je m'échauffois tellement ſur ces folies que je ne voyois plus que troupes, remparts, gabions, batteries, & moi au milieu du feu & de la fumée, donnant tranquillement mes ordres la lorgnette à la main. Cependant quand je paſſois dans des campagnes agréables, que je voyois des bocages & des ruiſſeaux, ce touchant aſpect me faiſoit ſoupirer de regret; je ſentois au milieu de ma gloire que mon cœur n'étoit pas fait pour tant de fracas, & bientôt, ſans ſavoir comment, je me retrouvois au milieu de mes cheres bergeries, renonçant pour jamais aux travaux de Mars.

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avois! La décoration extérieure que j'avois vue à Turin, la beauté des rues, la ſymmétrie & l'alignement des

maiſons, me faiſoient chercher à Paris autre choſe encore. Je m'étois figuré une ville auſſi belle que grande, de l'aſpect le plus impoſant, où l'on ne voyoit que de ſuperbes rues, des palais de marbre & d'or. En entrant par le fauxbourg St. Marceau je ne vis que de petites rues ſales & puantes, de vilaines maiſons noires, l'air de la mal-propreté, de la pauvreté; des mendians, des charretiers, des ravaudeuſes, des crieuſes de tiſanne & de vieux chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle, n'a pu détruire cette premiere impreſſion, & qu'il m'en eſt reſté toujours un ſecret dégoût pour l'habitation de cette capitale. Je puis dire que tout le tems que j'y ai vécu dans la ſuite, ne fut employé qu'à y chercher des reſſources pour me mettre en état d'en vivre éloigné. Tel eſt le fruit d'une imagination trop active qui exagere pardeſſus l'exagération des hommes, & voit toujours plus que ce qu'on lui dit. On m'avoit tant vanté Paris que je me l'étois figuré comme l'ancienne Babylone, dont je trouverois peut-être autant à rabattre, ſi je l'avois vue, du portrait que je m'en ſuis fait. La même choſe m'arriva à l'Opéra où je me preſſai d'aller

le lendemain de mon arrivée; la même chose m'arriva dans la suite à Versailles, dans la suite encore en voyant la mer, & la même chose m'arrivera toujours en voyant des spectacles qu'on m'aura trop annoncés: car il est impossible aux hommes & difficile à la nature elle-même de passer en richesse mon imagination.

A la maniere dont je fus reçu de tous ceux pour qui j'avois des lettres, je crus ma fortune faite. Celui à qui j'étois le plus recommandé & qui me caressa le moins étoit M. de *Surbeck* retiré du service & vivant philosophiquement à Bagneux, où je fus le voir plusieurs fois & où jamais il ne m'offrit un verre d'eau. J'eus plus d'accueil de Madame de *Merveilleux* belle-sœur de l'Interpréte, & de son neveu Officier aux Gardes. Non-seulement la mere & le fils me reçurent bien, mais ils m'offrirent leur table dont je profitai souvent durant mon séjour à Paris. Madame de *Merveilleux* me parut avoir été belle, ses cheveux étoient d'un beau noir & faisoient à la vieille mode le crochet sur ses tempes. Il lui restoit ce qui ne périt point avec les attraits, un esprit très-agréable. Elle me parut goûter le mien, & fit tout ce qu'elle put pour me rendre service; mais personne ne la seconda, & je fus bientôt désabusé de

tout ce grand intérêt qu'on avoit paru prendre à moi. Il faut pourtant rendre justice aux François ; ils ne s'épuisent point tant qu'on dit en protestations, & celles qu'ils font sont presque toujours sinceres ; mais ils ont une maniere de paroitre s'intéresser à vous qui trompe plus que des paroles. Les gros complimens des Suisses n'en peuvent imposer qu'à des sots. Les manieres des François sont plus séduisantes en cela même qu'elles sont plus simples ; on croiroit qu'ils ne vous disent pas tout ce qu'ils veulent faire, pour vous surprendre plus agréablement. Je dirai plus ; ils ne sont point faux dans leurs démonstrations ; ils sont naturellement officieux, humains, bienveillans, & même quoi qu'on en dise, plus vrais qu'aucune autre nation ; mais ils sont légers & volages. Ils ont en effet le sentiment qu'ils vous témoignent ; mais ce sentiment s'en va comme il est venu. En vous parlant ils sont pleins de vous ; ne vous voyent-ils plus, ils vous oublient. Rien n'est permanent dans leur cœur : tout est chez eux l'œuvre du moment.

Je fus donc beaucoup flatté & peu servi. Ce Colonel *Godard* au neveu duquel on m'avoit donné, se trouva être un vilain vieux avare, qui, quoique tout cousu d'or, voyant ma détresse me vou-

lut avoir pour rien. Il prétendoit que je fusse auprès de son neveu une espece de valet sans gages, plutôt qu'un vrai gouverneur. Attaché continuellement à lui, & par-là dispensé du service, il falloit que je vécusse de ma paye de cadet, c'est-à-dire, de soldat, & à peine consentoit-il à me donner l'uniforme; il auroit voulu que je me contentasse de celui du régiment. Madame de *Merveilleux* indignée de ses propositions, me détourna elle-même de les accepter; son fils fut du même sentiment. On cherchoit autre chose, & l'on ne trouvoit rien. Cependant je commençois d'être pressé, & cent francs sur lesquels j'avois fait mon voyage ne pouvoient me mener bien loin. Heureusement je reçus de la part de M. l'Ambassadeur encore une petite remise qui me fit grand bien, & je crois qu'il ne m'auroit pas abandonné si j'eusse eu plus de patience: mais languir, attendre, solliciter, sont pour moi choses impossibles. Je me rebutai, je ne parus plus, & tout fut fini. Je n'avois pas oublié ma pauvre Maman; mais comment la trouver? où la chercher? Madame de *Merveilleux* qui savoit mon histoire m'avoit aidé dans cette recherche, & long-tems inutilement. Enfin elle m'apprit que Madame de *Warens* étoit repartie il y avoit

plus de deux mois, mais qu'on ne ſavoit ſi elle étoit allée en Savoye ou à Turin, & que quelques perſonnes la diſoient retournée en Suiſſe. Il ne m'en fallut pas davantage pour me déterminer à la ſuivre, bien ſûr qu'en quelque lieu qu'elle fût je la trouverois plus aiſément en province que je n'avois pu faire à Paris.

Avant de partir j'exerçai mon nouveau talent poétique dans une épitre au Colonel *Godard*, où je le drapai de mon mieux. Je montrai ce barbouillage à Madame de *Merveilleux* qui, au lieu de me cenſurer comme elle auroit dû faire, rit beaucoup de mes ſarcaſmes, de même que ſon fils, qui, je crois, n'aimoit pas M. *Godard*, & il faut avouer qu'il n'étoit pas aimable. J'étois tenté de lui envoyer mes vers, ils m'y encouragerent: j'en fis un paquet à ſon adreſſe, & comme il n'y avoit point alors à Paris de petite poſte, je le mis dans ma poche, & le lui envoyai d'Auxerre en paſſant. Je ris quelquefois encore en ſongeant aux grimaces qu'il dut faire en liſant ce panégyrique où il étoit peint trait pour trait. Il commençoit ainſi:

Tu croyois, vieux Penard, qu'une folle manie
D'élever ton neveu m'inſpireroit l'envie.

Cette petite piece mal faite, à la vé-

rité, mais qui ne manquoit pas de ſel, & qui annonçoit du talent pour la ſatire, eſt cependant le ſeul écrit ſatirique qui ſoit ſorti de ma plume. J'ai le cœur trop peu haineux pour me prévaloir d'un pareil talent; mais je crois qu'on peut juger par quelques écrits polémiques faits de tems à autre pour ma défenſe, que ſi j'avois été d'humeur batailleuſe, mes agreſſeurs auroient eu rarement les rieurs de leur coté.

La choſe que je regrette le plus dans les détails de ma vie dont j'ai perdu la mémoire, eſt de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages. Jamais je n'ai tant penſé, tant exiſté, tant vécu, tant été moi, ſi j'oſe ainſi dire, que dans ceux que j'ai faits ſeul & à pied. La marche a quelque choſe qui anime & avive mes idées: je ne puis preſque penſer quand je reſte en place; il faut que mon corps ſoit en branle pour y mettre mon eſprit. La vue de la campagne, la ſucceſſion des aſpects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne ſanté que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait ſentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma ſituation, tout cela dégage mon ame, me donne une plus grande audace de penſer, me jette en quelque ſorte dans l'immenſité des

êtres pour les combiner, les choiſir, me les approprier à mon gré ſans gène & ſans crainte. Je diſpoſe en maître de la nature entiere; mon cœur errant d'objet en objet, s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de ſentimens délicieux. Si pour les fixer je m'amuſe à les décrire en moi-même, quelle vigueur du pinceau, quelle fraîcheur de coloris, quelle énergie d'expreſſion je leur donne! On a, dit-on, trouvé de tout cela dans mes ouvrages, quoiqu'écrits vers le déclin de mes ans. O! ſi l'on eût vu ceux de ma premiere jeuneſſe, ceux que j'ai faits durant mes voyages, ceux que j'ai compoſés & que je n'ai jamais écrits.... Pourquoi, direz-vous, ne les pas écrire? Et pourquoi les écrire? vous répondrai-je: pourquoi m'ôter le charme actuel de la jouiſſance, pour dire à d'autres que j'avois joui? Que m'importoient des lecteurs, un public & toute la terre, tandis que je planois dans le Ciel? D'ailleurs portois-je avec moi du papier, des plumes? Si j'avois penſé à tout cela rien ne me feroit venu. Je ne prévoyois pas que j'aurois des idées; elles viennent quand il leur plaît, non quand il me plaît. Elles ne viennent point, ou elles viennent en foule, elles m'accablent de leur nombre

& de leur force. Dix volumes par jour n'auroient pas suffi. Où prendre du tems pour les écrire ? En arrivant je ne songeois qu'à bien dîner. En partant je ne songeois qu'à bien marcher. Je sentois qu'un nouveau paradis m'attendoit à la porte ; je ne songeois qu'à l'aller chercher.

Jamais je n'ai si bien senti tout cela que dans le retour dont je parle. En venant à Paris je m'étois borné aux idées relatives à ce que j'y allois faire. Je m'étois élancé dans la carriere où j'allois entrer, & je l'avois parcourue avec assez de gloire ; mais cette carriere n'étoit pas celle où mon cœur m'appelloit, & les êtres réels nuisoient aux êtres imaginaires. Le Colonel *Godard* & son neveu figuroient mal avec un héros tel que moi. Graces au Ciel ; j'étois maintenant délivré de tous ces obstacles : je pouvois m'enfoncer à mon gré dans le pays des chimeres, car il ne restoit que cela devant moi. Aussi je m'y égarai si bien que je perdis réellement plusieurs fois ma route, & j'eusse été fort fâché d'aller plus droit : car sentant qu'à Lyon j'allois me retrouver sur la terre, j'aurois voulu n'y jamais arriver.

Un jour entr'autres m'étant à dessein détourné pour voir de près un lieu qui

me parut admirable; je m'y plûs si fort & j'y fis tant de tours que je me perdis enfin tout-à-fait. Après plusieurs heures de course inutile, las & mourant de soif & de faim, j'entrai chez un paysan dont la maison n'avoit pas belle apparence, mais c'étoit la seule que je visse aux environs. Je croyois que c'étoit comme à Geneve ou en Suisse, où tous les habitans à leur aise sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il m'offrit du lait écrêmé & de gros pain d'orge, en me disant que c'étoit tout ce qu'il avoit. Je buvois ce lait avec délices & je mangeois ce pain, paille & tout; mais cela n'étoit pas fort restaurant pour un homme épuisé de fatigue. Ce paysan qui m'examinoit jugea de la vérité de mon histoire par celle de mon appétit. Tout de suite après avoir dit qu'il voyoit bien *) que j'étois un bon jeune honnête homme qui n'étois pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à coté de sa cuisine, descendit, & revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très-appétissant quoiqu'entamé, & une bouteille de vin dont l'aspect me réjouit le cœur plus que

*) Apparemment je n'avois pas encore alors la physionomie qu'on m'a donnée depuis dans mes portraits.

tout le reſte. On joignit à cela une omelette aſſez épaiſſe, & je fis un diné tel qu'autre qu'un piéton n'en connût jamais. Quand ce vint à payer, voilà ſon inquiétude & ſes craintes qui le reprennent ; il ne vouloit point de mon argent ; il le repouſſoit avec un trouble extraordinaire, & ce qu'il y avoit de plaiſant étoit que je ne pouvois imaginer de quoi il avoit peur. Enfin il prononça en frémiſſant ces mots terribles de commis & de rats-de-cave. Il me fit entendre qu'il cachoit ſon vin à cauſe des aides, qu'il cachoit ſon pain à cauſe de la taille, & qu'il ſeroit un homme perdu ſi l'on pouvoit ſe douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce ſujet, & dont je n'avois pas la moindre idée, me fit une impreſſion qui ne s'effacera jamais. Ce fut-là le germe de cette haine inextinguible qui ſe développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple & contre ſes oppreſſeurs. Cet homme quoique aiſé, n'oſoit manger le pain qu'il avoit gagné à la ſueur de ſon front, & ne pouvoit éviter ſa ruine qu'en montrant la même miſere qui régnoit autour de lui. Je ſortis de ſa maiſon auſſi indigné qu'attendri & déplorant le ſort de ces belles contrées à qui la na-

ture n'a prodigué ses dons que pour en faire la proie des barbares publicains.

Voilà le seul souvenir bien distinct qui me reste de ce qui m'est arrivé durant ce voyage. Je me rappelle seulement encore qu'en approchant de Lyon je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon ; car parmi les romans que j'avois lus avec mon pere, l'Astrée n'avoit pas été oubliée, & c'étoit celui qui me revenoit au cœur le plus fréquemment. Je demandai la route du Forez, & tout en causant avec une hôtesse, elle m'apprit que c'étoit un bon pays de ressource pour les ouvriers, qu'il y avoit beaucoup de forges, & qu'on y travailloit fort-bien en fer. Cet éloge calma tout-à-coup ma curiosité romanesque, & je ne jugeai pas à propos d'aller chercher des Dianes & des Sylvandres chez un peuple de forgerons. La bonne femme qui m'encourageoit de la sorte m'avoit surement pris pour un garçon serrurier.

Je n'allois pas tout-à-fait à Lyon sans vue. En arrivant j'allai voir aux Chasottes Mlle. du *Châtelet*, amie de Madame de *Warens*, & pour laquelle elle m'avoit donné une lettre quand je vins avec M. le *Maître* : ainsi c'étoit une connoissance déja faite. Mlle. du *Châtelet* m'apprit qu'en effet son amie avoit passé à Lyon,

mais qu'elle ignoroit ſi elle avoit pouſſé ſa route juſqu'en Piémont, & qu'elle étoit incertaine elle-même en partant ſi elle ne s'arrêteroit point en Savoye: que ſi je voulois elle écriroit pour en avoir des nouvelles, & que le meilleur parti que j'euſſe à prendre étoit de les attendre à Lyon. J'acceptai l'offre: mais je n'oſai dire à Mlle. du *Châtelet* que j'étois preſſé de la réponſe, & que ma petite bourſe épuiſée ne me laiſſoit pas en état de l'attendre long-tems. Ce qui me retint n'étoit pas qu'elle m'eût mal reçu. Au contraire, elle m'avoit fait beaucoup de careſſes, & me traitoit ſur un pied d'égalité qui m'ôtoit le courage de lui laiſſer voir mon état, & de deſcendre du rôle de bonne compagnie à celui d'un malheureux mendiant.

Il me ſemble de voir aſſez clairement la ſuite de tout ce que j'ai marqué dans ce livre. Cependant je crois me rappeller dans le même intervalle un autre voyage de Lyon dont je ne puis marquer la place & où je me trouvai déja fort à l'étroit: le ſouvenir des extrémités où j'y fus réduit, ne contribue pas à m'en rappeller agréablement la mémoire. Si j'avois été fait comme un autre, que j'euſſe eu le talent d'emprunter & de m'endetter à mon cabaret, je me ſerois aiſément tiré

d'affaire; mais c'eſt à quoi mon inaptitude égaloit ma répugnance; & pour imaginer à quel point vont l'une & l'autre, il ſuffit de ſavoir qu'après avoir paſſé preſque toute ma vie dans le mal-être, & ſouvent prêt à manquer de pain, il ne m'eſt jamais arrivé une ſeule fois de me faire demander de l'argent par un créancier ſans lui en donner à l'inſtant même. Je n'ai jamais ſu faire des dettes criardes, & j'ai toujours mieux aimé ſouffrir que devoir.

C'étoit ſouffrir aſſurément que d'être réduit à paſſer la nuit dans la rue, & c'eſt ce qui m'eſt arrivé pluſieurs fois à Lyon. J'aimois mieux employer quelques ſous qui me reſtoient à payer mon pain que mon gite, parce qu'après tout je riſquois moins de mourir de ſommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que dans ce cruel état je n'étois ni inquiet ni triſte. Je n'avois pas le moindre ſouci ſur l'avenir, & j'attendois les réponſes que devoit recevoir Mlle. du *Châtelet*, couchant à la belle étoile, & dormant étendu par terre ou ſur un banc auſſi tranquillement que ſur un lit de roſes. Je me ſouviens même d'avoir paſſé une nuit délicieuſe hors de la ville dans un chemin qui côtoyoit le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés

en terraſſe bordoient le chemin du coté oppoſé. Il avoit fait très-chaud ce jour-là ; la ſoirée étoit charmante ; la roſée humectoit l'herbe flétrie ; point de vent, une nuit tranquille ; l'air étoit fraîs ſans être froid ; le ſoleil après ſon coucher avoit laiſſé dans le Ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendoit l'eau couleur de roſe ; les arbres des terraſſes étoient chargés de roſſignols qui ſe répondoient de l'un à l'autre. Je me promenois dans une ſorte d'extaſe, livrant mes ſens & mon cœur à la jouiſſance de tout cela, & ſoupirant ſeulement un peu du regret d'en jouir ſeul. Abſorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade ſans m'appercevoir que j'étois las. Je m'en apperçus enfin. Je me couchai voluptueuſement ſur la tablette d'une eſpece de niche ou de fauſſe-porte enfoncée dans un mur de terraſſe : le ciel de mon lit étoit formé par les têtes des arbres ; un roſſignol étoit préciſément au-deſſus de moi ; je m'endormis à ſon chant : mon ſommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il étoit grand jour : mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la verdure, un payſage admirable. Je me levai, me ſecouai, la faim me prit, je m'acheminai gaîment vers la ville, réſolu de mettre à

un bon déjeûné deux pieces de six blancs qui me restoient encore. J'étois de si bonne humeur que j'allois chantant tout le long du chemin, & je me souviens même, que je chantois une cantate de Batistin, intitulée les *Bains de Thomery* que je savois par cœur. Que béni soit le bon Batistin & sa bonne cantate qui m'a valu un meilleur déjeûné que celui sur lequel je comptois, & un dîné bien meilleur encore, sur lequel je n'avois point compté du tout. Dans mon meilleur train d'aller & de chanter, j'entends quelqu'un derriere moi, je me retourne, je vois un Antonin qui me suivoit, & qui paroissoit m'écouter avec plaisir. Il m'accoste, me salue, me demande si je sais la musique. Je réponds, *un peu*, pour faire entendre beaucoup. Il continue à me questionner: je lui conte une partie de mon histoire. Il me demande si je n'ai jamais copié de la musique. Souvent, lui dis-je, & cela étoit vrai; ma meilleure maniere de l'apprendre étoit d'en copier. Eh bien, me dit-il, venez avec moi; je pourrai vous occuper quelques jours durant lesquels rien ne vous manquera, pourvu que vous consentiez à ne pas sortir de la chambre. J'acquiesçai très-volontiers, & je le suivis.

Cet Antonin s'appelloit M. *Rolichon*; il aimoit la musique, il la savoit, & chan-

toit dans de petits concerts qu'il faisoit avec ses amis. Il n'y avoit rien là que d'innocent & d'honnête; mais ce goût dégénéroit apparemment en fureur dont il étoit obligé de cacher une partie. Il me conduisit dans une petite chambre que j'occupai & où je trouvai beaucoup de musique qu'il avoit copiée. Il m'en donna d'autre à copier, particuliérement la cantate que j'avois chantée, & qu'il devoit chanter lui-même dans quelques jours. J'en demeurai là trois ou quatre, à copier tout le tems où je ne mangeois pas; car de ma vie je ne fus si affamé ni mieux nourri. Il apportoit mes repas lui-même de leur cuisine, & il falloit qu'elle fût bonne, si leur ordinaire valoit le mien. De mes jours je n'eus tant de plaisir à manger, & il faut avouer aussi que ces lippées me venoient fort à propos, car j'étois sec comme du bois. Je travaillois presque d'aussi bon cœur que je mangeois, & ce n'est pas peu dire. Il est vrai que je n'étois pas aussi correct que diligent. Quelques jours après M. *Rolichon* que je rencontrai dans la rue, m'apprit que mes parties avoient rendu la musique inexécutable, tant elles s'étoient trouvées pleines d'omissions, de duplications & de transpositions. Il faut avouer que j'ai choisi là dans la suite le métier

du monde auquel j'étois le moins propre. Non que ma note ne fût belle, & que je ne copiasse fort nettement; mais l'ennui d'un long travail me donne des distractions si grandes, que je passe plus de tems à gratter qu'à noter, & que si je n'apporte la plus grande attention à collationner mes parties, elles font toujours manquer l'exécution. Je fis donc très-mal en voulant bien faire, & pour aller vîte j'allois tout de travers. Cela n'empêcha pas M. *Rolichon* de me bien traiter jusqu'à la fin, & de me donner encore en sortant un petit écu que je ne méritois gueres & qui me remit tout-à-fait en pied: car peu de jours après je reçus des nouvelles de Maman qui étoit à Chambery, & de l'argent pour l'aller joindre, ce que je fis avec transport. Depuis lors mes finances ont souvent été fort courtes, mais jamais assez pour être obligé de jeûner. Je marque cette époque avec un cœur sensible aux soins de la Providence. C'est la derniere fois de ma vie que j'ai senti la misere & la faim.

Je restai à Lyon sept ou huit jours encore pour attendre les commissions dont Maman avoit chargé Mlle. du *Châtelet*, que je vis durant ce tems-là plus assiduement qu'auparavant, ayant le plaisir de parler avec elle de son amie, & n'étant

plus diſtrait par ces cruels retours ſur ma ſituation qui me forçoient de la cacher. Mlle. du *Châtelet* n'étoit ni jeune ni jolie, mais elle ne manquoit pas de grace; elle étoit liante & familiere, & ſon eſprit donnoit du prix à cette familiarité. Elle avoit ce goût de morale obſervatrice qui porte à étudier les hommes, & c'eſt d'elle en premiere origine que ce même goût m'eſt venu. Elle aimoit les romans de le *Sage*, & particuliérement Gil Blas; elle m'en parla, me le prêta, je le lus avec plaiſir; mais je n'étois pas mûr encore pour ces ſortes de lectures: il me falloit des romans à grands ſentimens. Je paſſois ainſi mon tems à la grille de Mlle. du *Châtelet* avec autant de plaiſir que de profit, & il eſt certain que les entretiens intéreſſans & ſenſés d'une femme de mérite ſont plus propres à former un jeune homme que toute la pédanteſque philoſophie des livres. Je fis connoiſſance aux Chaſottes avec d'autres penſionnaires & de leurs amies, entr'autres avec une jeune perſonne de quatorze ans, appellée Mlle. *Serre*, à laquelle je ne fis pas alors une grande attention, mais dont je me paſſionnai huit ou neuf ans après, & avec raiſon, car c'étoit une charmante fille.

Occupé de l'attente de revoir bientôt ma bonne Maman, je fis un peu de trêve

à mes chimeres, & le bonheur réel qui m'attendoit me difpenfa d'en chercher dans mes vifions. Non-feulement je la retrouvois, mais je retrouvois près d'elle & par elle un état agréable; car elle marquoit m'avoir trouvé une occupation qu'elle efpéroit qui me conviendroit, & qui ne m'éloigneroit pas d'elle. Je m'épuifois en conjectures pour deviner quelle pouvoit être cette occupation, & il auroit fallu deviner en effet pour rencontrer jufte. J'avois fuffifamment d'argent pour faire commodément la route. Mlle. du *Châtelet* vouloit que je priffe un cheval; je n'y pus confentir, & j'eus raifon: j'aurois perdu le plaifir du dernier voyage pédeftre que j'ai fait en ma vie; car je ne peux donner ce nom aux excurfions que je faifois fouvent à mon voifinage, tandis que je demeurois à Motiers.

C'eft une chofe bien finguliere que mon imagination ne fe monte jamais plus agréablement que quand mon état eft le moins agréable; & qu'au contraire elle eft moins riante lorfque tout rit autour de moi. Ma mauvaife tête ne peut s'affujettir aux chofes. Elle ne fauroit embellir, elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils font; elle ne fait parer que les objets imaginaires.

Si je veux peindre le printems il faut que je sois en hiver; si je veux décrire un beau paysage, il faut que je sois dans des murs, & j'ai dit cent fois que si jamais j'étois mis à la Bastille, j'y ferois le tableau de la liberté. Je ne voyois en partant de Lyon qu'un avenir agréable; j'étois aussi content & j'avois tout lieu de l'ètre, que je l'étois peu quand je partis de Paris. Cependant je n'eus point durant ce voyage ces rèveries délicieuses qui m'avoient suivi dans l'autre. J'avois le cœur serein, mais c'étoit tout. Je me rapprochois avec attendrissement de l'excellente amie que j'allois revoir. Je goutois d'avance, mais sans ivresse, le plaisir de vivre auprès d'elle: je m'y étois toujours attendu; c'étoit comme s'il ne m'étoit rien arrivé de nouveau. Je m'inquiétois de ce que j'allois faire, comme si cela eût été fort inquiétant. Mes idées étoient paisibles & douces, non célestes & ravissantes. Les objets frappoient ma vue; je donnois de l'attention aux paysages, je remarquois les arbres, les maisons, les ruisseaux, je délibérois aux croisées des chemins, j'avois peur de me perdre & je ne me perdois point. En un mot je n'étois plus dans l'Empirée, j'étois tantôt où j'étois, tantôt où j'allois, jamais plus loin.

Je ſuis en racontant mes voyages comme j'étois en les faiſant : je ne ſaurois arriver. Le cœur me battoit de joie en approchant de ma chere Maman, & je n'en allois pas plus vîte. J'aime à marcher à mon aiſe, & m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante eſt celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau tems dans un beau pays, ſans être preſſé, & avoir pour terme de ma courſe un objet agréable ; voilà de toutes les manieres de vivre celle qui eſt le plus de mon goût. Au reſte on ſait déjà ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrens, des rochers, des ſapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter & à deſcendre, des précipices à mes cotés qui me faſſent bien peur. J'eus ce plaiſir, & je le goûtai dans tout ſon charme en approchant de Chambery. Non loin d'une montagne coupée qu'on appelle le Pas-de-l'Echelle, au-deſſous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appellé Chailles, court & bouillonne dans des gouffres affreux une petite riviere qui paroît avoir mis à les creuſer des milliers de ſiecles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs : cela faiſoit que je pouvois contempler au

fond & gagner des vertiges tout à mon aiſe ; car ce qu'il y a de plaiſant dans mon goût pour les lieux eſcarpés, eſt qu'ils me font tourner la tête, & j'aime beaucoup ce tournoiement, pourvu que je ſois en ſureté. Bien appuyé ſur le parapet, j'avançois le nez, & je reſtois là des heures entieres, entrevoyant de tems en tems cette écume & cette eau bleue dont j'entendois le mugiſſement à travers les cris des corbeaux & des oiſeaux de proie qui voloient de roche en roche & de brouſſaille en brouſſaille à cent toiſes au-deſſous de moi. Dans les endroits où la pente étoit aſſez unie & la brouſſaille aſſez claire pour laiſſer paſſer des cailloux, j'en allois chercher au loin d'auſſi gros que je les pouvois porter, je les raſſemblois ſur le parapet en pile, puis les lançant l'un après l'autre, je me délectois à les voir rouler, bondir & voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice.

Plus près de Chambery j'eus un ſpectacle ſemblable en ſens contraire. Le chemin paſſe au pied de la plus belle caſcade que je vis de mes jours. La montagne eſt tellement eſcarpée que l'eau ſe détache net & tombe en arcade aſſez loin pour qu'on puiſſe paſſer entre la caſcade & la roche, quelquefois ſans être mouillé.

Mais ſi l'on ne prend bien ſes meſures on y eſt aiſément trompé, comme je le fus: car à cauſe de l'extrême hauteur l'eau ſe diviſe & tombe en pouſſiere, & lorſqu'on approche un peu trop de ce nuage, ſans s'appercevoir d'abord qu'on ſe mouille, à l'inſtant on eſt tout trempé.

J'arrive enfin, je la revois. Elle n'étoit pas ſeule. M. l'Intendant général étoit chez elle au moment que j'entrai. Sans me parler elle me prend par la main & me préſente à lui avec cette grace qui lui ouvroit tous les cœurs; le voilà, Monſieur, ce pauvre jeune homme; daignez le protéger auſſi long-tems qu'il le méritera, je ne ſuis plus en peine de lui pour le reſte de ſa vie. Puis m'adreſſant la parole; mon enfant, me dit-elle, vous appartenez au Roi: remerciez M. l'Intendant qui vous donne du pain. J'ouvrois de grands yeux ſans rien dire, ſans ſavoir trop qu'imaginer: il s'en fallut peu que l'ambition naiſſante ne me tournât la tête, & que je ne fiſſe déjà le petit Intendant. Ma fortune ſe trouva moins brillante que ſur ce début je ne l'avois imaginée; mais quant à préſent c'étoit aſſez pour vivre, & pour moi c'étoit beaucoup. Voici de quoi il s'agiſſoit.

Le roi Victor Amédée jugeant par le ſort des guerres précédentes, & par la poſition

ſition de l'ancien patrimoine de ſes peres qu'il lui échapperoit quelque jour, ne cherchoit qu'à l'épuiſer. Il y avoit peu d'années qu'ayant réſolu d'en mettre la Nobleſſe à la taille, il avoit ordonné un cadaſtre général de tout le pays, afin que rendant l'impoſition réelle on pût la répartir avec plus d'équité. Ce travail commencé ſous le pere fut achevé ſous le fils. Deux ou trois cents hommes, tant arpenteurs qu'on appelloit géometres, qu'écrivains qu'on appelloit ſecrétaires, furent employés à cet ouvrage, & c'étoit parmi ces derniers que Maman m'avoit fait inſcrire. Le poſte, ſans être fort lucratif, donnoit de quoi vivre au large dans ce pays-là. Le mal étoit que cet emploi n'étoit qu'à tems, mais il mettoit en état de chercher & d'attendre, & c'étoit par prévoyance qu'elle tâchoit de m'obtenir de l'Intendant une protection particuliére, pour pouvoir paſſer à quelque emploi plus ſolide quand le tems de celui-là ſeroit fini.

J'entrai en fonction peu de jours après mon arrivée. Il n'y avoit à ce travail rien de difficile & je fus bientôt au fait. C'eſt ainſi qu'après quatre ou cinq ans de courſes, de folies, & de ſouffrances depuis ma ſortie de Geneve, je commençai pour

la premiere fois de gagner mon pain avec honneur.

Ces longs détails de ma premiere jeunesse auront paru bien puériles, & j'en suis fâché : quoique né homme à certains égards, j'ai été long-tems enfant, & je le suis encore à beaucoup d'autres. Je n'ai pas promis d'offrir au public un grand personnage ; j'ai promis de me peindre tel que je suis, & pour me connoître dans mon âge avancé, il faut m'avoir bien connu dans ma jeunesse. Comme en général les objets font moins d'impression sur moi que leurs souvenirs & que toutes mes idées sont en images, les premiers traits qui se sont gravés dans ma tète y sont demeurés, & ceux qui s'y sont empreints dans la suite se sont plutôt combinés avec eux qu'ils ne les ont effacés. Il y a une certaine succession d'affections & d'idées qui modifient celles qui les suivent & qu'il faut connoître pour en bien juger. Je m'applique à bien développer par-tout les premieres causes pour faire sentir l'enchaînement des effets. Je voudrois pouvoir en quelque façon rendre mon ame transparente aux yeux du lecteur, & pour cela je cherche à la lui montrer sous tous les points de vue, à l'éclairer par tous les jours, à faire en sorte qu'il ne s'y passe pas un mouvement qu'il

n'apperçoive, afin qu'il puiſſe juger par lui-même du principe qui les produit.

Si je me chargeois du réſultat & que je lui diſſe, tel eſt mon caractere, il pourroit croire, ſinon que je le trompe, au moins que je me trompe. Mais en lui détaillant avec ſimplicité tout ce qui m'eſt arrivé, tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai penſé, tout ce que j'ai ſenti, je ne puis l'induire en erreur à moins que je ne le veuille, encore même en le voulant n'y parviendrois-je pas aiſément de cette façon. C'eſt à lui d'aſſembler ces élémens & de déterminer l'être qu'ils compoſent; le réſultat doit être ſon ouvrage, & s'il ſe trompe alors, toute l'erreur ſera de ſon fait. Or il ne ſuffit pas pour cette fin que mes récits ſoient fidelles, il faut auſſi qu'ils ſoient exactts. Ce n'eſt pas à moi de juger de l'importance des faits, je les dois tous dire, & lui laiſſer le ſoin de choiſir. C'eſt à quoi je me ſuis appliqué juſqu'ici de tout mon courage, & je ne me relacherai pas dans la ſuite. Mais les ſouvenirs de l'âge moyen ſont toujours moins vifs que ceux de la premiere jeuneſſe. J'ai commencé par tirer de ceux-ci le meilleur parti qu'il m'étoit poſſible. Si les autres me reviennent avec la même force, des lecteurs impatiens s'ennuyeront peut-être, mais moi je ne ſerai pas

mécontent de mon travail. Je n'ai qu'une chose à craindre dans cette entreprise ; ce n'est pas de trop dire ou de dire des mensonges ; mais c'est de ne pas tout dire, & de taire des vérités.

Fin du Tome premier.





